



De la clandestinité à la fierté
L'appropriation de l'espace urbain par la communauté gay

Mémoire

Barbara Andrade Sousa

Maîtrise en sociologie

Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Barbara Andrade Sousa, 2016

De la clandestinité à la fierté
L'appropriation de l'espace urbain par la communauté *gay*

Mémoire

Barbara ANDRADE SOUSA

directeur de recherche Dominique Morin

Résumé

À partir de la décennie 1970, on voit surgir dans la plupart des métropoles en Occident des quartiers comprenant une grande concentration de ménages *gays* et d'établissements commerciaux destinés à cette clientèle. Les recherches menées sur le phénomène ont négligé de se pencher sur la façon dont la trajectoire de la communauté homosexuelle locale s'articule au parcours historique, politique et urbain de la ville où le quartier est situé. Ce travail vise à combler cette lacune et à éclairer la trajectoire qui a mené la population *gay* à s'approprier un espace urbain. Il dresse d'abord un panorama des quartiers étant devenus le secteur homosexuel de la ville et de la vie de ses habitants dans les métropoles de San Francisco, Paris et Montréal, à partir de sources secondaires sur l'urbanisation du quartier et sur la communauté *gay* locale depuis 1900 jusqu'à nos jours. Ensuite, il compare leur évolution selon une périodisation comportant deux axes principaux : l'époque où les homosexuels avaient un vécu clandestin dans la ville et la période où les *gays* cherchaient à vivre leur sexualité dans la sphère publique. Le résultat montre une trajectoire similaire où la sortie de la clandestinité aboutisse à un quartier ouvert, gentryfié et touristique qui passe par une formation de ghetto liée au contexte économique et politique national, mais aussi au cadre urbain de la ville. En identifiant les facteurs déterminants, il était possible de concevoir l'existence de figures types de quartier *gay* rendant possible la vie communautaire : le quartier *gay* portuaire et militant, le quartier symbole d'une culture et le quartier bastion ethnique.

Abstract

Since the 70's most of major western cities have witnessed the proliferation of neighbourhoods with a large concentration of gay households as well as commercial establishments for this patrons. Previous research have neglected the correlation between the trajectory of homosexual community and the historical, political and urban course of the cities in which those neighbourhoods are located. This paper aims to fill that gap by analyzing the course which lead to the gay population to appropriate urban space. Firstly, through secondary sources about urbanization going back to the 1900, this study establishes an overview of locations that turned into the gay quarters of the city and that of the life of the inhabitants of the metropolitan areas of San Francisco, Paris and Montreal. Then their evolution is compared using two distinct periods: when homosexuals had a clandestine life in the city and the period when gay sought to live their sexuality in the public sphere. The result shows a similar trajectory where the exit of the underground lead to an open district, gentrified and touristic zone which goes through the formation of a ghetto strongly tied with the economic and politic spheres as well as with the urban background of the city. By identifying this scenario as key it was possible to conceive the existence of figures types of gay area making community life as possible: the port and militant gay district, the district symbol of a culture and the neighbourhood ethnic bastion.

TABLE DE MATIÈRES

RÉSUMÉ	III
ABSTRACT	IV
TABLE DE MATIÈRES	V
LISTE DES TABLEAUX	VI
LISTE DES FIGURES	VII
REMERCIEMENTS	VIII
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : LA CONSOLIDATION D'UNE COMMUNAUTÉ DANS UN QUARTIER	3
L'IMPORTANCE DES MÉTROPOLES POUR LES GAYS	3
L'HOMOPHILIE, INDULGENTE À L'ÉGARD DE L'HÉTÉRONORMATIVITÉ	4
LES MEMBRES DE L'ACRONYME LGBTQ FACE À L'HÉTÉRONORMATIVITÉ	5
LA GENTRIFICATION DANS LES QUARTIERS GAYS	7
L'APPROPRIATION DU QUARTIER PAR LES GAYS ET SES DÉVELOPPEMENTS	9
LA FORMATION DU GHETTO ET D'UNE COMMUNAUTÉ	11
LE GHETTO	11
LE GHETTO COMME DISPOSITIF DE CONSOLIDATION D'UNE COMMUNAUTÉ	14
LES <i>STONEWALL RIOTS</i> ET LE <i>GAY LIBERATION</i> COMME ÉLÉMENTS FONDATEURS DE LA COMMUNAUTÉ GAY	16
LA STRUCTURATION D'UNE COMMUNAUTÉ OUVERTEMENT GAY	17
LE QUARTIER ET SES TRANSFORMATIONS	19
CHAPITRE 2 : LA METHODOLOGIE	25
LE QUESTIONNEMENT DE RECHERCHE	25
DÉMARCHE DOCUMENTAIRE	26
L'OBJECTIF	28
LA PÉRIODISATION ÉTABLIE POUR LA COMPARAISON DES CAS ÉTUDIÉS	29
SAN FRANCISCO, PARIS ET MONTRÉAL	31
CHAPITRE 3 : LE CASTRO À SAN FRANCISCO	34
LE GHETTO GAY POLITIQUE À SAN FRANCISCO	35
L'ORIGINE DA LA RÉPUTATION DE « VILLE TOLÉRANTE » : <i>THE GOLD RUSH ERA</i>	37
LES RACINES POLITIQUES DE LA COMMUNAUTÉ GAY – « <i>THE POSTWAR ERA</i> »”	40
LES ANNÉES 1950 : LA GUERRE FROIDE ET LE MOUVEMENT BEAT	43
CASTRO STREET	45
SAN FRANCISCO VERSUS LES ÉTATS-UNIS DANS LA RÉPONSE AU SIDA	49
LA CONSOLIDATION DU QUARTIER TOURISTIQUE	53
CONCLUSION	56

LES ÉLÉMENTS PLUS IMPORTANTS POUR LA FORMATION DU QUARTIER <i>GAY</i> À SAN FRANCISCO	58
CHAPITRE 4 : LE MARAIS À PARIS	59
LES ANNÉES FOLLES À MONTMARTRE ET MONTPARNASSE	61
LA VIE <i>GAY</i> À MONTMARTRE, PIGALLE ET MONTPARNASSE	63
LA MORALE ET LES BONNES MŒURS DE L'APRÈS-GUERRE	67
LE MARAIS	70
LE DÉBUT DU MARAIS « GHETTO »	72
L'INERTIE D'UNE COMMUNAUTÉ : LA RÉPONSE AU SIDA EN FRANCE	75
LA MUTATION TOURISTIQUE DU QUARTIER ET LES PARADES DE FIERTÉ <i>GAY</i>	77
CONCLUSION	80
LES ÉLÉMENTS PLUS IMPORTANTS POUR LA FORMATION DU QUARTIER <i>GAY</i> À PARIS	83
CHAPITRE 5 : LE VILLAGE GAI À MONTRÉAL	84
LE DÉBUT DU XX ^e SIÈCLE À MONTRÉAL	86
DES LIEUX DE RENCONTRE À L'OUEST DE LA VILLE	87
LE CENTRE-SUD DE MONTRÉAL	90
LE VILLAGE GAI	91
QUAND L'AFFIRMATION DE DEUX IDENTITÉS COÏNCIDENT : L'AFFIRMATION DU FAIT FRANÇAIS	91
QUAND L'AFFIRMATION DE DEUX IDENTITÉS COÏNCIDENT : L'AFFIRMATION DE LA COMMUNAUTÉ <i>GAY</i>	93
LE SIDA	97
GENTRIFICATION ET TOURISME	100
CONCLUSION	103
LES ÉLÉMENTS PLUS IMPORTANTS POUR LA FORMATION DU QUARTIER <i>GAY</i> À MONTRÉAL	105
CONCLUSION	106
EXISTE-T-IL UNE SEULE TRAJECTOIRE DES FORMATIONS ET DES TRANSFORMATIONS DES QUARTIERS <i>GAYS</i> ?	109
LES FIGURES TYPES DE QUARTIER	111
LE QUARTIER <i>GAY</i> PORTUAIRE ET MILITANT	111
LE QUARTIER <i>GAY</i> SYMBOLE D'UNE CULTURE	112
LE QUARTIER <i>GAY</i> BASTION ETHNIQUE	113
L'AVENIR DES QUARTIERS <i>GAYS</i>	116
BIBLIOGRAPHIE	118

Liste des tableaux

TABLEAU 1 – PÉRIODISATION À SAN FRANCISCO	58
TABLEAU 2 – PERIODISATION À PARIS	83
TABLEAU 3 – PERIODISATION À MONTREAL	105

Liste des figures

FIGURE 1 - CARTE DE L'ENSEMBLE DE DISTRICTS À SAN FRANCISCO	34
FIGURE 2 - CARTE DES ARRONDISSEMENTS À PARIS	59
FIGURE 3 - CARTE DU VILLAGE GAI À MONTRÉAL	84
FIGURE 4 - CARTE DES ÉTABLISSEMENTS FRÉQUENTÉS PAR LES GAYS DANS LES ANNÉES 1950	87

Remerciements

D'abord, je tiens à remercier ma conjointe, Renata Najar, qui m'a toujours soutenue (psychologiquement, moralement, financièrement, bref, globalement) dans ce défi qui pour moi a été la réalisation de cette maîtrise. D'ailleurs, sans elle je ne serais même pas ici au Canada. Ce fut Renata qui a découvert l'existence du processus d'immigration et qui m'a convaincue de venir. Après le changement de pays, lorsque nous étions en train de nous habituer à la ville de Montréal, j'ai été acceptée au programme de maîtrise à Québec. Elle n'a jamais hésité à déménager. Ce n'est qu'un exemple de son support depuis que nous sommes ensemble. Ma vie serait bien différente sans toi, tu le sais.

Il n'y a pas bien des mots pour remercier mon directeur de recherche Dominique Morin. Il a vu dans un travail de fin de séminaire le potentiel de devenir un mémoire et m'a magistralement montré le chemin pour accomplir cette tâche. Je n'oublierai jamais le jour que j'ai vu la copie commentée de la problématique. Cette partie, ainsi que la méthodologie étaient pour moi les plus grands défis du mémoire, car mon background académique n'est pas sociologique. Je m'attendais donc à avoir de la difficulté. La sensation que j'ai eue lorsque j'ai vu le chapitre entièrement rempli de notes fut, dans un bon français québécois, *je capote!* Après la panique initiale, j'ai très bien compris ce que c'est qu'un bon directeur de recherche. Il a pris les détails essentiels qui sont passés inaperçus pour moi et m'a dirigé vers la bonne voie. Avec ses commentaires, j'ai pu démystifier la problématique, qui est devenue simple à faire. Pour avoir accepté de me diriger, pour ta patience, pour ta grande disponibilité ces derniers mois, pour tes conseils... Merci infiniment.

At least but not last, je tiens à remercier mon amie, mon frère, Luciano Antunes. Dès que nous avons eu la première conversation sur mon désir de faire une maîtrise en sociologie, il m'a encouragée. Il m'a écoutée et m'a motivée lors de mes insécurités intellectuelles. Même au Brésil, il a toujours pris en note dans son petit agenda les dates importantes pour mon parcours académique. Il m'a envoyé un message pour me demander comment je me sentais lors de ma première présentation en cours. Toujours prêt à l'écoute et suivant à distance la progression de mon écriture. Ton attention, ton affection et tes soins envers moi ont été énormément appréciés. Merci mon cher.

Introduction

Les études gaies, lesbiennes et queer sont issues des chaires universitaires qui ont commencé par étudier les questions relatives à la discrimination féminine. Ils ont réussi à trouver une caractéristique en commun entre le rapport de domination des hommes x des femmes, et les rapports de domination de l'hétérosexualité x l'homosexualité : le discours de la nature. En associant la nature supérieure du sexe masculin à la nature supérieure de la conduite hétérosexuelle, les études gaies, lesbienne et queer ont signalé l'amplitude et les conséquences de l'hétérosexisme et des normes de conduite hétérosexuelles dans les sociétés occidentales. Bien que la norme relative aux comportements de genre opère par des mécanismes différents de ceux de la norme relative à l'orientation sexuelle, les deux sont intrinsèquement liées. Les enjeux relatifs à la population LGBTQ¹ sont indissociables de ceux relatifs à l'hétéronormativité des sociétés occidentales et ils peuvent être analysés à travers différents prismes. Ce mémoire se concentre sur l'analyse d'un phénomène urbain qui s'inscrit carrément contre cette norme : les quartiers *gays*².

Dans un premier temps appelées ghettos *gays*, ces enclaves apparaissent au cours des années 1970 dans la plupart des grandes villes en Occident. Pour la première fois dans l'histoire de ces sociétés, cette partie de la population revendique une vie dans la sphère publique. Si dans un premier moment la consolidation de ces quartiers semble être entraînée par des changements sociaux majeurs, qui sont arrivés partout en Occident dans les années 1960, une analyse plus approfondie du phénomène démontre que les racines de ces manifestations urbaines se trouvent au début du XX^e siècle. Cette période est marquée par la naissance des grands centres urbains et la relation entre les *gays* et les métropoles commence à se dessiner dès cette époque. Les années 1970 ajoutent à cette relation une manifestation structurante : des quartiers deviennent le symbole physique et le lieu d'essor et de publicité d'un mode de vie allant à l'encontre de la norme.

¹ L'acronyme signifie lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et queer.

² J'ai opté pour l'orthographe traditionnelle anglaise du mot parce que c'est la graphie originale qui a été adoptée internationalement pour parler des hommes homosexuels.

En sociologie, les manifestations d'une vie *gay* en ville s'examinent en général sous deux axes bien distincts : les études urbaines, qui s'intéressent à des aspects relatifs à la ville, et les études gaies et lesbiennes, qui se concentrent sur les enjeux relatifs à la population homosexuelle. À travers une réflexion basée sur des textes repères en sociologie urbaine et du gaies et lesbiennes, je démontre comment les collectivités *gays* se comparent ou se distinguent des autres communautés urbaines de mentalité métropolitaine, formées dans l'individualisme et les solidarités électives contemporaines, pour des raisons de défense, de solidarité et d'identification à une culture et à un style de vie contraires à l'hétéronormativité. Ce mémoire explore l'hypothèse que les quartiers *gays* contribuèrent à la consolidation communautaire. Longtemps intimidés par la structure hétéronormative de la société, les *gays* ont su faire du quartier un instrument pour s'épanouir en tant que communauté. La façon choisie pour comprendre ce phénomène consiste à analyser de façon comparative les trajectoires urbaines des communautés *gays* de trois villes : San Francisco, Paris et Montréal. Chacune de ses métropoles fera l'objet d'un chapitre dans lequel je trace un portrait visant à apercevoir comment ces enclaves urbaines sont incontournables pour comprendre la genèse de cette communauté telle qu'on la connaît et se la représente sans porter attention à sa relation aux espaces qui furent ses premiers foyers d'éclosion.

Chapitre 1 : La consolidation d'une communauté dans un quartier

L'importance des métropoles pour les *gays*

L'expérience positive de la vie urbaine des populations homosexuelles s'oppose au constat général des sociologues de l'écologie humaine qui ont décrit les métropoles occidentales du XX^e siècle comme des lieux de désorganisation et de ruptures sociales. Pour les *gays* et les lesbiennes, les métropoles ont plutôt créé des espaces propices à la formation de liens sociaux électifs que n'autorisaient pas les appartenances communautaires héritées.

Les agglomérations urbaines sont aussi connues pour la quantité d'opportunités qu'elles offrent ainsi que pour l'anonymat dans lequel elles permettent à leurs habitants de vivre, ce qui convenait particulièrement aux pratiques d'une sexualité homosexuelle qui devait demeurer cachée dans l'espace d'une vie privée coupée de la vie publique. Le fait qu'il y ait plus d'habitants dans le même espace urbain pouvait aussi signifier pour les *gays* plus de probabilités de trouver des partenaires sexuels, des liens sociaux individualisés et moins de contrôle social qu'en milieu rural. Au début du XX^e siècle, dans les grands centres urbains, les minorités sexuelles devaient néanmoins développer des réseaux de sociabilité et de solidarité dans une vie qui demeurait clandestine. C'était l'époque où la publicité annonçant les lieux de rencontre pour *gays* était interdite et où l'information circulait discrètement parmi ceux qui fréquentaient ces endroits.

Ainsi, c'est dans les métropoles que les *gays* se sont approprié des quartiers spécifiques (Le Castro à San Francisco, Le Marais à Paris, *Le Greenwich Village* à New York, Le Village à Montréal, etc.) pour leur sécurité et leurs loisirs ainsi que pour revendiquer une culture propre à leur communauté et à leur mode de vie. À la fin des années 1970 sont apparus les quartiers accueillant une grande concentration de ménages *gays* et d'établissements commerciaux destinés à cette clientèle. La consolidation des quartiers *gays* ne s'est pas produite du jour au lendemain. Plusieurs facteurs, qui varient selon les villes et les contextes nationaux, ont aussi influencé la façon dont l'appropriation d'un espace urbain par des *gays* s'est déroulée.

L'homophilie, indulgente à l'égard de l'hétéronormativité

Bien que les grandes métropoles offraient des espaces de relâchement du contrôle social sur la sexualité, les manifestations de la vie homosexuelle s'y inscrivaient tout de même contre l'hétéronormativité des sociétés occidentales. Les théoriciens qui ont abordé les questions *gays*, lesbiennes et *queers* (Borrillo, 2000; Butler, 2005; Charlebois, 2011; Chamberland, Blye et Rostock, 2009) soulignent la domination de la norme de conduite hétérosexuelle. L'hétéronormativité peut être définie comme la promotion de l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence en matière de comportement sexuel (Mellini, 2009). C'est une structure sociale régulatrice et discriminatoire dans laquelle l'ensemble des idées s'articulent en une unité relativement systématique (doctrine) et dont la finalité normative consiste à promouvoir l'idéal hétérosexuel comme le seul socialement acceptable. Il s'agit d'une structure objective qui existe indépendamment de la conscience et de la volonté des agents et qui est capable d'orienter et de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations (Bourdieu, 1987). Cette structure favorise les catégorisations binaires comme homme – femme ; masculin – féminin. Elle rend invisibles et inintelligibles les réalités autres que l'hétérosexualité ou les disqualifie (Charlebois, 2009).

Après l'établissement des premiers réseaux *gays*, surgissent vers 1950 des groupes d'homophiles dans les principales villes occidentales comme Paris, San Francisco et New York. Le mouvement parisien s'appelait l'Arcadie. Aux États-Unis, il y avait deux mouvances : le *Mattachine Society* pour les *gays* et les *Daughters of Billitis* pour les lesbiennes. Ces mouvements émanent d'une revue dont l'idéologie consistait à promouvoir un style de vie *gay* qui pourrait être socialement acceptable. Les homophiles étaient en faveur de l'intégration des homosexuels dans la société hétéronormative. Ils défendaient par exemple la masculinité chez les hommes *gays* et la féminité chez les femmes lesbiennes. En tant que paria de la société, il semblait de la responsabilité de l'homosexuel de se conformer à ce qui était socialement acceptable (Girard, 1981). L'effort des groupes homophiles visait à instituer une manière d'être homosexuel sans bousculer la structure

hétéronormative existante. Ils ne voulaient pas confronter la société, mais plutôt s'y adapter pour y vivre en marge de la norme, mais en paix.

Parmi les stratégies des homophiles, il y avait la présentation de conférences destinées à un public hétérosexuel et homosexuel confondu. Les conférenciers utilisaient des études scientifiques, comme les Rapports Kinsey³, pour démontrer le caractère ordinaire et « normal » de l'homosexualité. Ces groupes étaient toujours considérés comme très controversés à cause de leur idéologie intégrationniste. Ils ont perdu de leur force dans la communauté *gay* au cours des années. Toutefois, dans l'histoire de l'apparition de l'homosexualité dans l'espace public, ces groupes ont joué un rôle de pionniers. Ils ont en effet été les premiers groupes à se réunir publiquement pour revendiquer une place pour les *gays* dans la société. En agissant de façon intégrationniste, ils ont fini par dénoncer la normativité de la société discriminant les personnes homosexuelles. On ne peut nier leur importance pour la suite des événements survenus dans l'histoire des *gays* en Occident.

Les membres de l'acronyme LGBTQ face à l'hétéronormativité

La majorité des travaux qui étudient les quartiers *gays* font une distinction entre l'occupation *gay* et l'occupation lesbienne de la ville. Manuel Castells a d'ailleurs été critiqué pour avoir simplifié cette distinction en n'attirant l'attention que sur deux points dans son étude sur le Castro. Premièrement, il rappelle l'écart salarial entre les hommes et les femmes qui favorise la mobilité urbaine des hommes. Ensuite, il affirme que l'histoire des hommes témoigne de leur besoin physique d'avoir un territoire. Le Castro aurait été la concrétisation de ce besoin. Pour mieux saisir cette différence d'occupation territoriale et pour donner une explication moins simpliste que celle de l'évocation de moyens et de besoins des *gays*, il faut se référer aux études féministes et contextualiser la place des femmes dans la société.

³ Le Rapport Kinsey est une étude qui fut dirigée par Alfred Kinsey, professeur d'entomologie et de zoologie, publiée en deux volumes : *Sexual Behaviour in the Human Male* en 1948 et *Sexual Behaviour in the Human Female* en 1953. Parmi les constats de l'étude, on trouve notamment la statistique indiquant que 37 % des hommes et 13 % des femmes répondants ont eu au moins une expérience homosexuelle parvenant à l'orgasme dans leur vie. (<http://www.kinseyinstitute.org/resources/bib-homoprev.html>)

Les sociétés occidentales ont longtemps été fortement patriarcales et le rôle des femmes a été longtemps restreint aux activités domestiques et de soins (Guillaumin, 1978; Delphy, 2001). Par activités de soins, on parle notamment du fait de s'occuper des membres de la famille qui ne sont pas autonomes comme les bébés et les malades en fin de vie. Les femmes étaient, dans la plupart des cas, dépendantes des hommes de leur famille, soit de leur père, de leur frère ou de leur mari. L'héritage d'une famille passait généralement aux hommes, soit les fils, soit les maris. Les femmes avaient rarement accès à l'éducation supérieure et au marché du travail. Tandis que les hommes homosexuels avaient déjà des lieux de rencontre en ville depuis le début du XX^e siècle, les femmes ne pouvaient même pas sortir seules dans les rues de plusieurs villes sans une compagnie masculine (Chamberland, 1998). Avec une structure patriarcale si contraignante, où la vie des femmes était restreinte à la maison, sans moyens financiers personnels, la formation d'un quartier des lesbiennes était pratiquement impensable à l'époque où sont apparus les premiers quartiers *gays*.

Les lesbiennes ont dû surmonter deux inégalités sociales pour avoir une voix. Premièrement, elles se sont battues pour s'affirmer en tant que femmes et, par la suite, en tant que minorité sexuelle. Ainsi, dans les années 1970, quand les quartiers *gays* ont commencé à se former dans les grandes villes, les lesbiennes cherchaient encore leur place dans la société, d'abord parmi les féministes qui refusaient souvent d'envisager la singularité lesbienne, puis, au sein des mouvements homosexuels qui considéraient que la cause féminine était secondaire (Tamagne, 2000). Bien qu'ils soient regroupés sous le même acronyme et qu'ils aient une attirance sexuelle pour les personnes du même sexe, les lesbiennes et les *gays* font face à des enjeux différents. Cela explique aussi leur relation avec la ville et l'espace que les *gays* se sont appropriés.

Les chercheurs qui ont analysé les formes lesbiennes d'occupation territoriale dans les métropoles ont conclu que les communautés lesbiennes se sont constituées à partir des réseaux informels et des lieux de rencontres privés (Podmore, 2006), ou qu'elles prennent forme dans les banlieues des grandes villes comme Chicago et Boston (Ghaziani, 2014). L'histoire de chaque ville témoigne de différents mécanismes d'occupation et de

concentration des lesbiennes et des *gays* sur leur territoire. À ce jour, on a vu apparaître une pluralité de quartiers *gays* centraux, mais jamais d'équivalent chez les lesbiennes.

La gentrification dans les quartiers *gays*

La chercheuse Ruth Glass fut une pionnière dans l'utilisation de l'expression « gentrification ». Elle a choisi ce terme pour conceptualiser, en 1964, le processus qu'elle a observé à Londres dans la réappropriation du centre-ville. Dans les années 1960, la classe moyenne anglaise a rompu avec le mouvement qui, normalement, l'amenait vers les banlieues, en se réappropriant le centre-ville auparavant occupé par la classe ouvrière. Après l'étude avant-gardiste de Glass, d'autres ont été menées sur ce phénomène qui, désormais, peut être observé dans la plupart de métropoles en Occident.

Le processus d'industrialisation s'est déroulé de manière relativement semblable dans la majeure partie de l'Occident alors que les industries et la classe ouvrière occupaient le centre-ville au début du XX^e siècle. Les auteurs qui se sont penchés sur la gentrification considèrent généralement que ce phénomène se limite à la réappropriation du centre-ville, c'est-à-dire au départ de la classe ouvrière et à l'arrivée de la classe moyenne dans les centres des métropoles. Cette réappropriation du centre-ville a comme conséquence des transformations qui peuvent avoir un caractère matériel, social ou symbolique (Bidou-Zachariassen, 2003). Le degré du changement subi par les quartiers, comme l'aspect des transformations sociales et symboliques, peut varier selon la ville.

La sociologue Catherine Bidou-Zachariassen divise les études sur la gentrification selon deux axes majeurs : celles qui attribuent à l'intervention de l'État et des agents immobiliers la responsabilité du processus de gentrification et celles qui considèrent ce phénomène inévitable, à la suite de transformations sociales depuis les années 1960, soient le féminisme et l'entrée des femmes sur le marché de travail, le divorce, l'essor du secteur tertiaire, etc. Ces changements ont bouleversé la dynamique sociale existante et ont généré d'autres besoins chez les individus, ce qui a fini par changer la forme de la ville et son occupation. Par exemple, l'évolution du secteur tertiaire entraîne un réaménagement de la

ville qui, désormais, doit offrir des bâtiments servant d'immeuble de bureaux ainsi qu'un réseau de transport urbain capable de répondre aux besoins des usagers. L'entrée des femmes sur le marché de travail ajoute un autre revenu à de nombreux ménages, ce qui leur donne plus de possibilités pour leur choix d'habitation. L'augmentation du nombre de divorces crée le besoin de logements abordables pour les individus célibataires vivant avec ou sans enfant. Ainsi, selon ce deuxième axe des études sur la gentrification, les acteurs sociaux sont responsables du flux de petits ménages et de travailleurs qui alimente le processus.

Dans le cadre de ce travail, les acteurs de la gentrification sont les *gays* qui engendrent une transformation non seulement matérielle, sociale et symbolique, mais aussi culturelle du quartier (Giraud, 2008). Les trois villes analysées dans ce mémoire, San Francisco, Paris et Montréal, ont un quartier *gay* situé au centre-ville qui a été occupé par la vie *gay* après avoir perdu la fonction urbaine qu'il avait pendant la période industrielle. C'est le même type de phénomène que celui observé par Ruth Glass, mais avec des acteurs spécifiques : des membres de la classe moyenne homosexuelle. La première étape de la gentrification par les *gays* est l'apparition de plusieurs commerces qui leur sont destinés. Par la suite, les ménages *gays* vont voisiner les commerces avec une intensité de logement qui varie selon la ville étudiée.

Le sociologue Colin Giraud (2008 et 2013) a étudié les quartiers *gays* de Paris et de Montréal en utilisant le terme *gaytrification* pour parler de ce phénomène urbain. Selon une étude de profil sociodémographique réalisée en France, certaines caractéristiques sociologiques de la population *gay* la disposent à gentrifier un quartier central :

Elle est majoritairement urbaine, bien plus diplômée que la moyenne, c'est une population aux revenus économiques supérieurs à la moyenne, connaissant souvent des trajectoires d'ascension sociale et possédant des ressources culturelles et de sociabilité supérieures au reste de la population. Vivant souvent en ménages de petite taille, cette population *gay* ressemble beaucoup à celle qui est largement décrite depuis des années comme partie prenante des processus de gentrification. Autrement dit, les *gays* semblent des candidats probables à la gentrification du fait de leurs caractéristiques sociologiques. (Giraud, 2008, p.66)

Bien que sa recherche porte sur la population française, certains aspects de la population

des quartiers *gays* sont universels. Aux États-Unis, on sait qu'en 2014, les femmes ont fait seulement 79 cents pour chaque dollar gagné par les hommes, ce qui représente un écart salarial entre les hommes et les femmes de 21 %⁴. Or, un ménage composé par un couple masculin diplômé aura un revenu supérieur à celui d'un couple analogue hétérosexuel et encore plus à un couple équivalent lesbien. Comme on le verra dans le chapitre sur San Francisco, le Castro est aujourd'hui le neuvième quartier le plus cher aux États-Unis. Certes, l'intensité du processus de gentrification résidentiel, commercial, symbolique et culturel varie selon la ville analysée. Il faut de plus considérer le fait que l'écart salarial et d'accès aux emplois payants entre les hommes et les femmes était encore plus grand dans les années 1970.

L'appropriation du quartier par les *gays* et ses développements

Plusieurs chercheurs ont analysé ce phénomène urbain des quartiers *gays*. Pour donner quelques exemples, on peut citer le travail du sociologue espagnol Manuel Castells sur le quartier le Castro à San Francisco. Plus précisément, Castells retrace de façon impeccable la trajectoire du Castro dans un chapitre dédié à la théorie de l'identité socioculturelle et de la structure urbaine (Castells, 1983) où il analyse le mouvement *gay* de San Francisco et son influence dans l'urbanisation de la ville.

On peut aussi mentionner le travail de Catherine Jean Nash, spécialiste en géographie sociale et culturelle, qui a analysé dans l'un de ses articles la formation du village *gay* de Toronto (Nash, 2006). Citons également les travaux du sociologue français Colin Giraud qui s'est intéressé aux dimensions spatiales de la socialisation et à la sociologie des homosexualités. Ce dernier a travaillé sur les cas du Marais à Paris et du Village à Montréal (Giraud, 2012). Plus récemment, le sociologue Amin Ghaziani s'est penché sur la pertinence des quartiers *gays* pour la communauté *gay* dans la période actuelle qu'il appelle *post-gay*, et où les changements législatifs et sociaux à l'égard de

⁴ Source : Institute for Women's Policy Research. <http://www.iwpr.org/initiatives/pay-equity-and-discrimination>

l'homosexualité ont bouleversé leur place dans les sociétés occidentales (Ghaziani, 2014). Ces travaux montrent que différents prismes peuvent aider à comprendre le phénomène.

Les chercheurs qui se sont penchés sur les quartiers *gays* s'entendent pour les définir en tant qu'espaces de visibilité homosexuelle masculine et de concentration commerciale des établissements destinés à cette clientèle (Giraud, 2014; Ghaziani, 2014; Leroy, 2005). Quand ces auteurs parlent de « visibilité *gay* », ils font référence notamment à la décoration du quartier *gay* qui crée un paysage contrasté avec les drapeaux aux couleurs de l'arc-en-ciel et les vitrines des magasins qui présentent des symboles homosexuels et non hétérosexuels, à l'inverse de partout ailleurs dans la ville. Si l'on pense aux placards publicitaires les plus diffusés, on ne voit que des couples hétérosexuels, tandis que, dans les quartiers *gays*, on trouve de la publicité destinée aux couples homosexuels. En définissant le quartier *gay*, Ghaziani (2014) souligne que ces enclaves ont une concentration de ménages *gays* plus grande qu'ailleurs. Bien que ce ne soit pas le cas dans certains quartiers *gays* qui possèdent plutôt des commerces *gays*, les ménages *gays* doivent être pris en considération quand on analyse ces quartiers.

Cette nouvelle particularité des commerces *gays* en plein jour est un chapitre très important et représentatif pour l'avenir *gay* dans les grands centres urbains. Auparavant, l'homosexualité était vécue clandestinement et il n'était pas question d'être reconnu dans ce *genre* d'ambiance. Il y a toujours eu des lieux de rencontre, mais leur divulgation se faisait de bouche à oreille et leurs heures d'ouverture étaient toujours et seulement en soirée. Désormais, les lieux de rencontre *gays* sont connus par la population en général. La norme hétérosexuelle s'imprime partout dans l'espace, notamment dans l'espace urbain : dans les bars et les restaurants, au cinéma et dans les transports en commun, dans les vitrines et sur tous les murs, dans la rue tout simplement, sans parler des espaces de l'éducation et du travail (Leroy, 2005). Les quartiers *gays* sont les seuls endroits en ville où cette norme ne s'applique pas de manière si contraignante.

Ainsi, c'est dans ce contexte particulièrement défavorable à leur reconnaissance et leur réunion en public que *gays* et lesbiennes, partout dans le monde, doivent essayer de construire des espaces qui leur ressemblent, des territoires du collectif (Leroy, 2005). Le géographe français Stéphane Leroy propose une approche géographique pour analyser les

relations que les homosexuels entretiennent avec leurs territoires. Pour faire cette analyse, il utilise le prisme des genres ou des identités sexuelles, un courant connu sous le nom de *Gender Geography*. Ce courant défend le fait que l'espace, en particulier l'espace public, a une sexualité qui est fondamentalement hétérosexuelle, d'où l'importance pour un groupe donné d'avoir au moins un espace qui lui ressemble. L'importance du quartier pour les *gays* se traduit dans la constitution de leur communauté.

La formation du ghetto et d'une communauté

Le ghetto

En sociologie, l'un des ouvrages les plus connus sur le phénomène du ghetto est celui du sociologue américain Louis Wirth. Ses études sont à l'origine du livre intitulé *Le Ghetto* (1928), qui porte particulièrement sur le ghetto juif, mais qui comprend des chapitres traitant du ghetto en général, en abordant sa réalité sociologique. La notion de ghetto, d'abord utilisée pour étudier certains quartiers religieux/ethniques (chinois, italien, juif, etc.) des métropoles, a ensuite été employée comme repère théorique pour mieux comprendre la formation d'un lieu de concentration urbaine des minorités sexuelles.

Wirth s'est appuyé sur une étude spécifique du ghetto juif existant depuis plusieurs siècles pour développer un concept du ghetto pouvant expliquer les différentes agglomérations ethniques qui se forment dans les grands centres urbains. Le but du ghetto serait toujours de préserver la culture d'une communauté. La ségrégation territoriale dans la ville serait une façon pour le groupe de maintenir l'intégrité de la vie en groupe, de ses coutumes et de ses traditions. Cette ségrégation impose un isolement moral à ses membres. L'auteur attire l'attention sur le fait que les ghettos sont à ses yeux une manifestation de la nature humaine dans un ordre social spécifique. C'est l'effort d'une communauté donnée pour s'adapter au voisinage de la population étrangère. Une fois installé dans le quartier, le groupe reproduit sa culture en changeant l'espace physique, par exemple par la construction de synagogues.

En tant que sociologue de l'écologie urbaine⁵, Wirth comparait les ghettos dans les grandes villes aux plantes dans la nature. Bien que les plantes soient différentes, elles sont obligées de vivre côte à côte, dans ce qu'il appelle *une relation de symbiose*. La même situation se produit entre les groupes humains. Bien qu'ils appartiennent à des groupes culturels et sociaux différents, ils peuvent vivre ensemble en maintenant leurs caractéristiques à l'intérieur du groupe, dans leur ghetto. Les autres, ceux qui sont à l'extérieur du groupe, susciteront un sentiment de crainte, de méfiance, mais ils seront aussi idéalisés justement parce qu'ils font partie de l'inconnu.

Suivant la théorie de l'écologie humaine de l'École de Chicago, Wirth défend le fait qu'il existe une ségrégation qui se fait naturellement entre les différentes aires qui composent la communauté urbaine. La concentration de populations particulières dans des secteurs déterminés se produit en conséquence de caractéristiques communes. Les différentes aires qui composent la communauté urbaine attirent le type de population dont le statut économique et les traditions culturelles sont les mieux adaptés aux caractéristiques physiques et sociales de chacune d'elles.

L'une des premières études sociologiques sur le ghetto *gay* a été écrite par Martin P. Levine en 1984, pendant l'essor des études gaies et lesbiennes dans la sociologie américaine. En s'appuyant sur les critères que Wirth a identifiés pour définir le ghetto, Levine a cherché à savoir si la concentration de la population *gay* dans certaines villes pouvait être définie comme un ghetto *gay*. Il s'est basé sur les quatre caractéristiques spécifiques que Wirth disait rencontrer dans tous les ghettos :

- a) la concentration institutionnelle (la centralisation de la population et des établissements commerciaux dans le ghetto);
- b) la zone de culture (la culture d'un peuple particulier domine la zone géographique, la domination se reflète dans la centralisation spatiale des traits culturels de la population du ghetto);

⁵ Les études sur l'urbanité effectuées à l'École de Chicago sont connues comme « l'écologie urbaine » parce que les sociologues comparaient le fonctionnement de la ville au fonctionnement des organismes vivants dans un environnement.

- c) l'isolement social (qui désigne l'absence de relations sociales constructives du peuple ghettoïsé avec la collectivité, produit du préjugé qui accable les gens typiquement ghettoïsés ou par la distance sociale entre les différentes pratiques culturelles du groupe par rapport à l'ensemble de la communauté);
- d) la concentration résidentielle (Levine, 1984).

Levine explique que la littérature sur l'homosexualité révèle que la plupart des homosexuels sont isolés socialement. De nombreux Américains ont un fort préjugé contre l'homosexualité qu'ils perçoivent comme une déviation répugnante. Cette antipathie sociétale crée une « réalité intolérable pour les *gays* », une réalité dans laquelle ils sont confrontés à diverses sanctions sévères. Les homosexuels subissent des discriminations dans l'emploi et souvent se font congédier à la suite d'une découverte de leur orientation sexuelle. Ils ont été considérés criminels en vertu de diverses lois et, par conséquent, soumis à la surveillance de la police. Ils sont souvent insultés par ceux avec qui ils interagissent et sont même traités violemment. Leur comportement est condamné. Ils sont ostracisés. Ces préjugés accompagnés de sanctions rendent extrêmement difficile une implication émotionnelle et sociale entre les homosexuels et les hétérosexuels. Que leur homosexualité soit connue ou cachée, les homosexuels restent toujours conscients que la plupart des hétérosexuels les trouvent socialement inacceptables. En réaction à cela, de nombreux homosexuels se sont retirés des relations sociales significatives avec des membres de la société hétéronormative et ont limité leur vie sociale aux relations avec d'autres homosexuels. Ainsi, ces personnes sont socialement isolées de la société. Elles réussissent à vivre dans un monde presque exclusivement *gay* en limitant leurs relations sociales à d'autres homosexuels et en occupant des emplois associés au stéréotype des *gays*.

L'isolement social imposé par la société en général est l'un des aspects les plus importants, sinon l'aspect fondateur du ghetto. À cause des conditions de la moralité dans les années 1970, l'isolement social et spatial que le ghetto fournissait aux homosexuels semblait être leur seul moyen de vivre leur sexualité de façon plus paisible. Le ghetto religieux analysé par Wirth naissait de la volonté de reproduire des institutions existantes, ainsi que de la nécessité de s'adapter au voisinage. Il résultait des efforts accomplis par un

peuple pour s'adapter, du moins en apparence, à une population étrangère au milieu de laquelle il s'était établi. Contrairement au ghetto juif, les ghettos *gays* n'ont rien à *préserver* et ils ne sont pas la manifestation d'une volonté de s'adapter. Ils sont nés de la volonté de bâtir une culture tout à fait nouvelle, autour d'un mode de vie qui, jusque là, était censé demeurer caché. L'originalité du ghetto *gay* réside dans la contestation de la norme sociale. Il ne cherche pas à s'adapter au voisinage, mais bien à s'imposer en tant que symbole de l'existence d'une communauté *gay* à laquelle on s'identifie et qui s'organise moralement et politiquement dans ses relations internes, et avec les autres groupes, la ville, la police, l'État, les médecins, etc.

Le ghetto comme dispositif de consolidation d'une communauté

« The concept of community concerns a particularly constituted set of social relationships based on something that the participants have in common - usually a common sense of identity. It is frequently used to denote a wide-ranging solidarity over a rather undefined area of life and interests. » (Oxford Dictionary of Sociology, 2014, p.103)

Parmi diverses caractéristiques attribuées à une communauté, Tönnies (1887) soutient que les membres d'une communauté ont une vie commune durable et que les membres du groupe ont une compréhension singulière de la trajectoire de vie des associés, car ils partagent les mêmes joies et les mêmes peines. La compréhension est une notion clé dans la constitution de la communauté car elle est responsable de l'empathie que le groupe partage et, sans elle, l'inclination à la participation à la vie de l'autre serait impossible. La compréhension se développe à partir d'une méthode de communication, parlée ou non, qu'utilise la communauté pour exprimer tout ce qui a trait au groupe et à ses enjeux. La société, à son tour, est définie par Tönnies comme un groupe de personnes qui vivent les unes à côté des autres, mais qui ne sont pas liées organiquement. Dans la société, les individus sont séparés malgré toute la proximité. Cette distinction établie par Tönnies marque clairement la nécessité de liens sociaux pour constituer une communauté et la différence de celle-ci par rapport à la société.

Wirth « considère le ghetto comme typique d'un grand nombre d'autres formes de vie communautaire que les sociologues cherchent à explorer ». Pour lui, le ghetto est donc, un phénomène typique d'une communauté donnée. Or, dans l'ensemble de la période étudiée dans ce mémoire, la population *gay* avait une vie en commun, même si c'était d'une façon plus ou moins involontaire, et elle était marquée par le préjugé existant et disséminé partout en Occident. Les *gays*, depuis longtemps, possèdent aussi un langage propre qui leur a permis de se rencontrer dans les métropoles, à une époque où leur mode de vie était interdit. Par exemple, regarder longtemps les vitrines dans le centre-ville de Montréal signifiait être en attente d'une invitation à sortir (Guindon, 2001).

L'étude de Leznoff et Westley montrait en 1956 l'existence de communautés *gays* dans une métropole au Canada. Les auteurs parlent des communautés au pluriel, car l'analyse des entrevues révèle les groupes d'homosexuels *secrets* et les *dévoilés*. Les deux groupes avaient seulement deux caractéristiques en commun. Premièrement, à une époque où l'homosexualité était interdite, ils offraient un support psychologique à leurs membres qui se sentaient plus à l'aise parmi leurs pairs. Ensuite, le groupe créait une atmosphère propice à l'expression de leur « adhésion aux valeurs homosexuelles », c'est-à-dire qu'ils pouvaient agir de manière efféminée s'ils le désiraient et aussi s'exprimer comme ils voulaient, en utilisant leur vocabulaire propre pour décrire leur culture et leur vécu.

Le groupe des homosexuels *dévoilés* est le plus important pour comprendre la communauté ayant formé le ghetto *gay* car, déjà en 1956, ses membres partageaient les mêmes caractéristiques que les homosexuels analysés par Levine (1984), soit ceux qui habitent les ghettos *gays* américains au début des années 1980. Les *dévoilés* renoncent à l'hétéronormativité. Ils abandonnent pratiquement toutes les activités hors du groupe homosexuel et sont ouverts à propos de leur sexualité. Ils ne confrontent pas la norme sociale, mais ils ne s'inquiètent pas non plus des sanctions de la société hétéronormative. À cette époque-là, on voit déjà un isolement social, mais pas encore une appropriation de l'espace public. La communauté existait, mais devait être cachée. Le changement vint avec le *gay liberation*.

Les *Stonewall riots* et le *gay liberation* comme éléments fondateurs de la communauté *gay*

Les *Stonewall riots* sont considérés comme un point tournant dans l'histoire des communautés *gays* et lesbiennes partout en Occident. En effet, le *Stonewall*⁶ était un bar situé dans *Greenwich Village* à New York. Ses propriétaires, des mafieux, avaient une entente avec la police en vertu de laquelle le bar pouvait offrir des attraits que l'on ne rencontrait nulle part ailleurs. Le *Stonewall* était un espace sécuritaire et démocratique, fréquenté par *gays*, lesbiennes et transsexuels confondus, et où ils pouvaient s'embrasser. C'était aussi un lieu de socialisation qui offrait un espace pour danser (Carter, 2005). Malgré l'entente avec la police, le bar ne pouvait pas éviter au moins une descente policière par mois.

Le jour des émeutes, le 28 juin 1969, la police a agi comme d'habitude. Les agents sont entrés dans le bar et ont séparé ceux qui allaient au poste de police et ceux qui étaient libérés. Normalement, ces derniers rentraient à la maison. Mais ce jour-là, ils se sont regroupés à l'extérieur du bar et rapidement, il y eut une foule de gens dans la rue. Les homosexuels qui avaient été libérés et qui restaient dehors ont alors appelé leurs amis pour leur dire de venir les rejoindre, tandis que d'autres ont couru dans les rues en criant qu'une embuscade se déroulait au *Stonewall*. *Greenwich Village* était un quartier bohème, habité par des écrivains, des musiciens, des journalistes, etc. Les habitants du voisinage ont vu la foule dans la rue et sont allés voir ce qui se passait. Ces événements ont alors été l'objet de témoignages de plusieurs personnes (Carter, 2005). Le caractère unique des *Stonewall riots* tient au fait qu'il y a eu de la résistance à l'oppression policière. C'était la première fois que les homosexuels contre-attaquaient. Au lieu d'agir comme toujours et de rentrer chez eux, ils ont défié l'autorité institutionnelle, la répression de leur mode de vie. Il y a eu de la violence de la part de la police, mais aussi de la part des homosexuels qui, dans les jours qui ont suivi, sont retournés au *Stonewall* pour manifester contre ces mesures policières.

Le mouvement connu comme le *gay liberation* a pris son élan dans le climat révélé par les émeutes du *Stonewall*. Les années 1960 aux États-Unis furent marquées par l'essor

⁶ Le bar *Stonewall* existe encore de nos jours. J'en parle ici au passé car les événements ont eu lieu en 1969.

de mouvements sociaux, comme celui pour les droits civiques des Noirs et le *women rights*, qui revendiquaient des droits égaux pour tous. Les années 1970 virent surgir d'autres mouvements comme le *Black Power*, le *woman liberation* et le *gay liberation*, dont les buts étaient bien différents de ceux qui les avaient précédés. Désormais, les mouvements cherchaient à dénoncer les structures sociales existantes pour les déconstruire et renverser les valeurs dominantes. Par exemple, le *woman liberation* dénonçait le patriarcat et voulait se libérer de celui-ci. Le *Black Power* était le premier mouvement social qui cherchait à inverser le stigmate associé au fait d'être noir. Le slogan de ce mouvement n'était pas de combattre le racisme, mais plutôt d'instaurer un sentiment de fierté d'être noir (D'Emilio, 1983).

Le *gay liberation* surgit avec la même orientation idéologique que le *Black Power* : celle de renverser l'ordre existant. Au lieu d'être *gay* et d'avoir honte, l'orientation sexuelle devrait être un motif de fierté. Pour cette raison, ils ont encouragé la sortie du placard, ce qui représentait un changement crucial dans la façon d'être *gay*, de vivre son homosexualité (D'Emilio, 1983). Auparavant, être *gay* était synonyme d'anonymat, de vie privée. Le but du *gay liberation* était d'amener la discussion dans le domaine public. Il fallait franchir la ligne entre privé et public. C'était un positionnement politique qui voulait dire : nous sommes *gays*, nous sommes là, nous sommes des gens ordinaires comme monsieur/madame tout le monde, des professeurs, des médecins, des étudiants, etc., et maintenant nous allons vivre nos vies ouvertement. Le *gay liberation* a déclenché un mouvement politique d'affirmation de soi dans lequel plus les gens sortaient du placard, plus d'autres gens désiraient en sortir.

La structuration d'une communauté ouvertement *gay*

Pendant les années 1970, le champ d'études gaies et lesbiennes s'est développé en parallèle de la naissance du mouvement *gay* et lesbienne aux États-Unis. A priori, le concept de communauté se référait aux sociabilités issues des bars, des réseaux d'amitié et à l'émergence de nouvelles organisations *gays*. La découverte du fait que les lesbiennes et les *gays* se réunissaient sur la base d'une identité sexuelle pouvait créer des liens sociaux

durables (Weston, 1991). L'entrée dans la communauté était liée à la sortie du placard et à l'affirmation de sa sexualité dans le milieu public. Ainsi, la sexualité a été reconstituée comme un terrain d'expérience commune plutôt que comme un domaine par excellence de la vie privée (Weston, 1992; Chauvin et Lerch 2013). À ce moment-là, « l'hymne gay » était représenté par la chanson *We Are Family*, l'archétype de la communauté *gay* étant la famille car plusieurs homosexuels étaient rejetés par leurs familles et rencontraient dans la communauté *gay* le soutien moral dont ils étaient privés.

L'appropriation d'un territoire dans la ville représente la base spatiale pour une communauté en train de se constituer. La communauté *gay* a utilisé le quartier comme recours de structuration de son identité collective. Certes, le ghetto n'est pas représentatif de toute la population *gay* et tous les *gays* ne s'identifient pas à celui-ci, mais ceux qui le font y ont trouvé les bases pour structurer une identité qui prenait forme à ce moment-là. Dorénavant, les *gays* peuvent eux aussi s'afficher et créer un espace physique qui leur appartient, qui sera représentatif de leur culture, de leur mode de vie. Ils prennent un verre au grand jour sur les trottoirs. Dans les vitrines, on voit des couples *gays*; dans les façades, on voit les drapeaux aux couleurs de l'arc-en-ciel et, dans la rue, les couples homosexuels se promènent en se tenant par la main. C'est là le cœur du quartier *gay*, celui qui, du fait de l'importante agglomération de commerces *gays*, de leur intense fréquentation par une clientèle monosexuée et ostensible, symbolise le mieux l'idée et représente le mieux l'image du village ou du ghetto pour la population hétérosexuelle comme pour les homosexuels qui le fréquentent, ou non. Une telle concentration d'établissements *gays* dans un espace si restreint est exceptionnelle et permet la multiplication des possibilités de rencontres, ce qui est l'une des raisons d'être des quartiers *gays* (Leroy, 2005).

Faire l'histoire de la ville en parallèle de l'histoire de la communauté *gay* locale montre que l'appropriation du quartier est le résultat des efforts de ceux qui avaient une identité *gay* et qui voulaient vivre cette identité dans l'espace public. Ils n'auraient jamais pu s'approprier un quartier s'ils n'avaient pas formé une communauté, comme le montrent les tableaux historiques de trois quartiers *gays* comparés dans ce mémoire.

Le quartier et ses transformations

Les repères théoriques utilisés dans ce mémoire pour penser les quartiers *gays* sont aussi extraits des études sociologiques contemporaines sur les quartiers dans les centres urbains. Les points clés des analyses en sociologie urbaine centrées sur les quartiers varient considérablement d'un auteur à l'autre. Il y a néanmoins des points sur lesquels la plupart des auteurs s'entendent. Ainsi, il y a un consensus pour dire que le quartier n'est pas seulement un espace territorial délimité par l'administration régionale, mais qu'il est plutôt le produit d'une histoire. Le quartier est un lieu qui permet certaines pratiques sociales dont la nature et l'ampleur ont une signification particulière pour ceux qui y habitent.

Or, l'histoire d'une ville et d'un pays témoigne de maintes transformations de la vie sociale au cours des années qui influenceront directement l'évolution de la vie urbaine et conséquemment du quartier. On parle notamment des transformations politiques, économiques et sociales. L'analyse des trois villes choisies montre que les quartiers qui abritent des lieux de concentration de la vie *gay* se sont déplacés dans l'espace de la ville au fil du temps. Ces déplacements sont étroitement liés à des événements précis. La Deuxième Guerre mondiale, par exemple, fait sortir les *gays* de Paris du quartier de Montmartre. À Montréal, la préparation en vue des Jeux olympiques a amené le maire à « nettoyer » la population considérée marginale de certaines aires spécifiques de la ville, ce qui a déplacé les *gays* montréalais vers la partie francophone de la ville. Les mouvements *beats* à San Francisco, avec leur littérature contestataire des normes sociales, a attiré la concentration de *gays* de la zone portuaire de la ville vers une région centrale où leur sexualité était plus tolérée qu'ailleurs.

Pour expliquer l'importance du quartier dans la sociologie urbaine, je présente la perspective de certains théoriciens, en débutant par l'auteur Yves Grafmeyer (1994) qui donne un rôle central au quartier dans la sociologie urbaine. Pour lui, le quartier est au point de contact entre l'organisation matérielle de l'espace bâti, les pratiques sociales qui s'y déploient et les images qui lui sont associées. Il considère que le champ de la sociologie

urbaine est structuré par trois grandes orientations thématiques : 1) la distribution et le mouvement des populations dans l'espace; 2) les pratiques et les attitudes des individus vivant en milieu urbain et 3) les actions publiques ou privées qui prennent part à l'organisation de la ville, à son fonctionnement et à ses transformations. On peut ajouter à cette triade l'aménagement et les conditions de vie des individus, qui sont des facteurs complémentaires à ceux qui ont déjà été mentionnés.

D'une manière ou d'une autre, chacune de ces lignes de questionnement se pose à un moment ou à un autre à l'échelle du quartier : comme unité de mesure des différenciations sociales au sein de la ville, comme espace de proximité inégalement signifiant selon ses habitants, comme milieu de vie, et enfin, comme objet d'interventions publiques et comme cadre – voire enjeu – de diverses formes d'actions collectives. Au croisement des caractéristiques sociales de ceux qui le peuplent et des éléments matériels et symboliques qui le qualifient, il est au centre d'un ensemble spécifique de contraintes, de possibilités et de représentations (Grafmeyer, 2007).

Les contraintes, les possibilités et les représentations d'un quartier donné changent et s'adaptent à la réalité de ses habitants. Au départ, le quartier *gay* était vu comme un ghetto, car l'un des fondements de son existence était l'isolement social imposé par la société en général. Il représentait un instrument de consolidation de la communauté *gay*. Mais avec le temps, les transformations politiques et sociales des villes analysées réinventent le rôle du quartier *gay*. Par exemple, à San Francisco, pendant l'épidémie du SIDA⁷, le quartier était un instrument de lutte contre la maladie. Plusieurs institutions de combat et de divulgation du SIDA s'y sont alors installées pour être au cœur de la communauté cible de l'épidémie et, ainsi, être en mesure de bien répondre aux besoins de ses membres à ce moment précis de leur histoire.

Pour le sociologue français Raymond Ledrut (1979), le quartier, comme le voisinage, est un groupement qui se définit sur la base de la proximité. Toutefois, son fondement ne se trouve pas nécessairement dans le rapprochement spatial. Si le voisin c'est le prochain, ce n'est pas toujours par un hasard géographique. Dans les premières cités, les

⁷ L'acronyme est adopté en 1982 et il signifie « syndrome d'immunodéficience acquise ».

quartiers correspondaient aux territoires occupés par les tribus qui s'étaient associées et confédérées pour former la cité. L'individualité et la réalité sociologique du quartier apparaissent alors très bien. En d'autres circonstances, les quartiers ont une base sociologique professionnelle, ethnique ou sociale.

Pour Ledrut, les relations sociales et la formation des groupes ne dépendent pas rigoureusement de la proximité, mais il n'en reste pas moins que celle-ci joue un rôle. Il s'agit donc de savoir lequel et de saisir les relations entre les conditions spatiales et les conditions sociales de la structuration des villes. Le quartier, comme la collectivité urbaine elle-même, a une réalité sociologique plus ou moins marquée. L'intensification de son existence collective dépend d'une pluralité de conditions qui agissent également sur ses limites et qui ne sont pas sans rapport avec les conditions globales de la vie locale.

Les conditions globales de la vie locale en vigueur actuellement ont changé la représentation du quartier pour les *gays*. Désormais, le quartier est plutôt un attrait touristique qu'un instrument de lutte politique. Toutefois, si elle est bien avancée, leur lutte politique n'est pas encore achevée. Je réalise une analyse des villes à une époque et dans des pays où les couples homosexuels ont accès à presque tous les mêmes droits légaux que leurs homologues hétérosexuels. La génération des homosexuels qui succède à celle qui a fondé le ghetto habite l'espace social aménagé pour faire accepter un style de vie *gay* et profite des gains de cette entreprise. C'est sa présence qui amène la ville à investir dans le potentiel touristique du quartier. Chaque année, il y a des défilés de la fierté *gay* partout en Occident et les villes qui possèdent des quartiers *gays* investissent davantage dans cette célébration qui se limitait auparavant à un jour de défilé de fierté. Désormais, les activités s'étendent pendant au moins une semaine au cours de laquelle le quartier est l'hôte de plusieurs événements destinés à la communauté.

La cohésion et l'individualité du quartier sont fonction non seulement des traits semblables et des liens émotionnels qui unissent les habitants d'une même fraction du territoire urbain, mais aussi des activités communes. La vie sociale d'un quartier ne se limite pas aux relations sociales à l'intérieur du quartier. Elle comprend également ce qu'il faut nommer au sens strict sa « vie collective ». L'intensité de la vie sociale dépend, d'une

part, du degré de participation des habitants aux activités collectives du quartier et, d'autre part, à la vie des organisations propres au quartier.

Le livre de Castells *La Question Urbaine* (1972) comprend des chapitres qui traitent des aspects historiques de l'urbanisation, de l'idéologie urbaine, de la structure des villes et de leurs aspects politiques. À partir d'études réalisées par d'autres sociologues, Castells construit sa propre analyse et propose une théorie de l'espace urbain. Dans le chapitre sur l'idéologie urbaine, il se penche sur les caractéristiques de la relation entre l'espace urbain et ses habitants. Tout d'abord, il dit que le thème des unités résidentielles n'a de sens que par le lien implicite qui est établi entre un contexte écologique et un contenu culturel. Le lien direct entre variables sociales et variables spatiales semble donc bien être au centre de toute la problématique des sous-cultures urbaines.

Or, le contexte écologique qui a permis l'émergence des quartiers *gays* dans des parties centrales de toutes les villes analysées prend son élan dans le changement économique qui a eu lieu vers les années 1970. De plus, même si les changements économiques diffèrent d'une ville à l'autre, ils ont tous eu la même conséquence : le dépeuplement du centre-ville, qui a perdu sa fonction urbaine. C'est par l'entremise des commerces *gays* qui ont su profiter de la faiblesse de la valeur foncière de ces quartiers pour s'y installer que le contenu culturel est venu remplir ces centres-villes vides.

Castells souligne que la relation entre un certain type d'habitat et des modes spécifiques de comportement est un thème classique de la sociologie urbaine. La relation entre cadre et style de vie se fait aussi spontanément dans les représentations des individus et des groupes. Les réactions quotidiennes sont pleines d'associations dérivées d'une certaine expérience, et suivant lesquelles tel quartier a un caractère particulier. Pour l'auteur, les quartiers sont produits, en effet, par une certaine situation, et la communauté du quartier semble être le résultat d'une certaine combinaison de vie sociale, de vie de travail et de situation dans les rapports de production et de consommation, toutes trois liées dans un certain espace. L'idéologie du quartier consiste justement à traiter des formes de vie sociale comme des données naturelles liées à un cadre.

Castells attire l'attention sur le rôle essentiel de l'homogénéité sociale pour qu'un certain type de comportement s'y développe, directement lié aux caractéristiques sociales des résidents. Une fois ce comportement produit, la concentration spatiale peut jouer, en renforçant le système des relations établies. Il y aurait ainsi des « sous-cultures urbaines », mais leur spécificité viendrait du fait que chaque groupe (racial, ethnique, religieux, etc.) choisit et produit un certain espace en accord avec son type de comportement. Les différents types de milieux résidentiels sont donc l'expression écologique directe des orientations particulières de chacun des groupes. Par conséquent, quand il y a correspondance précise entre les valeurs d'un groupe et la communauté résidentielle, en tant qu'unité sociale et écologique. Il s'agit, une nouvelle fois, d'un rapport social spécifique, qui n'est pas donné par les simples caractéristiques internes du groupe, mais qui exprime un processus social qu'il faut alors établir.

L'auteur conclut son analyse en disant que les « milieux sociaux urbains » ne peuvent pas non plus être considérés comme la production d'un cadre écologique-social par des valeurs culturelles spécifiques à un groupe, une fraction ou une classe sociale. Quand ils existent dans leur spécificité, ils représentent une certaine situation dont la signification est toujours à découvrir par l'analyse.

C'est à l'aube de toutes ces réflexions sur le rôle du quartier dans la sociologie urbaine que ce travail s'est développé. Les auteurs cités soulignent que le quartier est le lieu de rassemblement de ceux qui partagent des caractéristiques sociales communes. L'homogénéité sociale qui existe dans certains quartiers renforce le groupe, elle ouvre la porte à des possibilités et à des représentations qui apparaissent seulement dans des aires spécifiques de la ville. Dans le cas des quartiers *gays*, le renforcement du groupe a eu lieu par sa concentration territoriale, qui était interdite jusqu'alors, ce qui lui a permis de se structurer en tant que communauté. Ces possibilités et ces représentations sont très importantes, car le seul endroit où ce groupe pouvait exprimer sa sexualité en public était dans son quartier. Si l'on fait un parallèle avec le ghetto juif, les juifs orthodoxes peuvent circuler librement avec leurs vêtements caractéristiques hors du ghetto, tandis que les *gays* ne pouvaient pas exprimer leur sexualité hors du quartier *gay* à cause de la coercition sociale soutenant l'hétéronormativité.

L'étude des quartiers *gays* dans ce mémoire sert à comprendre le processus social qui permet l'existence d'un monde à part au sein de la ville et dans lequel les normes et les représentations sont différentes de celles qui orientent la majorité de la population. Comment expliquer sociologiquement le fait qu'une minorité de la population ait réussi à revendiquer un territoire à l'intérieur de la ville afin de faire prévaloir ses normes et ses archétypes? À travers de quelle trajectoire cette minorité s'est-elle approprié le quartier?

Chapitre 2 : La méthodologie

Le questionnement de recherche

Le questionnement de cette recherche consistait d'abord à examiner l'existence d'une trajectoire commune de formation et de transformation des quartiers *gays* dans une analyse comparative de villes occidentales. J'en ai retenu trois soit San Francisco, Paris et Montréal. Un chapitre est dédié à chaque ville analysée en regard d'une recension d'écrits provenant surtout des champs des études urbaines et des études gaies et lesbiennes. Chacun présente un aperçu des études réalisées sur le quartier *gay* et sur la vie *gay* locale. Ensuite, des sections expliquent en détail une périodisation établie en tenant compte des événements clés de l'histoire du quartier et de la vie *gay* locale. Ainsi, un portrait de chaque ville est composé en mettant en évidence les facteurs clés de chaque contexte qui ont contribué à la constitution du quartier *gay* et de la vie communautaire qui y règne. Enfin, aux lumières des concepts théoriques déjà exposés qui guident la compréhension du phénomène dans ce mémoire, la conclusion des chapitres décrit la figure type du quartier en ce qu'elle se démarque des autres par des particularités qui échapperaient à une conception générale de la trajectoire des quartiers *gays*.

La constitution et le rapprochement de figures types spécifiques s'est rapidement imposée comme étant la démarche nécessaire pour dépasser le développement conceptuel à partir d'intuitions générales qui ne résisteraient peut-être pas à l'épreuve de la confrontation aux histoires singulières. Avant d'avoir des portraits historiques constitués pour différents cas, la démarche procédait du général au particulier, cherchant dans des histoires de cas situés dans des contextes métropolitains et nationaux différents ce qui serait des traits effectivement généraux, ou particuliers, des trajectoires de quartiers *gays*.

À la fin de chaque chapitre, un tableau montre les faits les plus importants pour la trajectoire de formation et de transformation du quartier *gay* dans la périodisation établie. Les tableaux sont présentés en tant qu'outils comparatifs pour aider à éclaircir l'examen de la question de recherche. C'est en identifiant les facteurs déterminant un type spécifique de communauté qu'il était possible de concevoir l'existence de figures types de quartier *gay*

rendant possible la vie communautaire s'y observant. Le type se distingue ici du cas correspondant comme une conceptualisation marquant l'importance de certains traits distinctifs dans un ensemble de figures théoriques par rapport auxquelles pourraient être situés d'autres cas empiriques. La forme que prennent mes résultats s'est précisée dans le travail de recherche et de composition. La démarche a aussi évolué en chemin, à la rencontre de défis compliquant l'investigation.

Si le but de cette étude était de vérifier l'existence d'une trajectoire générale des quartiers *gays*, il fallait examiner au moins deux cas pour être en mesure d'en comparer les parcours et établir des correspondances ou discordances. Avant de choisir d'inclure un quartier dans l'étude, il fallait aussi savoir s'il avait été l'objet d'une quantité suffisante de travaux pour arriver à constituer un corpus documentaire nécessaire à la recherche. La constitution de notre corpus documentaire comprenait deux volets distincts : du matériel pour analyser les quartiers qui ont hébergé la vie *gay* ainsi que des références sur la communauté *gay* de la ville choisie.

Une fois le corpus constitué, il fallait composer une trame narrative englobant toutes les facettes communes des histoires des quartiers et des communautés *gays*. Pour ce faire, l'élaboration d'une périodisation d'analyse s'imposait, car cela faciliterait la comparaison entre les trajectoires des communautés/quartiers choisis. Les principales balises de cette périodisation sont des événements mondiaux qui ont influencé directement l'évolution de la communauté *gay* dans la vie urbaine.

Démarche documentaire

La démarche de recherche documentaire a commencé par la définition des concepts qui délimiteraient l'univers d'enquête. Pour accomplir cette tâche, j'ai essayé de trouver des mots clés dans un thésaurus, afin de pouvoir faire des recherches documentaires à partir de bases de données. Ainsi, la recherche a été précisée en éliminant tous les mots superflus jusqu'à en arriver aux termes les plus pertinents. De cette façon, j'ai obtenu : *quartier*, *ghetto*, *village gay*. En faisant la traduction de nos mots du français à l'anglais, et aussi en

écartant quelques combinaisons, j'ai rejoint les mots qui lient quelques documents trouvés, par exemple « orientation sexuelle », « ghetto gay » et « sociologie urbaine ». Cela a servi à identifier les documents pertinents sur le sujet. Les textes à analyser étaient sélectionnés selon leur adéquation à l'objet d'étude. Ils appartiennent à diverses disciplines académiques, car l'étude de l'urbanisation et les études gaies et lesbiennes comportent plusieurs ramifications, notamment la sociologie, la géographie, l'urbanisme, l'anthropologie et l'histoire.

Dans la démarche de recherche bibliographique, j'ai trouvé deux ouvrages *There Goes The Gayborhood?* et *Quartiers gays*, parus en 2014, qui ont été entièrement dédiés à l'étude du quartier *gay*. La première étude sur le ghetto *gay* est celle de Levine, publiée en 1989, *Gay Men : The Sociology Of Male Homosexuality*, qui était dédiée à divers aspects sociologiques de l'homosexualité masculine, comme l'énonce son titre.

Étant donné la rareté des travaux sur le thème, une considérable partie du corpus est composée d'articles scientifiques liés au sujet. L'avantage de travailler avec de tels articles, c'est qu'ils sont directement liés au sujet de recherche et à travers eux, j'ai trouvé plusieurs autres études reliées au thème dans la bibliographie. Le reste du corpus a été constitué d'ouvrages provenant de diverses disciplines comme l'histoire, la sociologie urbaine et les études gaies et lesbiennes. La mise en dialogues d'ouvrages complémentaires est nécessaire car, étonnamment, les études qui analysent un quartier donné ignorent parfois complètement les habitants *gays* qui y résident et vice versa, car les études sur la vie *gay* locale ne cherchent pas non plus à comprendre les motifs qui ont amené la population dans une telle partie de la ville.

Ce fut justement cette rareté des travaux sur le sujet qui m'a incitée à analyser⁸ les quartiers *gays* des villes de San Francisco, Montréal et Paris. Ces dernières ont été choisies

⁸ J'aurais aimé pouvoir examiner aussi certains pays dits du Sud, car leur contexte social de lutte pour les droits de l'homme, leur trajectoire pour la décriminalisation et la déstigmatisation de l'homosexualité, de même que leur processus d'urbanisation sont complètement différents de ceux ayant marqué le Nord. Par contre, je n'ai pas trouvé d'études sur le sujet. Il existe une publication récente sur la Zona Rosa au Mexique, mais la barrière linguistique m'a empêchée de faire l'analyse, car le matériel est en espagnol. En relation à l'Amérique du Sud, spécialement au Brésil, où il y a une grande tradition académique d'études en sciences sociales sur les enjeux de genre et de sexualité, il n'y a pas non plus d'études sur des quartiers *gays*, car ils sont inexistantes au Brésil. Il y a certes des villes dont certains quartiers comptent une plus grande concentration d'établissements commerciaux pour la communauté *gay*, mais les circonstances n'ont jamais abouti à la constitution d'un quartier affichant une forte densité de résidents *gays*.

parce qu'elles apparaissaient offrir plus de documents disponibles que d'autres, et aussi pour leur situation géographique. Rien de mieux, pour établir une comparaison visant un phénomène général, que des villes situées dans différents pays et revendiquant des particularités historiques, culturelles et urbaines. Même si Montréal et San Francisco sont deux villes situées en Amérique du Nord, leur contexte social ne pouvait être plus distinct, comme le montrent les portraits que je compare plus loin.

L'objectif

Ce projet de recherche analyse le phénomène de l'appropriation de l'espace urbain par la population homosexuelle et vise à mieux comprendre les enjeux urbains et sociaux qui ont permis la constitution d'un quartier *gay* dans certaines villes. Pour ce faire, je dresse d'abord un panorama, à partir de sources secondaires (sur l'urbanisation du quartier et sur la communauté *gay* locale) du quartier qui devient le secteur homosexuel de la ville et de la vie de ses habitants dans les métropoles de San Francisco, Paris et Montréal. Ensuite, je compare leur évolution selon une périodisation basée sur les événements plus importants pour le développement et la consolidation de la vie *gay* dans le quartier des grandes villes choisies, à travers la création des tableaux comparatifs. Finalement, j'établis une figure type des processus de formation et de transformation des quartiers *gays* en incorporant les facteurs décisifs des cas comparés dans la conception d'une trajectoire type, pour mieux identifier les éléments sociaux et le contexte urbain qui contribuent à l'élaboration de ce phénomène.

Étant donné le sujet de ce mémoire, il ne pouvait pas être de type autre qu'une étude de cas. Ce genre d'étude est caractérisé par un souci de rendre compte, selon plusieurs perspectives, de la complexité, de la réalité d'une situation particulière, soit la trajectoire de formation et de transformation des quartiers *gays*, que l'on désire mieux comprendre (Mongeau, 2008). Pour arriver à mon objectif de broser un portrait des facteurs ayant contribué au phénomène en question, j'ai fait l'analyse de contenu parce que c'est la technique tout indiquée pour analyser non seulement des productions actuelles, mais aussi

celles du passé, car elle permet de mettre en lumière un évènement, une action individuelle ou collective pour lesquels des traces écrites existent (Angers, 1996). À partir de l'analyse comparative des trajectoires de formation et de transformation des quartiers *gays*, le résultat souhaité était d'identifier si un même type de groupe social – celui de la communauté homosexuelle – et un même phénomène social – le quartier *gay* – a un cheminement social identique dans l'urbanisation, peu importe la localisation géographique donnée. Au bout de la recherche, j'ai identifié des variables responsables de la trajectoire distincte des quartiers des villes sélectionnées.

La périodisation établie pour la comparaison des cas étudiés

Au début du projet, j'avais l'intention de diviser les chapitres en quatre étapes distinctes, soit : le quartier qui abritait une vie *gay* clandestine bien avant le ghetto – avant l'année 1945 –; la construction et l'établissement du quartier comme ghetto *gay* et sa reconnaissance sociale – entre les années 1945 et 1980 –; l'importance du quartier *gay* pour le combat du SIDA et tous les enjeux liés à la maladie – entre les années 1980 et 1995 – et finalement, le changement de la perspective sociale et urbaine sur le ghetto *gay*, c'est-à-dire à partir de la première forme d'organisation d'un monde qui n'avait pas le droit d'exister dans la ville jusqu'à l'attraction touristique et l'endroit pour célébrer la diversité avec les parades de fierté *gay*. Comme c'est souvent le cas dans les recherches, le contenu analysé m'a amenée involontairement dans une autre direction.

Le manque de documentation sur la ville de Montréal a imposé des limites lors de la définition de la périodisation commune pour comparer des trajectoires. Étant donné la rareté de document sur la vie *gay* à Montréal avant les années 1950, je ne pouvais plus établir une périodisation en fonction d'une période de temps déterminée, au moins pour le début de la première partie. Ainsi, la périodisation comporte deux axes principaux : l'époque où les homosexuels avaient un vécu clandestin dans la ville et la période où les *gays* cherchaient à vivre leur sexualité dans la sphère publique.

Le premier axe démontre comment les manifestations d'une vie homosexuelle s'inscrivaient contre l'hétéronormativité des sociétés occidentales dans un moment où les *gays* devaient se confiner à un vécu secret. Pour chaque ville je montre comment les *gays* ont développé de réseaux de sociabilités étant donné les contraintes politiques locales. Le deuxième axe se concentre sur la consolidation de cette minorité en tant que communauté à travers la quête d'un territoire. Le portrait des villes montre que l'appropriation de quartiers pour le commerce et les activités de la vie *gay* ont donné lieu à la formation de ghettos dans ces sociétés hétéronormatives. Je porte aussi attention à ce que représentait le SIDA pour les membres des quartiers *gays* et pour la formation et la transformation de ces communautés. La dernière partie de la périodisation décrit la transformation des ghettos en des quartiers *gays* devenus des lieux privilégiés d'une vie *gay* en voie de mondialisation.

Bien que l'aménagement des chapitres ressemble toujours à l'idée initiale, car ils suivent un ordre chronologique des événements, les résultats d'analyse présentent trois cadres principaux qui expliquent comment la trajectoire de la communauté homosexuelle locale s'articule au parcours historique, politique et urbain de la ville où le quartier est situé. Ainsi, les chapitres ont été écrits de manière à suivre les événements incontournables des principaux cadres d'analyse. Ces derniers comprennent : le cadre spatial, qui trace l'histoire urbaine de la ville en démontrant la manière dont les lieux de rencontre *gays* se sont déplacés à travers le temps jusqu'à l'appropriation du territoire devenu le quartier *gay*; le cadre politique du pays analysé, qui influe grandement sur la relation entre les homosexuels et les institutions de l'État; et finalement, le cadre économique, qui apporte la transformation de la société industrielle à postindustrielle entraînant un déplacement de fonctions urbaines du centre-ville vers les banlieues laissant un espace accessible pour l'occupation de la communauté *gay*.

À l'intérieur de la périodisation établie, les événements analysés ont été établis en fonction de leur importance pour la trajectoire d'occupation du quartier par la communauté *gay*. Nous savons que c'est à partir des années 1970 que l'homosexualité débute sa transition du « privé » au « public », mais d'après certaines études (Aldrich, 2004; Chauncey, 1994; Green, 1999; etc.), nous savons aussi qu'au début du XX^e siècle, il existe déjà une vie *gay* dans les grandes métropoles, ce qui justifie une première période qui

s'étend de 1880 à 1945. La Deuxième Guerre mondiale a amené un grand tournant dans l'opinion publique sur l'homosexualité. Une vraie campagne pour la morale et les bonnes mœurs a été entamée aux États-Unis et dans une partie de l'Europe, incluant la France, ce qui facilite la compréhension des enjeux sociaux et urbains qui vont de 1945 à 1980, époque où les quartiers *gays* commencent à apparaître un peu partout. Au début des années 1980, quand les homosexuels atteignent l'apogée de leur libération sexuelle, le SIDA surgit et fait encore une fois basculer l'opinion publique. Après la compréhension médicale et sociale de la maladie, on voit, à partir de 1995 jusqu'à nos jours, la volonté de passer de la clandestinité à la fierté et le changement de la fonction du quartier, qui passe de refuge à espace élu, où un fort processus de gentrification change la donne de son occupation.

J'ai voulu remonter aussi loin dans la période analysée, soit à partir des années 1880, pour démontrer que l'établissement des quartiers *gays* en Occident ne s'est pas produit du jour au lendemain dans les années 1970. L'occupation du territoire par la communauté *gay* est le résultat de plusieurs années de négociations entre la communauté *gay*, l'État et les occupants des espaces urbains. Or, quand l'homosexualité était illégale, l'État pouvait intensifier les descentes policières dans des établissements visés et les *gays* devaient trouver des espaces urbains de rencontre dans cette situation défavorable. Parfois, les propriétaires des commerces réussissaient à soudoyer la police pour réduire le nombre de descentes, mais c'était toujours risqué. La situation change seulement dans les années 1970, lorsque l'homosexualité est dépenalisée et que les *gays* revendiquent un quartier. Le déplacement des lieux de rencontre *gay* dans les trois villes examinées confirme cette négociation.

San Francisco, Paris et Montréal

San Francisco, il va sans dire, est la ville américaine où le phénomène du quartier *gay* s'est présenté de la façon la plus puissante, lui conférant la désignation de « Mecque *gay* » dans les années 1970. Ce cas ne pouvait pas être laissé hors de l'étude. Puisque les États-Unis sont considérés comme le berceau des études de sociologie urbaine en Amérique

du Nord avec l'écologie urbaine à Chicago, c'était une surprise de constater qu'il n'y avait pas maintes études sur le processus d'urbanisation de San Francisco. Je n'ai trouvé que le travail de Castells (1983), qui s'est penché sur le Castro en analysant simultanément le processus d'urbanisation du quartier et la démarche de la communauté *gay* san-franciscaine. Le travail de la journaliste Fitzgerald (1987) et celui de Castells ont été les seuls trouvés sur le processus de gentrification entamé par les *gays* dans Eureka Valley, le quartier devenu le Castro. Ce chapitre a été construit à partir du travail de Castells et d'autres études (Boyd, 2003; Armstrong, 2000; Cochrane, 2004; Becker, 1971; D'Emilio, 1983; Dreuilhe, 1979; etc.) sur la population *gay* locale, dont on peut retracer l'existence dès 1880.

La bibliographie sur l'urbanisation parisienne était bien plus ample que celle sur San Francisco. Le vaste corpus disponible m'a permis de démontrer le déplacement urbain de la communauté *gay* depuis le début du XX^e siècle jusqu'à sa consolidation au Marais dans les années 1970. Plusieurs auteurs ont travaillé sur l'histoire des quartiers à Paris (Babelon, 1987; Lesourd, 1973); sur l'histoire de la communauté *gay* parisienne (Albert, 2005; Barbedette et Carassou, 1981; Buot, 2013; Girard, 1981; Martel, 1996; Sibalis, 2004; Tamagne, 2000; etc.) et sur le Marais (Giraud, 2014; Djirikian, 2004; Leroy, 2005 et 2010; etc.). Paris a été choisie, car elle se retrouve d'une certaine manière au milieu et à l'extrême de l'analyse comparative, puisqu'elle est la seule des trois retenues qui se trouve en Europe. Cette ville se rapporte aux deux autres de manière singulière : à San Francisco, parce qu'elle constitue une grande métropole avec une vie *gay* locale qui peut être retracée depuis 1900, et à Montréal, pour la culture française d'origine.

Finalement, la ville de Montréal est la métropole de la présence française en Amérique, en contexte politique canadien et québécois. Bien sûr, je ne pouvais pas laisser hors de l'analyse le contexte qui m'entoure. Cette ville a été considérée à cause de sa localisation géographique et de la singularité de son Village gai. Seule ville bilingue analysée, Montréal possède des lieux de rencontre *gays* dont les contours sont définis et les limites se trouvent cernées par la langue. C'est-à-dire que pour les homosexuels montréalais, il existe une séparation nette entre les lieux de rencontre dans la partie anglophone de la ville et le Village, situé dans la partie francophone.

L'une des trois plus importantes métropoles du Canada, Montréal, comme la plupart des villes en Occident, a vu l'apparition de son Village gai à la fin des années 1970, et plus clairement au début des années 1980. Une importante différence entre la bibliographie trouvée sur cette ville du Québec et celle concernant les autres métropoles analysées, c'est qu'à Montréal, les études sur la vie *gay* locale débutent dans les années 1950. Les auteurs qui se sont penchés sur ce sujet (Demczuk et Remiggi, 1998) conjecturent que ce manque de données pour établir une analyse, qui remonte plus loin dans le temps, peut se justifier par le préjugé existant, qui aboutissait à la destruction des récits de vie des *gays* ayant vécu au début du XX^e siècle. Bien que l'étude débute dans les années 1950, plusieurs travaux ont été trouvés sur les aspects pris en considération pour l'analyse. La production d'études scientifiques sur le sujet s'est montrée très fructueuse à Montréal (Chamberland, 1998; Demczuk et Remiggi, 1998; Giraud, 2014; Guindon, 2001; Morin, 1988; Podmore, 2006; etc.)

Chapitre 3 : Le Castro à San Francisco



Figure 1 - Source : <http://www.200brannan.com/find-my-dream-home/>. La carte donne une vision globale des quartiers à San Francisco. On verra que l'occupation gay s'est déplacée dans cette ville depuis 1880. Au début, il y avait North Beach, secteur situé au numéro 8. Ensuite, les Beats ont occupé Haight Ashbury, au numéro 5, et ont attiré les gays. Ces derniers ont finalement occupé Eureka Valley, qui est plus connue comme le Castro, aussi au numéro 5.

Le ghetto *gay* politique à San Francisco

San Francisco est mondialement reconnue comme la « Mecque gay » aux États-Unis, et son histoire témoigne de l'importance de certains événements qui l'ont menée à cette réputation. Étant une ville portuaire, San Francisco a toujours eu une importante circulation de personnes sur son territoire. Le *Gold Rush Era* a débuté vers 1848 et a été responsable d'un changement démographique substantiel relatif au nombre d'hommes, des aventuriers célibataires en quête de richesse venus de divers endroits dans le monde, par rapport à celui des femmes dans la ville. La Deuxième Guerre mondiale a aussi entraîné un important changement démographique, le quai de San Francisco étant la porte d'entrée de plusieurs bases militaires américaines. Ainsi, de nombreux soldats ayant été dispensés de l'armée pour « conduite déshonorante », à cause de leur orientation sexuelle, finissaient par rester dans la ville au lieu de rentrer chez eux pour expliquer le vrai motif de leur dispense.

North Beach fut l'un des premiers arrondissements à abriter les *outsiders* de San Francisco. Lors du *Gold Rush*, le district était connu comme Barbary Coast, le quartier du vice, où les hommes pouvaient trouver de l'alcool, des prostituées et des jeux d'argent (Wright, 1999). Même avec le temps, le quartier a continué à accueillir la population hors-norme. Les bars *gays* s'y concentrent dès la première moitié du XX^e siècle. Les années 1960 voient arriver à San Francisco les membres du mouvement *Beat*. Ceux-ci, en ayant des participants ouvertement *gays*, et en contestant divers aspects de la norme sociale en vogue, ont fini par défendre une société dans laquelle tous avaient une place (Boyd, 2003; D'Emilio, 1983; Castells, 1983).

La fin de la Deuxième Guerre marque le début de la Guerre froide, moment où l'État américain mobilise des ressources considérables contre la population homosexuelle. Les dirigeants de la période McCarthy ont construit une image du *gay* et de la lesbienne en tant que menace contre les valeurs sociales et politiques de la société étasunienne. Politiques, car en tant que personnes devant vivre leur sexualité en se cachant de la société, les homosexuels devenaient dans leurs représentations des proies faciles pour les espions

communistes, qui pouvaient pratiquer du chantage à leur endroit dans le but d'obtenir des informations confidentielles sur le pays (D'Emilio, 1992). Les années 1950 voient donc une persécution des homosexuels, une action menée conjointement par la politique adoptée et par la police, qui était constamment présente dans les bars de San Francisco.

La persécution politique finit par générer une réponse de même nature. On assiste donc à l'éclosion de l'une des communautés *gays* les plus politiquement engagées au monde. L'intense politisation de la collectivité *gay* de San Francisco est l'un de ses aspects les plus frappants. Déjà, dans les années 1950, ses membres portaient plainte en justice afin d'avoir le droit de se rassembler en public et pour réduire le harcèlement policier subi dans les bars de fréquentation homosexuelle. En 1961, on voit le premier candidat ouvertement *gay* dans la fonction publique. José Sarnia propose sa candidature pour le poste de *Board of Supervisor*. Malgré sa défaite, il obtient un nombre de votes impressionnant et attire l'attention sur deux points majeurs : l'importance d'avoir un représentant *gay* dans la politique pour défendre les intérêts de ce groupe et le nombre d'électeurs qui désirent ce genre de politique à San Francisco.

La querelle virulente entre l'État américain et les homosexuels dure longtemps. C'est au début des années 1970, après l'événement Stonewall, à New York, que l'on voit une réponse à l'échelle nationale avec l'apparition du mouvement *gay liberation* et sa consolidation dans les principales capitales américaines. Cette période instaure un mouvement de migration interne aux États-Unis dans lequel les jeunes *gays* quittent les petites villes pour s'épanouir dans les grandes capitales (Fitzgerald, 1987). San Francisco, déjà reconnue nationalement comme une ville tolérante aux hors-normes, accueille une migration phénoménale sur son territoire. Comme ailleurs, c'est durant cette décennie que les établissements *gays*, dispersés un peu partout en ville, se concentrent dans un secteur pour constituer le quartier *gay* de San Francisco, *The Castro*.

Ce chapitre cherche à comprendre la constitution de la « Mecque *gay* » en jetant une lumière sur les éléments clés du parcours social et territorial de la communauté homosexuelle à San Francisco, en parallèle avec les développements de la politique américaine qui ont énormément influencé l'évolution de la communauté *gay*. L'appropriation des espaces publics à San Francisco était fondamentale pour la lutte *gay*

dans le but d'obtenir des droits civils. Tout en luttant pour défendre leur territoire contre l'intrusion des policiers, les *gays* san-franciscains comprennent le pouvoir de l'action collective, ce qui change leur façon d'élaborer les stratégies pour l'obtention de divers droits civils (Boyd, 2003).

L'origine de la réputation de « ville tolérante » : *The Gold Rush Era*

Le mythe voulant qu'il y ait de l'or à San Francisco remonte à 1848 et a transformé l'économie locale. La période désormais connue comme celle de la ruée vers l'or a attiré un grand nombre d'immigrants en provenance d'autres villes des États-Unis, mais aussi d'un peu partout dans le monde, comme de l'Amérique du Sud, de l'Amérique Centrale et de l'Asie. La plupart de ces immigrants étaient de jeunes hommes célibataires souhaitant y faire fortune pour ensuite retourner dans leur famille. Pendant cette période d'intense immigration vers une économie phallogocentrique, la population de San Francisco était constituée d'à peu près 92 % d'hommes (Wright, 1999).

Ainsi, très tôt dans son histoire, San Francisco voit surgir une culture homosexuelle stimulée par la disproportion d'hommes. Il faut noter qu'à cette époque, aucune coercition n'était exercée par la société par rapport aux comportements homosexuels. La désignation n'existait pas. Le binarisme entre l'homosexualité et l'hétérosexualité dans le domaine de la sexualité américaine est une création plus récente, apparue vers 1940 (Chauncey, 1994). Auparavant, les hommes étaient identifiés en tant que « queer » seulement s'ils laissaient paraître des caractéristiques féminines ou s'ils assumaient des rôles sexuels et/ou culturels attribués aux femmes (Chauncey, 1994). Donc, le sexe entre deux hommes ne subissait pas de préjugés ou de contrôle social à la fin du XIX^e siècle. Sans le stigma attribué à l'homosexualité et dans un moment où il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes, cela pouvait être simplement vécu comme du sexe pour le sexe, c'est-à-dire que les hommes cherchaient à satisfaire leurs besoins sexuels même si cela signifiait avoir des rapports sexuels avec un autre homme.

Pour le divertissement, les hommes cherchaient des prostitués, peu importe le sexe, de l'alcool et des jeux d'argent. La plupart des établissements répondant à ces demandes étaient situés près du quai, dans le quartier Barbary Coast. Ils offraient déjà au XIX^e siècle des spectacles du genre vaudeville, où les hommes s'habillaient en femmes. Au tournant du XX^e siècle, San Francisco s'est transformée en porte de sortie des États-Unis vers l'Orient et en capitale culturelle et financière du Pacifique (Wright, 1999; Boyd, 2003). Comme à Paris, la classe artistique littéraire et bohème s'est installée dans le même quartier que les homosexuels, à Barbary Coast. Les membres de la classe artistique, appartenant à la classe moyenne, véhiculaient des valeurs morales considérées subversives. Voilà pourquoi ils s'établissaient dans les quartiers les moins conservateurs.

Dans la littérature existant sur la ville de San Francisco, plusieurs textes spéculent sur les raisons qui ont amené la ville à avoir, comparativement à ailleurs au pays, des citoyens plus « ouverts d'esprit ». L'un des aspects mis en évidence par Becker (1971) est justement la ruée vers l'or, responsable d'un grand afflux de personnes et de l'établissement de plusieurs commerces destinés aux vices tels l'alcool et les paris. Ensuite, Becker parle du fait que la ville de San Francisco est constituée principalement pour des personnes célibataires, un héritage du *Gold Rush Era*, et celles-ci sont moins concernées par les valeurs traditionnelles jugées importantes pour élever des enfants. Finalement, la classe ouvrière, très politisée et syndicalisée, savait ce que signifiait subir du harcèlement policier, ce qui l'incitait à s'opposer aux descentes policières en général. Tous ces facteurs ont contribué à la formation d'une ville tolérante.

Le climat bohème et tolérant de San Francisco a commencé à changer vers 1920, à la suite de l'adoption d'une législation contre la prostitution et avec l'entrée en vigueur de *la prohibition*, qui interdisait la vente, le transport, l'importation, l'exportation et la consommation des boissons alcoolisées. Cette législation a conduit à l'effondrement de Barbary Coast car la majorité de ses commerces étaient alors liés à la prostitution. Dans le but de contourner *the prohibition*, les propriétaires de bars soudoyaient la police pour commercialiser des boissons alcoolisées. On verra plus tard que cette pratique deviendra usuelle à San Francisco et que les bars *gays* l'utilisèrent beaucoup dans les années 1950 pour garder le commerce ouvert et exempt du harcèlement policier.

Selon Boyd, qui a dédié un livre⁹ à la vie *gay* à San Francisco depuis *The Gold Rush* jusqu'aux années 1960, la fin de *la prohibition*, en 1933, a conduit au surgissement d'un style de commerce très favorable aux homosexuels. À cette époque, une législation limitait encore la vente d'alcool fort dans les hôtels, les clubs et les restaurants. Grâce à ce règlement, les petits entrepreneurs locaux investissaient dans des boîtes de nuit à cause de leur faible coût comparé à celui des plus importants commerces de divertissements. Le caractère intime des boîtes de nuit encourageait la fréquentation d'une clientèle spécialisée et donnait plus d'autonomie aux propriétaires, qui pouvaient ainsi contrôler plus facilement les activités se déroulant à l'intérieur de leur commerce de même que la surveillance de la police.

La culture des spectacles de vaudeville qui avaient lieu dans les anciens saloons du circuit vaudeville de Barbary Coast, fermés depuis le début de *la prohibition*, comptait donc sur une scène pour renaître. Les propriétaires des boîtes de nuit promouvaient ce genre de représentations, car celles-ci attiraient à la fois les hétérosexuels et les homosexuels. C'est pour cette raison que Boyd défend l'idée que l'émergence de la visibilité publique de transgenres et de la culture homosexuelle masculine dans North Beach était ancrée dans les divertissements sexualisés de Barbary Coast.

Ainsi, quand les commerces ont surgi, ils visaient une clientèle mixte, soit homosexuels, hétérosexuels et touristes confondus, car le nouvel emplacement de ces établissements était dans une zone touristique traversée par l'artère centrale de San Francisco. Par la suite, dans les années 1940, les établissements destinés exclusivement aux homosexuels ont émergé à San Francisco dans le même espace géographique occupé par Barbary Coast, mais avec un nouveau nom, North Beach, qui était aussi un quartier associé au vice. À cette époque, le contrôle sur la vente et la consommation des boissons alcoolisées a été transféré au *State Liquor Authority*, institution qui deviendra une constante menace pour les commerçants *gays* et leur clientèle.

⁹ Nan Alamilla Boyd, *Wide Open Town – A history of queer San Francisco to 1965*. Los Angeles, University of California Press, 2003.

Les racines politiques de la communauté *gay* – « *The Postwar Era* »

Deux facteurs clés ont beaucoup changé la structure sociale de San Francisco dans les années 1940. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, San Francisco était le centre des opérations navales américaines dans le Pacifique, et toutes les villes portuaires étasuniennes sont devenues des places contrôlées par le gouvernement fédéral. Comme *The Gold Rush Era*, la période couvrant la Deuxième Guerre a provoqué un afflux de personnes dans la ville, changeant l'équilibre démographique entre le nombre d'hommes et de femmes. Par conséquent, la demande pour le marché du tourisme sexuel s'est accrue.

Pendant la Deuxième Guerre, on a assisté, aux États-Unis, au début d'une persécution des homosexuels. La guerre pousse les hommes et les femmes à sortir de leur ville natale, où régnaient de fortes contraintes sociales et familiales, pour rejoindre un environnement où ils étaient des inconnus et où prévalait la ségrégation sexuelle. Cette ambiance devait favoriser leur épanouissement sexuel.

« The intimacy and loneliness of war, coupled with the excitement of travel and the danger of combat, brought gay culture and community to a new level. » (Boyd, 2003, p.113)

Comme en France, la guerre a amené une volonté sociale et politique de contrôle de la moralité, mais aux États-Unis, la campagne politique s'intensifie avec la Guerre froide, comme on le verra plus tard. Selon certains historiens (D'Emillio, 1983; 1988; 1992; 2002 et Berube, 2000) qui ont étudié l'impact de la Deuxième Guerre sur la communauté *gay* américaine, cette période fut sans doute un tournant pour cette collectivité. Pendant la Première Guerre, plusieurs soldats de l'armée américaine ont développé des troubles psychologiques. Au début de la Deuxième Guerre, certains de ceux-ci se récupéraient encore dans les hôpitaux pour vétérans. La préoccupation de l'armée était alors d'éviter le recrutement de personnes victimes de ce genre de problèmes. Les psychiatres ont participé activement à l'enrôlement des soldats pour le second conflit mondial. Ils appliquaient une série de tests visant à rayer de la liste ceux qui présentaient des problèmes mentaux, et l'homosexualité faisait partie des comportements interdits. Les examinateurs demandaient

aux candidats s'ils étaient homosexuels. Ceux qui disaient *oui* étaient obligés de rentrer chez eux étiquetés comme des pervers sexuels (Dong, 1994).

Pendant la Deuxième Guerre, la surveillance s'est accentuée dans l'armée américaine et plusieurs hommes et femmes ont été déchargés pour conduite déshonorante. Environ 9000 personnes ont été libérées à cause de leur orientation sexuelle (Dong, 1994). Du point de vue des homosexuels, la guerre fut un tournant, car elle a ouvert la porte à d'autres destins possibles. Avant la guerre, la société américaine s'attendait à ce que les jeunes quittent la maison des parents pour se marier. Les hommes travaillaient, les femmes s'occupaient des travaux domestiques. Avec la guerre, les hommes et les femmes *gays* qui ont rejoint l'armée se sont trouvés dans un contexte nouveau où, malgré la surveillance, il était plus facile de rencontrer leurs pairs. Les femmes qui sont restées chez elles ont souvent accédé au marché du travail, ce qui était inédit jusqu'à ce jour. La Deuxième Guerre a bouleversé les structures normatives de la société américaine.

Étant l'une des portes d'entrée aux États-Unis et en ayant déjà une réputation de ville tolérante, San Francisco a été le choix de plusieurs homosexuels déchargés du service militaire. Au lieu de rentrer chez eux, dans de petites villes américaines, sans pouvoir y vivre leur sexualité comme ils le désiraient ni pouvoir expliquer à leur famille la raison de leur décharge, ils ont opté pour commencer une nouvelle vie ailleurs.

Entre les années 1940 et 1950, un phénomène inédit dans les autres villes étudiées arrive à San Francisco. Les lesbiennes occupent une partie de la ville avec des commerces et des logements. Également à North Beach, plusieurs bars destinés aux lesbiennes apparaissent. Le premier bar à ouvrir ses portes dans ce quartier, au début des années 1930, le *Mona's 440*, a attiré beaucoup de clientes. Par la suite, d'autres commerces destinés au même public ont suivi, incitant plusieurs lesbiennes à louer des chambres pour habiter dans le même quartier. Le développement du commerce *gay* à San Francisco est directement lié au commerce sexuel et touristique. Depuis 1930, des visites touristiques passaient par les quartiers ethniques, comme le Chinatown, et par le quartier du vice, North Beach. La croissance touristique et *queer* était si élevée que les serveuses travaillant dans des bars lesbiens ont acquis des moyens financiers pour devenir, elles-mêmes, des propriétaires

d'établissements (Boyd, 2003). C'est de cette façon que le secteur des bars lesbiens a connu un boom durant cette période.

Même avec cette expansion des commerces *gays* dans les années 1930, qui a continué jusqu'aux années 1940, le contrôle de la vente de boissons alcoolisées se poursuivait. Cependant, les commerçants trouvaient des moyens pour négocier avec les agents de la fiscalisation. Pendant la Deuxième Guerre, les villes portuaires américaines sont devenues des territoires contrôlés par le pouvoir fédéral. Ce contrôle fédéral à San Francisco a bouleversé le commerce *gay* local. Une nouvelle approche de surveillance policière et militaire à laquelle les commerçantes n'étaient pas habituées est née, le but étant de découvrir les militaires qui fréquentaient les bars à clientèle *gay* afin de les décharger pour conduite déshonorante. Dû à cette surveillance accrue et sans pouvoir négocier avec les agents de police comme auparavant, les commerçants ont essayé de résoudre la situation devant les tribunaux.

En 1949, le détenteur d'un bar a perdu sa licence pour la vente de boissons alcoolisées parce que son établissement était fréquenté par des homosexuels. Il s'est présenté au tribunal invoquant les droits civils des *gays*, mais a perdu sa cause. Deux ans plus tard, un autre processus judiciaire connu sous l'appellation *Stoumen v. Reilly* a été mené pour la même raison, mais cette fois le juge a statué à la faveur du bar. L'avocat de la défense a évoqué un cas vécu en Oklahoma dans lequel les prostitués ont été classifiés en tant qu'êtres humains ayant droit au moins à la base des droits civils comme la nourriture, les vêtements et le logement. La cour a décidé qu'il n'était pas un crime de donner un logement aux prostitués, sauf si ce logement était utilisé à des fins immorales. En s'appuyant sur cette décision, le juge a interprété que les homosexuels en tant qu'êtres humains avaient le droit de se réunir dans un endroit public, car il n'y avait pas d'indices de conduite illégale ou immorale dans le bar en question. Cette décision a apaisé la surveillance de l'État et la prolifération des bars *gays* à San Francisco a pu redémarrer.

Les années 1950 : la Guerre froide et le mouvement Beat

Après le bouleversement social résultant de la Deuxième Guerre, l'une des politiques internes américaines adoptées pendant la Guerre froide a été de renforcer les rôles de genre pour restaurer le patriarcat qui était affaibli. Il y avait par exemple des campagnes politiques pour que les femmes quittent leur emploi et reviennent à la maison, aux travaux domestiques (D'Emilio, 1992). Dans un contexte comme celui-ci, il n'y avait pas de place pour les homosexuels. L'État mobilisait des ressources pour combattre l'homosexualité en intensifiant l'image du *gay* comme une menace envers la société et en imposant des sanctions plus sévères.

Au cours des années McCarthy, l'homosexualité était traitée comme une épidémie qui infectait la nation, se propageait rapidement avec l'appui des communistes et était susceptible d'affaiblir la prochaine génération américaine. En plus, les homosexuels qui travaillaient dans la fonction publique représentaient des proies faciles pour les espions communistes : en découvrant qui était *gay*, on soutenait que les espions pouvaient utiliser cette donnée pour exercer du chantage en vue d'obtenir des informations confidentielles sur la politique américaine (D'Emilio, 1992). Avec ce discours, le gouvernement a lancé une chasse aux employés homosexuels dans la fonction publique et plusieurs ont été congédiés à cause de leur orientation sexuelle.

Ce climat de « menace gay » dans la période McCarthy a évidemment influencé la politique intérieure aux États-Unis. En 1955, San Francisco a eu un nouveau maire, George Christopher, et un nouvel organisme de fiscalisation de la vente de boissons alcoolisées, le *Alcoholic Beverage Control Board* (ABC). Le maire a concentré ses efforts de répression sur les activités homosexuelles qui survenaient dans des endroits publics comme les parcs et les toilettes, tandis que l'ABC s'efforçait de détourner la décision de *Stoumen v. Reilly*. Cette décision permettait aux *gays* de se rassembler dans des locaux publics, mais ils ne pouvaient s'y livrer à des comportements sexuels explicites. Ainsi, avec des agents infiltrés dans les bars, l'ABC montait ses processus judiciaires contre les commerces en alléguant que ses agents infiltrés avaient observé dans ces lieux des comportements sexuels illégaux, comme des individus du même sexe se tenant la main, s'embrassant, se caressant ou

simplement dansant ensemble, ce qui pouvait être interprété comme une violation des lois de l'État ou des lois municipales règlementant la décence publique.

C'est dans ce contexte social que le mouvement Beat a surgi à San Francisco. Il était composé d'écrivains et de poètes comme Allen Ginsberg, William S. Burroughs et Jack Kerouac, et ses membres s'affichaient contre les conventions littéraires et la conformité politique et sociale existante. Ils rejetaient les valeurs dominantes de la société américaine. Parmi ses participants, le mouvement comptait des écrivains ouvertement homosexuels ou bisexuels. Le livre *Howl and other poems*, de Ginsberg, parlait ostensiblement de la relation sexuelle entre deux hommes et on a censuré sa vente pendant quelque temps.

« The Beats were rebelling against the "straight" ethos of Cold War society – career, home and family, suburban bliss – an ethos that excluded lesbians and gay men. » (D'Emilio, 1992, p.80)

Certains auteurs (Castels, 1983; D'Emilio, 1992) défendent que la pensée, les publications et le comportement des membres du mouvement Beat ont fini par créer involontairement une atmosphère où il était possible d'être *gay*. En étant contre les valeurs sociales en vogue, les Beats ont montré une nouvelle conception sociale dans laquelle les *gays* seraient *outcasts* plutôt que déviants. Le mouvement a attiré l'attention des médias, ce qui a évidemment accentué davantage la réputation de ville tolérante de San Francisco, ouvrant la porte aux *gays* qui cherchaient un environnement leur offrant plus de possibilités. Le groupe s'est installé à North Beach, puis est déménagé à Haight-Ashbury quelque temps plus tard. Les Beats ont attiré des *gays* à Haight-Ashbury, de même que le mouvement hippie des années 1960. Haight-Ashbury côtoie le Castro, que les *gays* commencent à occuper à cette époque-là, mais qui va connaître sa consolidation et son apogée dans les années 1970.

Castro Street

Il est surprenant de constater qu'il n'existe pas une vaste littérature sur le Castro Street, ni du côté de la sociologie urbaine, ni du côté des études gaies et lesbiennes. Cette rue, qui se veut un véritable symbole de la culture *gay* américaine, en plus d'être un phénomène social et urbain ayant attiré une immigration massive des homosexuels dans les années 1970, semble ne pas susciter l'intérêt des universitaires. Pour écrire sur l'essor du Castro, j'ai eu recours à des films documentaires (Stein, 1997; Dong, 1994; Epstein, 1994), à un reportage spécial (Fitzgerald, 1987) et à quelques études académiques (Castells, 1987; Boyd, 2011; Armstrong, 2002; D'Emillio, 1992 et 1983).

L'un des universitaires à s'intéresser au Castro fut Manuel Castells¹⁰. L'auteur soutient que le développement de la communauté *gay* est dû à l'appui d'un mouvement politique qui avait comme but de défendre les droits civils et de favoriser un style de vie alternatif, ce qui a été un facteur majeur de changement urbain à San Francisco dans les années 1970. Castells explique que lorsque le terme « communauté *gay* » est utilisé, il réfère à un effort délibéré des homosexuels de mettre en place leurs propres organisations et institutions dans toutes les sphères de la vie. Les premiers efforts sont issus des réseaux des bars, essentiellement comme une réaction défensive contre le harcèlement, la violence et l'intimidation juridique. Pendant les années 1970, alors que les *gays* se sentaient relativement en sécurité dans leur espace et dans leur ville en raison de l'influence politique qu'ils avaient acquise, ils ont fondé toute une gamme d'organismes *gays*.

L'espace est une dimension fondamentale pour la communauté *gay*. Les préjugés sociaux, la répression judiciaire et la violence politique ont contraint les homosexuels à être invisibles. Cette invisibilité est un obstacle majeur à la recherche de partenaires sexuels et d'amis, de même qu'à une vie ouverte sans harcèlement. Pour surmonter cet obstacle, les homosexuels ont eu tendance à créer leur propre espace où les rencontres seraient possibles

¹⁰ Manuel Castells, *The city and the grassroots: A cross-cultural theory of urban social movements*. London, Edward Arnold, 1983.

en admettant des valeurs sexuelles et culturelles communes. À San Francisco, les bars ont été généralement le lieu de développement des réseaux sociaux homosexuels, situés dans certaines zones urbaines où la fiscalisation policière permettait, implicitement, un certain « divertissement déviant » sous étroite surveillance.

Selon Castells, pour constituer une société dans une société, les *gays* ont dû s'organiser spatialement pour transformer leur oppression dans le cadre de l'organisation du pouvoir politique. C'est pourquoi la construction du ghetto Castro était inséparable du développement de la communauté *gay* comme mouvement social. Il a réuni l'identité sexuelle, l'autodéfinition culturelle et un projet politique sous une forme organisée autour du contrôle d'un territoire donné. À San Francisco, ceux qui ont rejeté l'idée d'un mouvement social ont quitté la commune, soit pour rejoindre la société traditionnelle en échange d'une certaine tolérance, soit pour couper toute communication et tenter plutôt d'affirmer la puissance du plaisir sexuel individualiste. Le ghetto a précédé le mouvement vers l'institutionnalisation et a servi de base, en particulier à travers les élections de district décentralisées, afin d'obtenir assez de pouvoir pour vivre dans la ville au lieu d'avoir à demander une protection au sein d'une communauté. Les limites territoriales d'une communauté culturelle sont nécessaires pour les mêmes raisons qu'elles l'ont été pour le peuple juif en Europe, les Noirs en Amérique et pour les minorités ethniques opprimées partout dans le monde : pour la survie quotidienne.

Ainsi, l'analyse de Castells démontre qu'à San Francisco, le mouvement politique *gay* et le ghetto sont indissociables. Pour lui, le Castro est une occupation politique de la ville. L'histoire des hommes témoigne de leur besoin d'avoir un territoire et le Castro a été, dans ce cas-ci, la concrétisation de ce besoin physique. Dans la lecture du Castro effectuée par Castells, cet espace urbain était indispensable aux *gays* de San Francisco pour construire leur identité sociale et pour faire valoir leurs revendications politiques en tant que minorité.

Ce que l'ouvrage de Castells ne démontre pas, et qui est une préoccupation centrale dans cette étude-ci, ce sont les facteurs qui ont amené la communauté *gay* à occuper le Castro plutôt qu'un autre espace. Autrement dit, pourquoi le Castro Street ? Le Castro, auparavant connu sous le nom d'Eureka Valley, était un quartier occupé majoritairement

par des immigrants européens qui travaillaient dans le secteur industriel, plus précisément des ouvriers irlandais. Pour beaucoup, ce furent les transformations économiques subies par la ville de San Francisco qui ont fini par transformer Eureka Valley en Castro Street.

Selon la journaliste Frances FitzGerald¹¹, en 1960, San Francisco était une ville industrielle et commerciale avec une grande variété d'entreprises manufacturières. La plupart de ses habitants occupaient des emplois comme ouvriers. La ville abritait une population d'une grande diversité raciale et ethnique mal intégrée. Elle était donc composée d'une série de quartiers indépendants, chacun ayant sa propre rue principale, ses magasins et ses restaurants. Pendant les années 1960, l'économie locale a succombé. Les emplois dans le secteur manufacturier ont décliné, car les fabriques ont déménagé dans les quartiers plus abordables près de la baie, et le port a perdu ses embarcations au profit d'Oakland. La plupart des ouvriers ont suivi le mouvement des usines et ont quitté leur quartier. Comme à Montréal, les ouvriers ont laissé derrière eux un secteur, dans ce cas-ci un beau quartier victorien, aux logements abordables étant donné la grande disponibilité.

Selon les auteurs qui ont étudié le Castro à San Francisco (Castels, 1983; Fitzgerald, 1987; D'Emillio, 1983), la position politique demandée aux homosexuels par le *Gay Liberation*, de faire le *coming out*, a déclenché une vague de migration homosexuelle à l'intérieur des États-Unis. Des milliers de jeunes gens ont quitté leur petite ville natale pour s'installer dans les grands centres urbains comme New York, Chicago et Boston. San Francisco a reçu une bonne partie de cette vague migratoire.

La ville avait déjà une réputation de cité tolérante, réputation née dans le *Gold Rush Era* qui s'est consolidée avec le temps. La publicité reçue par le mouvement Beat a aussi aidé à bâtir cette image. Un reportage spécial, paru en 1964 dans la revue *Times* sur les homosexuels dans les principales métropoles américaines, désignait San Francisco comme la capitale *gay* des États-Unis. Les homosexuels qui sont arrivés à San Francisco au début des années 1970 ont rencontré un quartier central avec beaucoup de logements à des prix accessibles et une communauté locale qui avait déjà une forte tradition de se battre pour ses

¹¹ Frances Fitzgerald est une journaliste et historienne américaine. Son livre utilisé pour écrire cette chapitre s'intitule *Cities on a Hill*, publié en 1987.

droits, mais qui désormais comptait beaucoup plus de membres, et donc de force que dans les années 1950. L'occupation du Castro est arrivée de manière si puissante que déjà, en 1978, seulement huit ans après le début du mouvement migratoire, on voit les premiers signes de gentrification dans le quartier avec l'augmentation substantielle des valeurs foncières.

Selon Castells, à San Francisco, la constitution du quartier *gay* suit une logique contraire à la plupart des cas. Là-bas, on assiste en premier lieu à une occupation résidentielle et juste après vient l'occupation commerciale. Une particularité à San Francisco, c'est l'influence d'une personne dans la consolidation du Castro en tant que quartier *gay* : Harvey Milk. Il y arrive au début des années 1970¹² et s'installe dans le Castro, où il dirige un magasin de photographie. Tout de suite après son arrivée, il lance une campagne pour augmenter le nombre de commerces *gays* dans le quartier. Il est indéniable que les Irlandais demeurant dans Eureka Valley démontraient une certaine résistance à l'endroit des *gays* du Castro, mais avec l'augmentation du commerce et de la clientèle *gay*, ils étaient contraints de coopérer avec eux.

Au Castro, le commerce *gay* couvrait plus que l'aspect divertissement. Les professionnels *gays* de différents domaines d'activités se sont spécialisés dans le but de régler des questions importantes pour la communauté. Par exemple, les avocats *gays* sont devenus des experts pour traiter les cas concernant la discrimination et la garde d'enfants; les médecins ont approfondi leurs connaissances des maladies qui étaient plus susceptibles de toucher la population homosexuelle; et les psychanalystes *gays* ont étudié une nouvelle approche pour diriger la thérapie des patients homosexuels (Fitzgerald, 1987).

Dans son analyse, Castells dit qu'au Castro, on ne peut dissocier le ghetto de la politique *gay* qui s'est consolidée dans les années 1970 avec l'élection de Milk. Mais il est important de remarquer que l'engagement politique existe dès la genèse de la communauté *gay* à San Francisco. L'histoire de cette communauté nous montre que depuis les années 1950, ses membres ont compris qu'il fallait se battre devant les tribunaux pour

¹² Il n'est pas possible de préciser l'année que Harvey Milk est arrivé à San Francisco car, il y a des travaux qui parlent de 72 et d'autres de 73.

garantir leurs droits civils de se réunir dans des endroits publics et ils n'ont jamais cessé de jouer avec la politique. Si les espaces urbains sont, comme le défend Ledrut (1976), le discours de la société qui l'occupe, le Castro est un très bon exemple. Ce quartier est donc le discours urbain de cette collectivité qui revendiquait son espace depuis toujours. Il est l'espace social investi du sens que la communauté *gay* lui a donné. Ce ne fut pas par hasard que les jeunes du *Gay Liberation* ont pu si rapidement s'établir à San Francisco. Quand ils y sont arrivés, le terrain était déjà prêt à accueillir un mouvement politique et identitaire de cette magnitude.

San Francisco versus les États-Unis dans la réponse au SIDA

L'histoire du surgissement du SIDA et la réaction de la communauté face à ce phénomène se ressemblent un peu partout en Occident. Après la conquête d'un espace urbain, après la construction d'une identité sexuelle basée sur un discours de liberté sexuelle, la communauté éprouvait beaucoup de résistance à comprendre la réelle dimension de la maladie et tous les maux et limitations qu'elle imposait. Au-delà de la difficile acceptation de celle-ci planait la peur de l'embarras que la divulgation pouvait causer dans l'opinion publique.

La sociologue Elizabeth A. Armstrong s'est penchée¹³ sur l'impact du VIH dans la construction de l'identité *gay*. En se basant sur son travail, il est possible d'établir les étapes de la réaction de la communauté *gay* en réponse à l'épidémie. Lors des premiers cas de la maladie, au début des années 1980, les membres de la collectivité étaient un peu étourdis, car les informations semblaient imprécises. On ne connaissait pas la cause de la maladie, la façon de l'éviter ou de la traiter, alors il était difficile de répondre promptement à l'épidémie. Les homosexuels étaient sceptiques par rapport aux nouvelles parues dans les véhicules médiatiques dominants, car ils trouvaient difficile de croire à l'émergence d'une

¹³ Elizabeth A. Armstrong. *Forging gay identities. Organizing sexuality in San Francisco, 1950-1994*. Chicago & London, The University of Chicago Press, 2002.

maladie causée par le sexe entre hommes, ce qui représente justement l'activité que les hétérosexuels ont le plus de difficulté à accepter. Par conséquent, les périodiques *gays* refusaient la publication de reportages sur le « cancer gay », car ils ne voulaient pas causer une panique générale dans la communauté. Un climat de « théorie du complot » s'est ensuite répandu dans la communauté avec le constat que le phénomène était bien réel et le manque de confiance dans les institutions sociales dominantes. On y a pensé que l'épidémie était un virus implanté par l'État, une attaque intentionnelle pour contenir la libération sexuelle des *gays*. L'acceptation du risque de la maladie par la communauté a été consolidée au fur et à mesure des découvertes des chercheurs sur celle-ci.

En 1983, les propriétaires des commerces *gays* refusaient de distribuer les dépliants qui contenaient des détails sur la maladie et les groupes *gays* ne voulaient pas divulguer des informations sur l'épidémie dans les revues et les journaux destinés au public *gay*. Cette attitude a suscité un débat au sein de la communauté, menant certains de ses membres, déjà convaincus du danger de l'épidémie, à entreprendre une croisade en demandant au directeur du département de la santé de fermer les portes de tous les commerces destinés au sexe, c'est-à-dire les saunas, les maisons de bains et les boîtes disposant d'un *dark room*¹⁴. En revanche, d'autres membres de la communauté se montraient contre l'intervention de l'État et affirmaient qu'une telle intervention allait à l'encontre des libertés civiles.

Ainsi, lors du surgissement de la maladie, au début des années 1980, la peur qui dominait la scène était responsable des premières réponses à l'épidémie qui furent : a) la distance de la situation, c'est-à-dire, ignorer complètement ce qui se passait; b) la résistance à la réglementation gouvernementale des institutions destinées aux *gays* comme les saunas, et finalement, c) une forte résistance à changer les pratiques sexuelles, c'est-à-dire prôner le sexe protégé. La compréhension des enjeux du SIDA a suscité un sentiment d'insécurité au sein du mouvement *gay*. Ses membres craignaient non seulement la maladie, mais aussi les implications politiques qu'elle pouvait déclencher. Une autre implication de la prise de conscience de la maladie fut l'affaiblissement moral de la communauté. Cette dernière a

¹⁴ *Dark room* aux États-Unis ou *backroom* en France, sont littéralement des espaces sans illumination existants dans certaines boîtes *gays* qui comportent plusieurs individus au même temps et où les hommes vont pour avoir des interactions sexuelles avec d'autres hommes.

remis en question son style de vie, se demandant si celui-ci était vraiment immoral, comme ses détracteurs le croyaient. La maladie a alors affecté l'estime personnelle et collective acquise avec le *gay liberation*.

Comme au début, le SIDA a contaminé les groupes stigmatisés (les Haïtiens et les utilisateurs de drogues intraveineuses faisaient partie des groupes à risque), les dirigeants n'ont pas investi promptement dans la recherche ni dans les services de santé nécessaires pour contenir l'épidémie. Les politiciens conservateurs justifiaient le manque de réponses au sujet de l'épidémie en argumentant que les *gays* avaient apporté eux-mêmes la maladie par leur conduite sexuelle peccamineuse. Le peu d'empathie pour les *gays* sous-tend le manque d'action rapide du gouvernement pour combattre l'éclosion de l'épidémie.

Après cette période initiale de peur et de confusion, la communauté *gay* a su créer une impressionnante et multiforme réponse à l'épidémie. Les membres ont établi des services de soins pour les victimes, nouvellement affectées ou en phase terminale; ils ont collecté des fonds pour la recherche et l'éducation sur l'épidémie; ils ont développé un guide servant à promouvoir le sexe protégé et des programmes pour changer les habitudes sexuelles des hommes *gays*. Au début de l'année 1987, on voit surgir une série d'actions de rue, principalement à New York, organisées par le groupe *ACT UP* et ayant pour but d'accélérer la livraison des médicaments faisant l'objet de tests pour combattre la maladie. Armstrong dépeint que malgré le fait que le SIDA ne soit pas une maladie uniquement associée aux *gays*, ceux-ci ont réagi en s'appropriant la maladie pour la combattre. Les activistes *gays* comptaient dans leur arsenal plus d'une décennie d'expériences d'inversion du stigma, y compris celles associées aux comportements sexuels. Ils ont agi de la même manière avec l'épidémie.

Pour la première fois dans les différents cas étudiés dans ce travail, le quartier *gay* était utile dans le combat contre la maladie. Il est à noter que le Castro est le seul quartier où la concentration d'habitation de la population *gay* a attiré les commerçants, et non le contraire. La concentration géographique a facilité la livraison des services et la mobilisation des bénévoles. Une situation qui illustre bien cette réalité à San Francisco est

présentée dans le documentaire *How to Survive a Plague*¹⁵, où l'une des personnes interrogées révèle qu'elle a connu l'existence de la maladie par l'entremise de photos de la peau d'une victime du sarcome de Kaposi. Ces photos étaient affichées dans la vitrine d'une pharmacie au Castro et y apparaissait aussi un petit texte d'alerte au « cancer gay ». En juin 1982, l'activiste Cleve Jones a ouvert le *Kaposi's Sarcoma Educational and Research Foundation* sur la rue Castro. À San Francisco, il s'agissait de la première organisation consacrée au traitement des enjeux relatifs à la nouvelle épidémie. Pour mobiliser des bénévoles, il suffisait à Jones d'arpenter la rue Castro, donc de sortir de son bureau, et d'arrêter les passants.

La réponse à l'épidémie de San Francisco s'est avérée la plus rapide et généreuse aux États-Unis. En 1983, la municipalité menait déjà des campagnes d'information pour faire connaître à la communauté les vrais enjeux du SIDA. Quelques facteurs ont contribué à cette réaction rapide. FitzGerald souligne que le Castro était une importante partie de San Francisco et l'épidémie impliquait non seulement les hommes *gays*, mais aussi les politiciens responsables de la ville et, dans une certaine mesure, la presse et le grand public. Le travail d'Armstrong attire l'attention sur le fait que la communauté *gay* à San Francisco savait déjà comment créer et maintenir des organisations pour défendre ses droits. Ainsi, on peut attribuer cette réaction rapide de la municipalité à l'impressionnant réseau social et politique que la communauté *gay* a construit au fil des années. L'intégration de celle-ci dans la politique locale signifiait que les politiciens élus avaient des raisons instrumentales d'être sensibles au SIDA.

Bien que la ville de San Francisco ait répondu promptement à l'épidémie du SIDA, il est important de mentionner que le gouvernement américain n'a pas agi de la même façon, et évidemment, toutes les villes américaines dépendaient des efforts de Washington. Le FDA – *Food and Drug Administration* –, qui fait partie de la juridiction nationale, était l'institution gouvernementale responsable de l'approbation de médicaments. Le processus d'approbation des drogues pour combattre la maladie pouvait donc seulement être accéléré à partir d'une intervention fédérale. Cependant, le gouvernement de Reagan ne semblait pas

¹⁵ David Weissman et Bill Weber. [réalisateurs]. (2011). *How to survive a plague*. États-Unis : Weissman Projects.

très concerné par l'épidémie. Il a discuté du sujet seulement en 1987, quand environ vingt et un mille personnes étaient déjà décédées du SIDA (Sides, 2009). Le groupe qui s'est battu le plus contre la lenteur du FDA fut le *Act Up – Aids Coalition to Unleash Power* —, un regroupement devenu célèbre pour son activisme en recourant au théâtre de rue et aux manifestations perturbatrices pour demander au FDA de faire preuve de diligence. Au-delà de l'activisme de rue, l'*Act Up* a créé un groupe de recherche interne appelé à analyser les études publiées partout dans le monde et à évaluer la réponse des autres pays face au SIDA. Le groupe participait aux réunions tenues par ceux qui étaient impliqués dans la libération des drogues aux États-Unis : les compagnies pharmaceutiques, les membres du gouvernement, les chercheurs, les médecins. Le but de ce groupe de recherche de l'*Act Up* était de démontrer de quelle façon le gouvernement aurait pu agir plus hâtivement dans l'autorisation des drogues sur le marché.

On verra avec les portraits des autres villes analysés que San Francisco est un cas à part dans sa réaction au SIDA, résultat d'un ensemble de particularités du quartier *gay* aux États-Unis et de San Francisco qu'on peut mettre en évidence : la conscientisation précoce de la communauté *gay* par rapport à ses droits civils; la réputation d'être une ville tolérante; l'immense mouvement migratoire des années 1970, qui a transformé la ville en un modèle d'organisation et d'engagement politique du mouvement *gay*. Cette puissance particulière de la communauté pour s'organiser se traduit par l'occupation du Castro en tant que comté électoral. Même avec l'assassinat de Harvey Milk, la politique locale a continué de défendre les intérêts de la communauté, le réseau étant déjà bien établi. Ainsi, la réponse au SIDA ne pouvait qu'être différente.

La consolidation du quartier touristique

À l'avenant des autres aspects de la ville de San Francisco, le processus de gentrification impulsé par les *gays* et la stimulation du tourisme sont aussi arrivés de façon hâtive. Comme mentionné ci-haut, Boyd a élaboré un étude sur l'histoire *queer* à San Francisco, mais aussi sur l'aspect touristique de la ville. Le tourisme fait partie des attraits de San Francisco depuis des années. Boyd dépeint que le tourisme de race, c'est-à-dire les

tours guidés vers les quartiers ethniques comme Chinatown, existaient depuis 1930. On constate sans surprise que l'exploitation du Castro en tant que destination touristique s'amorça dès les années 1970.

Lors de son arrivée à San Francisco, Milk a ouvert un magasin de photo faisant partie du *Eureka Valley Promotion Association*, une association des commerçants locaux devenue ensuite le *Castro's Business Community*. L'association commerciale du Castro, dirigée par Milk, a lancé *The Castro Street Fair*, une foire dont le but était de célébrer la communauté locale et d'attirer des touristes. En 1977, l'année de la victoire électorale de Milk, la foire a compté environ soixante-dix mille participants. Quelques années plus tard, en 1982, même avec le début du SIDA, l'événement attirait environ vingt-cinq mille visiteurs. (Boyd, 2011).

Cependant, *The Castro Street Fair* n'était pas la seule association à promouvoir le tourisme *gay*. Boyd a écrit un article¹⁶ dans lequel elle défend que le pouvoir politique de la communauté *gay* à San Francisco était directement lié à son pouvoir économique. Dans ce document, elle décrit les activités d'une association commerciale très importante pour la constitution du Castro en tant que destination touristique. Le *Gold Gate Business Association* (GGBA) fut fondé en 1974 et avait pour but de créer une communauté d'affaires *gay* avec le pouvoir d'influencer les politiques locales. L'association voyait le développement du tourisme *gay* comme l'élément central pour arriver à son objectif. Le GGBA est devenu une organisation prospère qui a travaillé pour faire avancer des projets politiques dans son intérêt, pour garder le Castro comme un quartier exclusivement *gay* avec une puissante économie locale qui a soulevé les valeurs foncières et augmenté le pouvoir politique des citoyens *gays*.

Le nombre de membres du GGBA a grandi et l'association est devenue un organisme de bienfaisance et de force politique. Le conseil d'administration du GGBA a formé un comité de relations communautaires en 1979, qui a travaillé en collaboration avec

¹⁶ Nan Alamilla Boyd. « San Francisco's Castro district : from gay liberation to tourist destination ». *Journal of Tourism and Cultural Change*, vol. 9, n° 3 (2011), p. 237-248.

la télévision et la radio locales pour diffuser une image amicale de la communauté *gay* à travers des événements à but non lucratif, comme des collectes de sang. L'association a ouvert une fondation en 1979 afin de collecter des fonds pour les organisations caritatives comme le *Gay Pride* et, plus tard, le *San Francisco AIDS Foundation*. Selon Boyd, ce fut par l'entremise de ces actions que le GGBA a travaillé pour créer des images positives des hommes d'affaires *gays* afin d'instaurer une voix politique viable pour les intérêts commerciaux des homosexuels. Avec le temps, le GGBA a travaillé avec des associations *gays* nationales, acquérant une influence politique tant locale que nationale. Dans les années 1980, cette association a commencé à promouvoir San Francisco comme destination touristique *gay* nationale et mondiale. Son but était ambitieux.

On remarque sans grande surprise une augmentation accrue des valeurs foncières au Castro. Néanmoins, l'augmentation de la spéculation foncière est arrivée un peu partout dans San Francisco, car l'activité économique de la ville a changé au complet. L'économie industrielle s'est réorientée pour se diriger vers les secteurs financier et touristique. Les ouvriers ont donc quitté la région centrale de San Francisco, laissant ainsi un espace aux citoyens qui allaient occuper les nouvelles catégories d'emplois du secteur tertiaire. La différence de la gentrification du Castro par rapport à celle vécue ailleurs à San Francisco se trouve dans l'augmentation d'environ 300 % à 400 % des valeurs, tandis que dans le reste de la ville, la hausse ne dépasse pas 200 %. Pour ne citer qu'un exemple, le loyer du magasin de photo de Milk, qui coûtait 300 \$ en 1973, est passé à 1 200 \$ en 1979 (Boyd, 2011). Actuellement, le Castro vient au 9^e rang des quartiers les plus chers aux États-Unis, avec des loyers mensuels avoisinant les 5 655 \$¹⁷.

Il va sans dire que la parade de la fierté *gay* à San Francisco est un grand succès de foule, qui procure des milliers de dollars à la ville. La première parade a eu lieu en 1972 et depuis, l'évènement ne cesse de prendre de l'ampleur. En 1999, 500 millions de personnes ont visité San Francisco pendant le mois de la fierté *gay* et elles y ont dépensé dix millions de dollars dans les restaurants du Castro (Boyd, 2003). Cette année, les médias y ont rapporté la présence de plus d'un million de personnes. On parle du « mois de la fierté »,

¹⁷ Information prise dans le site suivant : <http://www.businessinsider.com/the-25-most-expensive-us-neighborhoods-based-for-renting-based-on-3-different-metrics-2015-8>

car une foule d'activités se déroulent dans la ville pendant le mois de la parade, comme le festival du film LGBTQ et le *Castro Street Fair*, qui existe encore, en plus d'une multitude d'autres attractions listées sur le site du quartier¹⁸.

Conclusion

L'histoire de la ville de San Francisco, et conséquemment de la communauté *gay* locale, est étroitement liée à son statut de ville portuaire. Cet aspect de la ville a été directement responsable d'importants bouleversements démographiques au fil des années, entraînant du même coup l'instauration des commerces de nature sexuelle. Comme les prostitués étaient aussi des parias de la société, le commerce *gay* a pu se développer dans le même secteur de la ville. L'organisation de la communauté *gay* san-franciscaine depuis les années 1950 dénote clairement que l'appropriation d'un quartier pour la formation du ghetto est un phénomène mené par les membres de cette même communauté, par ceux qui voulaient avoir le droit de se rassembler en public et qui ont milité jusque devant les tribunaux pour avoir le droit de le faire. La conscience politique de cette communauté était à l'avant-garde aux États-Unis. Quand le *gay liberation* a été déclenché partout dans le pays, San Francisco était mieux préparée que ses semblables pour accueillir les homosexuels qui cherchaient à constituer une identité collective dans un espace urbain sécuritaire.

Les quartiers d'occupation *gay* se sont déplacés au cours des années. Ces déplacements sont liés aux changements d'ordre distincts dont les principaux étaient de nature économique, politique et culturelle. La communauté *gay* a pu s'installer dans le Castro, car le quartier avait perdu sa fonction urbaine en vertu de changements économiques forçant une bonne partie de ses habitants à se déplacer. Les *gays* ont réagi en s'appropriant le Castro et ont été les acteurs d'un processus de gentrification économique, symbolique et culturel. Les valeurs foncières du quartier ont énormément augmenté, car l'occupation du Castro a été non seulement commerciale, mais aussi résidentielle et les

¹⁸ <http://www.mycastro.com/>

gays investissaient dans le renouvellement des immeubles. À travers des reportages dans les magazines nationaux à grand tirage, le Castro est devenu la « Mecque gay » dans l'imaginaire étasunien. Après la cristallisation du *gay liberation*, dont le slogan « Gay is good » symbolise bien la quête pour une identité, les quartiers *gays* comme le Castro donnaient l'espace territorial nécessaire pour permettre l'épanouissement d'une culture *gay*.

Les éléments plus importants pour la formation du quartier *gay* à San Francisco

La Clandestinité	L'émergence du ghetto	Le SIDA	La Gentrification et le tourisme
<ul style="list-style-type: none"> • <i>The Gold rush era</i> ; • Racines de la réputation de ville tolérante; • Commerces de vice; • Quartier <i>Barbary Coast</i> ; • Quartier fréquenté par les homosexuels et la classe artistique; • Contrôle de la vente de boissons alcoolisées; • 2^e guerre – San Francisco est la porte d'entrée aux États-Unis pendant le conflit; • Quartier <i>North Beach</i> ; • Période McCarthy; • 1950 – lutte pour les droits civils dans les tribunaux; • Le mouvement Beat – quartier Haight-Ashbury <p><i>Le croquis d'une communauté militante</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Changement de l'économie local; • Quartier industriel connu comme Eureka Valley perd sa fonction urbaine après les changements économiques; • Le <i>gay liberation</i>; • Vague migratoire homosexuel à l'intérieur des États-Unis; • Concentration résidentielle au Castro; • Par la suite, concentration commerciale • Transformation symbolique et culturelle du quartier avec les icônes de la communauté <i>gay</i> <p><i>D'abord, un quartier résidentielle pulsé par la sortie du placard demandé par le gay libération</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Après le refus initial, les <i>gays</i> s'efforcent de prendre les meilleures mesures pour la communauté dans le combat contre le SIDA; • Mobilisation de la communauté <i>gay</i> pour combattre la maladie; • Quartier comme ressource dans le combat à la maladie; • Installation de plusieurs associations dans le Castro pour traiter les enjeux de l'épidémie <p><i>La communauté gay prend en charge le SIDA et sait profiter du quartier pour la combattre.</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Premièrement une gentrification résidentielle et par la suite les commerces s'y installent; • Transformation économique du quartier avec augmentations vertigineuses des valeurs foncières; • Effort des associations commerciales du Castro pour faire du quartier une destination touristique mondiale; • La célébration de fierté <i>gay</i> qui désormais est devenue le « mois » de la fierté avec plusieurs évènements <p><i>L'articulation politique de la communauté se reflète dans la transformation du ghetto dans un quartier recherché et touristique</i></p>

Tableau 1 – Périodisation à San Francisco

Chapitre 4 : Le Marais à Paris

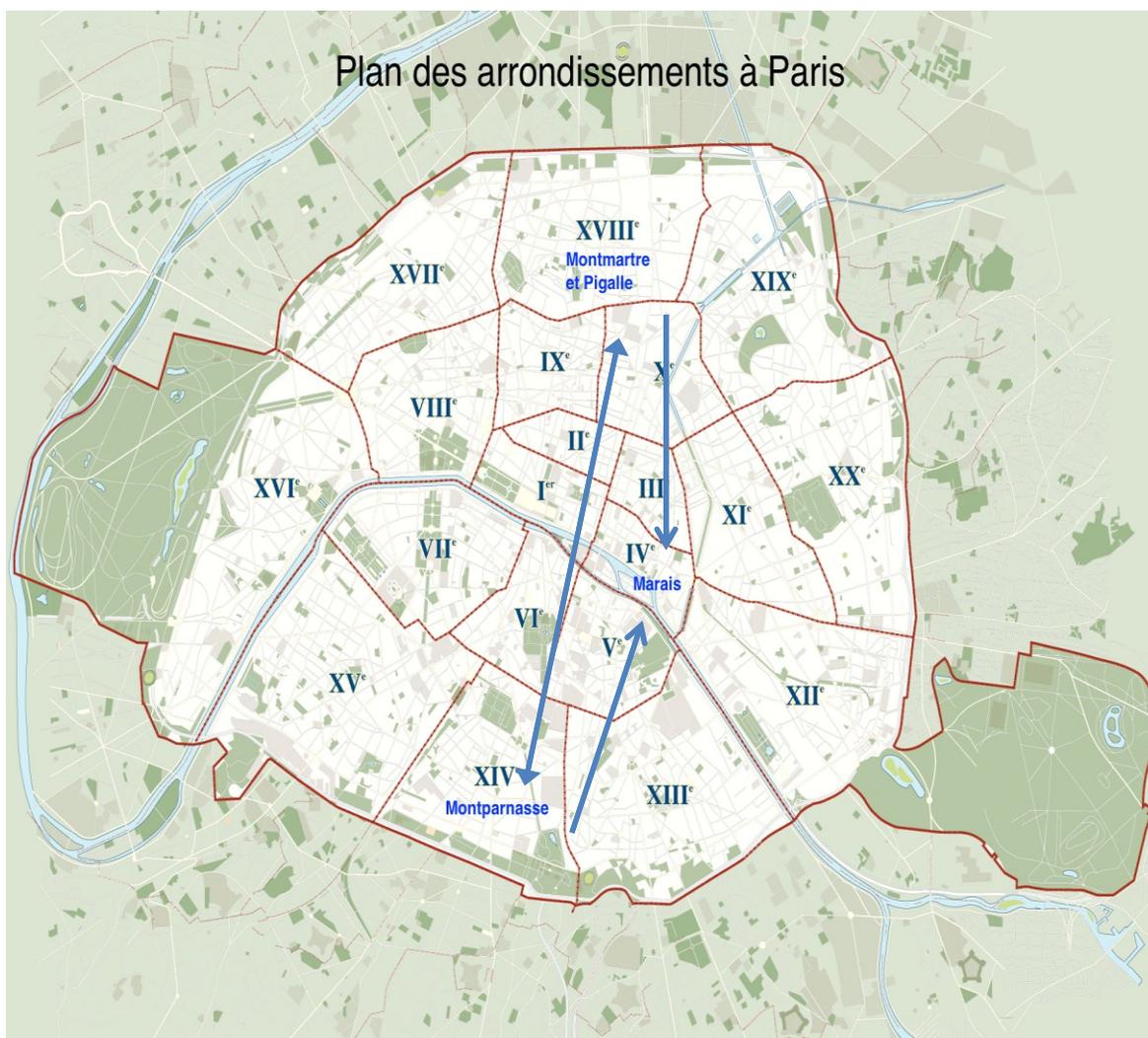


Figure 2 – Source : https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/d/d7/Paris_plan_jms.png . La carte montre les vingt arrondissements à Paris. Elle était éditée pour ajouter les noms des quartiers qui ont été des lieux de concentration de la vie *gay* à Paris. Les premiers quartiers ayant abrité la vie *gay* à Paris sont situés loin du centre ville. Nous avons Montmartre et Pigalle au 18^e arrondissement, et Montparnasse au 14^e. Avec la gentrification subie à Paris, les *gays* se sont établis au Marais, un quartier bien plus central dans le IV^e arrondissement.

L'histoire de la vie *gay* à Paris passe par plusieurs transformations, autant spatiales qu'idéologiques. Les deux guerres ont beaucoup influencé les dynamiques locales de l'occupation de l'espace physique et des mœurs en vogue (Tamagne, 2000; Buot, 2013; Sibalis, 1999; Girard, 1981; Martel, 1996). Dans le Paris de l'entre-deux-guerres, un sentiment de soulagement se diffuse et la population ne veut plus d'ennui. On voit l'émergence d'un Paris très bohème où l'interdiction des comportements hors-normes n'est pas admise (Tamagne, 2000; Buot, 2013). À Montmartre, Pigalle et Montparnasse, prostitués, artistes, écrivains, intellectuels, *gays* et lesbiennes confondus profitent de cet « âge d'or bohème ». Ce bonheur local est interrompu par la Seconde Guerre mondiale, qui change la donne. Au lendemain de la guerre, la France adopte un cadre institutionnel où politique et religion s'unissent pour légitimer un rappel à l'ordre (Girard, 1981; Martel, 1996). Réinstaurer « la morale et les bonnes mœurs » en France, notamment pour la surveillance des comportements jugés hors-normes, fait partie des objectifs des institutions d'un nouvel ordre local.

À la fin des années 1960, la population française manifeste le désir de changements sociaux, entre autres par l'explosion de Mai 1968. Les émeutes qui ont eu lieu à cette époque provenaient principalement du milieu universitaire et des ouvriers, mais elles ont fini par toucher la société française dans son ensemble. Les manifestations ont remis en cause les valeurs traditionnelles et dans les années suivantes, on remarque d'importants changements sociaux comme les revendications féministes et la structuration d'organismes qui luttent pour les causes *gays*.

C'est à partir des années 1970 que les premiers commerces destinés au public *gay* surgissent dans le Marais (Djirikian, 2004; Giraud, 2014). Les commerçants décident d'investir dans cet ancien quartier, qui auparavant était occupé par toutes sortes d'artisans et de petits fabricants. Dans la décennie 1970, le Marais subissait des transformations urbaines proposées par la municipalité, mais il avait encore une faible valeur foncière. Avec les années, on voit qu'un fort processus de gentrification prend place au Marais, les *gays* étant des acteurs clés dans ce processus (Giraud 2008, 2009 et 2012). On remarque qu'à Paris, le quartier *gay* a eu un caractère plus commercial que militant. Certains commerçants ont même refusé, pendant plusieurs années, de participer aux campagnes de

conscientisation sur le SIDA en interdisant la distribution de dépliants dans leurs établissements.

Le processus de gentrification du Marais, qui débute dans les années 1970, a duré jusqu'au milieu des années 1990. Le secteur subit plusieurs transformations résultant d'investissements de la municipalité, mais aussi des commerçants *gays* locaux qui souhaitent attirer leur public (Giraud, 2014). La presse locale, tant les hebdomadaires *gays* que les publications s'adressant au grand public, a joué un rôle essentiel dans l'institution du Marais comme quartier *gay* de la ville. Dans les années 1990, plusieurs reportages abordant le Marais en tant que nouveau quartier branché et *gay* de la ville ont été publiés (Giraud, 2014), ce qui participe fortement au processus de changement de la mémoire collective du quartier.

Ce chapitre trace en détail la trajectoire urbaine de la population *gay* parisienne. L'analyse parle d'abord des premiers quartiers qui les ont abrités : Montmartre et Montparnasse. Par la suite, je dresse le portrait des situations qui ont abouti à déplacer les lieux de rencontres des *gays* à Paris. J'examine le rôle du Marais dans le combat contre le SIDA, puis je termine le chapitre avec le processus de gentrification qui prend place au sein du quartier et les apports politiques et touristiques des parades de la fierté *gay*.

Les années folles à Montmartre et Montparnasse

Vers 1824, les cimetières intra-muros ont été interdits à Paris pour des raisons d'insalubrité. La relation entre Montmartre et les artistes s'établit à cette époque au moment où le cimetière du sud de Paris est inauguré, proche du boulevard Montparnasse. Le commerce local se développe en lien étroit avec le cimetière, ce qui attire au quartier des marbriers, des sculpteurs et des peintres. Parmi les noms fameux qui y ont habité, on peut citer François Rude et Jean-Baptiste Carpeaux, au XIX^e siècle (Lesourd, 1973). Ainsi, pendant cette période d'expansion de la ville, on voit que le regroupement dans les quartiers se faisait naturellement selon la condition économique et l'appartenance culturelle

de ses habitants. Cette ségrégation engendrée par la division du travail offrait au groupe une place et un rôle dans l'organisation totale de la vie urbaine (Burgess, 2009).

La localisation de Montparnasse a largement contribué à sa réputation de quartier bohème. Il était situé à proximité du Quartier latin et du sixième arrondissement, et les deux avaient une grande activité nocturne. Parmi d'autres facteurs qui ont accentué la vie nocturne locale, l'inauguration du théâtre de Montparnasse, en 1819 a entraîné l'ouverture d'autres salles de spectacles, de bals et divers restaurants dans le quartier. Les poètes Paul Fort et André Salmon ont joué un rôle prépondérant dans la réputation du secteur, pressenti comme le quartier des artistes. En 1905, les deux poètes ont fait appel à des artistes de partout dans le monde pour les rejoindre dans le but de créer un centre international des arts et des lettres (Lesourd, 1973). Outre les artistes, le quartier abritait aussi les réfugiés de l'Europe de l'Est, qui seront l'un des prétextes invoqués par les responsables des descentes policières réalisées dans les bars et les cabarets locaux pendant l'entre-deux-guerres.

Il existait une rivalité entre Montparnasse et Montmartre, ce dernier étant un quartier plus ancien, aussi reconnu en tant que lieu de rassemblement d'artistes où régnait une puissante vie bohème. Les cabarets se sont installés à Montmartre avant le XVII^e siècle à cause de sa localisation. Les vins étaient soumis à des droits d'octroi¹⁹ à leur entrée dans Paris, et comme l'arrondissement ne faisait pas partie de la métropole, les cargaisons arrivaient là-bas avec des prix beaucoup plus abordables que dans la capitale, constituant ainsi un motif pour faire du quartier le lieu d'établissement des commerces de divertissement. Après l'annexion du quartier à Paris en 1860, le nombre de bars et de cabarets a diminué, mais ceux-ci ne sont jamais disparus complètement. Le quartier a toujours maintenu sa vocation bohème.

¹⁹ En France, contribution reçue jusqu'en 1948, par une municipalité sur des marchandises de consommation locale. Paul Lesourd, Montmartre, Paris, Éditions France-Empire, 1973.

La vie *gay* à Montmartre, Pigalle et Montparnasse

Le premier aspect distinguant Paris des autres villes étudiées émane du fait qu'entre 1900 et 1940, la France avait un code civil indulgent à l'égard de l'homosexualité. En effet, elle n'était pas illégale. « La loi française, prenant appui sur les grands principes révolutionnaires, ne punit que s'il y a des victimes. Par conséquent, les perversions sexuelles, si elles sont librement consenties, ne relèvent pas du domaine de la loi. » (Buot, 2013). Au début du XX^e siècle, la France venait de sortir de la Première Guerre mondiale et le climat social était d'une grande tolérance. Pendant la guerre, les établissements fermaient plus tôt et la vente d'alcool était contrôlée. Après les années de tension durant les combats, la population voulait se délasser, se montrant du coup plus susceptible de tolérer des expressions sexuelles diverses.

La guerre a engendré des conséquences marquantes pour la population et a amené de grands changements sociaux. Sans enfants ni famille, les lesbiennes ont vu dans la guerre une possibilité de s'épanouir. Elles ont participé au conflit à titre d'infirmières, trouvant une place dans la société jusque-là inexistante pour elles. Du côté masculin, la guerre a montré que tous les homosexuels ne sont pas efféminés, et les conditions d'isolement ont procuré l'ambiance propice aux rapports sexuels entre les hommes. La cellule familiale a été marquée par les combats : désormais, on comptait plus de veuves et d'orphelins et la société française avait appris à tolérer des situations hors-normes (Tamagne, 2000).

Les auteurs qui ont analysé cette période (Buot, 2013; Tamagne, 2000; Barbedette et Carassou, 1981; Albert, 2005) l'ont fait à partir de témoignages provenant de diverses sources locales, comme des articles de journaux, des romans écrits dans la période étudiée et des rapports de police et de la municipalité. À travers la documentation réunie, ils ont réussi à capturer le climat bohème qui régnait à Paris à cette époque. Ils parlent de « ville interlope » ou des « années folles », car il y avait une grande concentration de bars et de cabarets, des endroits accueillant des clients de toutes sortes. Quelques établissements ouvraient leurs portes le soir, soit de dix heures à cinq heures. Ce fut justement pendant cette période que Paris est devenue mondialement connue comme « la Ville Lumière ».

Dans son ouvrage²⁰ sur l'histoire de l'homosexualité dans l'entre-deux-guerres à Paris, Londres et Berlin publié en 2000, Florence Tamagne montre que Paris n'a pas vécu de militance homosexuelle avant la Deuxième Guerre mondiale, car aucune législation contre l'homosexualité ne subsistait, comme c'était le cas à Berlin et à Londres. On ne ressentait donc pas non plus la même urgence de créer un réseau militant. L'histoire de la militance homosexuelle en France passe alors par la littérature. On pense notamment à Proust, qui a fait paraître *Sodome et Gomorrhe* en 1921, et à André Gide, qui a publié dans la même décennie le livre *Corydon*, dans lequel il assume publiquement son homosexualité. Au-delà d'avouer son penchant sexuel (homosexualité) dans ce livre, Gide nous montre, à la lumière de son œuvre, les fondements de la notion de l'hétérosexisme quand il conteste le mode de vie hétérosexuel en soutenant que les structures sociales étaient constituées de façon à appuyer seulement ce genre de relation, en excluant ceux qui ne s'identifient pas à la norme. Bien que le but de tels ouvrages n'ait pas été de militer pour la cause, ils ont joué le rôle de point de départ du débat sur l'homosexualité en France. Ainsi, dans les années 1920 à Paris, la littérature a été responsable de la sortie des homosexuels de l'invisibilité en procurant du même coup un sujet de discussion à la population en général.

Les travaux des auteurs qui se sont penchés sur cette période (Buot, 2013; Tamagne, 2000; Barbedette et Carassou, 1981; Albert, 2005) relatent une représentation locale distincte par rapport aux comportements homosexuels dans chaque classe sociale. La classe populaire était vue comme libertine et immorale, tandis que la bourgeoisie était considérée comme la représentante des bonnes mœurs. Cette particularité est importante pour comprendre pourquoi plusieurs intellectuels bourgeois américains *gays* et lesbiennes ont adopté Paris comme ville pour s'établir après la Première Guerre mondiale.

Dans les années 1900, Paris connaissait un grand mélange social. La notion de vie *gay* n'existait pas encore. La société utilisait plutôt le terme hautement stéréotypé « inverties²¹ » pour désigner les personnes *gays* qui fréquentaient les mêmes locaux de divertissement que la population en général. Dans cette période, un réseau *gay* était déjà

²⁰ Florence Tamagne, *L'histoire de l'homosexualité en Europe (Berlin, Londres, Paris, 1919-1939)*, Éditions du Seuil, 2000.

²¹ Ce terme a été utilisé pour désigner les homosexuels car ceux-ci vivaient une « inversion de genre », c'est-à-dire que les *gays* seraient forcément efféminés et les lesbiennes, masculines.

bien organisé, avec des points de rencontre bien connus des *invertis*. Ce phénomène était plus visible dans les classes populaires.

Il est important de souligner le rôle central des bistrots pour la socialisation *gay* à cette époque. Ces établissements étaient fréquentés par toutes sortes de gens : des ouvriers aux *invertis*. La plupart des logements habités par les citoyens des classes populaires étaient insalubres, puisque certains immeubles n'avaient ni chauffage ni structure offrant des conditions de base pour l'hygiène. Alors, les propriétaires des bistrots louaient, selon un tarif horaire, des chambres dans leurs immeubles. Celles-ci offraient une meilleure infrastructure et on pouvait les utiliser sous différents prétextes. Des ouvrières louaient les chambres pour y boire ou pour tenir des réunions syndicales, tandis que les *gays* et les prostitués les utilisaient pour des rencontres sexuelles.

Parmi les commerces de divertissement existants dans les quartiers mentionnés, on cite notamment les fameux « Le Chat Noir » et « Le Moulin Rouge » à Pigalle, et le bal de « Magic City ». La plupart des bars, cabarets, bistrots et brasseries fréquentés par le public *gay* se situaient dans Montmartre, Pigalle et Montparnasse. Au-delà du public *gay*, ces endroits étaient aussi fréquentés par les prostitués masculins et féminines, ainsi que par des travestis. D'après des rapports de police analysés (Buot, 2013), puisque l'homosexualité n'était pas interdite, la justificative pour les descentes policières dans ces commerces était la traque d'immigrants en situation irrégulière et de mineurs en quête d'activités sexuelles. En ce qui a trait aux hommes, deux autres lieux très populaires favorisant les rapports sexuels éphémères étaient les vespasiennes, que l'on trouvait un peu partout à Paris, et les promenoirs. Comme les relations sexuelles étaient interdites en public, la fiscalisation policière dans les vespasiennes se montrait intense.

En ce qui concerne le contexte social pour les femmes lesbiennes dans l'entre-deux-guerres, les auteurs étudiés soulignent une ordonnance datant de l'an 1800 qui interdisait aux femmes de porter des costumes masculins. De façon générale, les gens ne comprenaient pas comment deux femmes pouvaient avoir une vraie relation sexuelle et affective, alors la société voyait les contacts entre femmes comme un faux rapport sentimental, avec le seul but d'exciter les hommes (Buot, 2013 ; Tamagne, 2000). Ainsi, l'incompréhension sociale de ce genre de rapport a mené à une grande indulgence au sein

du public. La distinction mentionnée auparavant dans le chapitre, entre la représentation existante des classes populaires et de la bourgeoisie, est valide aussi pour l'entourage lesbien. Les femmes des classes populaires subissaient beaucoup plus de coercition sociale que les femmes bourgeoises. Les premières devaient vivre leur sexualité en se cachant tandis que les autres pouvaient même la vivre de façon ostentatoire.

Si les lesbiennes de la classe moyenne et populaire devaient se cacher pour fuir le regard des hommes qui ne respectaient nullement leurs relations, le lesbianisme parmi les bourgeoises est devenu un phénomène de société. On pense notamment à Liane de Pougy, Natalie Clifford Barney, Sarah Bernhardt, Marquise de Belbeuf et la duchesse de Clermont-Tonnerre. Elles avaient les moyens de réserver un bordel, un hôtel ou un bistrot pour leurs rencontres, et ces informations circulaient seulement dans leurs réseaux. Certaines d'entre elles partageaient leur vie avec des maris volages et maintenaient donc un mariage d'apparence. D'autres, comme Barney, étaient milliardaires et pouvaient ignorer toutes les contraintes sociales pour vivre la vie comme il leur plaisait. Comme divertissements pour les femmes moins riches, on voit que grâce à l'indulgence sociale à l'endroit des lesbiennes, on organisait plusieurs bals où les femmes pouvaient danser ensemble et de nombreuses fêtes se passaient un peu partout à Montmartre. Le problème, pour elles, c'était de fuir les regards des hommes excités.

La fameuse « belle époque » à Paris dans les années 1920 est caractérisée par une libéralisation des mœurs et une tolérance accrue à l'égard de l'homosexualité. Cette dernière était plus présente dans les classes supérieures, qui avaient les moyens financiers de vivre leur sexualité sans se soucier de l'opinion publique. Les classes moyennes et populaires, par contre, subissaient de la coercition sociale par rapport à leur sexualité. Malgré la différence du degré de tolérance entre les classes sociales, c'était la première fois qu'à Paris les homosexuels masculins et féminins avaient une vie sociale active et profitaient de plusieurs choix de lieux pour sortir, endroits où ils pouvaient draguer et en même temps construire un réseau communautaire. Ce superficiel climat de tolérance est ruiné au début des années 1930 quand, au lendemain de la crise de 1929, et à l'arrivée de la Deuxième Guerre mondiale, la France se voit au milieu d'une crise économique et politique, en plus de vivre une tension internationale avec certains pays. L'ascension de

l'extrême droite et la ruine de la Troisième République sont aussi des conditions importantes pour comprendre l'avènement d'une forte campagne politique en faveur d'un retour de la morale et des bonnes mœurs.

Le monde *gay* français de cette période est extrêmement individualiste. Le manque d'interdiction dans la législation a créé un sentiment de sécurité par rapport au vécu homosexuel et il a aussi contribué fortement à une expérience homosexuelle désengagée des liens communautaires et identitaires, dans une existence basée uniquement sur des lieux de rencontres désormais décimés (Tamagne, 2000). Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la vie artistique et bohème de Montparnasse n'était plus. Plusieurs ateliers ont été détruits pour construire des immeubles plus modernes. Le manque de militantisme de la communauté va hanter les *gays* parisiens au cours des années suivantes, jusqu'à l'apparition du SIDA. L'inertie de cette population à se mobiliser contre la maladie n'est qu'un exemple de l'individualisme *gay* parisien.

La morale et les bonnes mœurs de l'après-guerre

Au lendemain des *années folles*, de la crise et de la Seconde Guerre mondiale, Paris veut le retour de la morale et des bonnes mœurs. Pendant la guerre, le « groupe de contrôle des homosexuels ²²», une ramification de la police, avait été mandaté pour maintenir un cadastre des homosexuels et travestis de France. Pendant l'invasion allemande, ce groupe policier a donné ses archives à la Gestapo, et des homosexuels français ont été amenés dans des camps de concentration. En 1942, une législation transforme en délit la relation sexuelle entre des personnes du même sexe ayant moins de 21 ans. En 1950, le mouvement républicain, représentant l'extrême droite conservatrice soutenue principalement par les citoyens catholiques, gagne de l'importance dans l'arène politique.

²² Ce groupe était une branche administrative de la police depuis la Révolution. Auparavant, son nom était « Sous-brigade des pédérastes ». Le but de l'organisation était toujours le même : faire un fichage systématique des homosexuels et travestis français. L'organisation a pris fin seulement en 1981.

Dans la décennie de 1960, le porte-parole de la morale en France devient le député Paul Mirguet. Il mène une campagne contre l'homosexualité en déclarant qu'elle est un « fléau social », un « acte contre nature » et la compare à la prostitution et à l'alcoolisme. Pour contenir ce fléau, une nouvelle loi approuvée augmente la peine en cas de délit entre personnes du même sexe. On voit aussi d'autres ordonnances, par exemple le n° 60-1245 du 25 novembre 1960 : « Art. 2 : L'article 330 du Code pénal est complété par l'alinéa suivant : « Lorsque l'outrage public à la pudeur consistera en un acte contre nature avec un individu de même sexe, la peine sera un emprisonnement d'une durée de 6 mois à 3 ans et une amende de 1 000 à 5 000 francs. » (Girard, 1981). Chaque année, on a condamné plusieurs centaines d'homosexuels.

D'ailleurs, c'est dans cette décennie que l'on voit se diffuser un discours médical public contre l'homosexualité. Au-delà du discours mondialement répandu qui considérait l'homosexualité comme une maladie mentale, le milieu médical français a attribué au mode de vie de promiscuité des *gays* la responsabilité pour l'augmentation du nombre de personnes ayant contracté la syphilis dans le pays. À cette époque-là, la seule étude médicale qui avait traité l'homosexualité d'une autre manière était l'œuvre pionnière de Kinsey, réalisée aux États-Unis.

À Paris, l'histoire des *gays* passe encore par la littérature. Dans les années 1950, les mouvements en faveur des *gays* sont éveillés par deux publications, dont l'une est la double feuille mensuelle appelée *Futur*, qui circule entre 1952 et 1955. Selon Jacques Girard²³, qui a étudié le mouvement homosexuel en France à cette époque, la feuille se basait sur les études de Kinsey et l'œuvre de Gide pour défendre la liberté sexuelle en tant que liberté fondamentale. Le journal voulait s'appuyer sur les publications scientifiques pour défendre le droit à une vie sans contrainte sexuelle.

L'autre publication émise à cette époque fut la controversée *l'Arcadie*, qui a circulé pendant presque trente ans, de 1954 à 1982. La revue se disait fondatrice d'un mouvement homophile en France. Son idéologue, André Beaudry, était en faveur de l'intégration des homosexuels à la population en général. Pour lui, les *gays* devaient se conformer à la norme

²³ Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel en France 1945-1980*, Syros, 1981.

sociale, ce que faciliterait leur intégration, par exemple en n'étant pas efféminés ou en ne vivant pas dans la promiscuité. Il était très critique par rapport à la promiscuité du milieu *gay*, notamment pendant les *années folles*, attribuant à cette période la responsabilité du préjugé subi par les *gays*. Les deux publications ne se disaient pas militantes, mais elles étaient les plus proches d'une militance homosexuelle à Paris, dans cette décennie marquée par une chasse aux *gays*.

L'influence de la littérature dans la constitution d'une conscience communautaire *gay* est claire à Paris. Depuis les années 1920, plusieurs publications qui traitent des enjeux des homosexuels ont été mises en circulation. Ces publications ne se disent pas militantes, car la tradition communautariste américaine n'existe pas en France. Pourtant, ces œuvres sont militantes malgré elles. Dans une société hétéronormative, le fait d'avoir des ouvrages qui font d'un sujet controversé un débat devient un acte politique. Certes, à Paris, on ne voit pas la formation d'un groupe spécifique qui se dit minoritaire et qui lutte pour des droits civiques comme à San Francisco. Là-bas, la formation de la communauté s'est plutôt manifestée de façon involontaire et non délibérée comme au Castro.

Le partenariat entre la religion et la politique n'a pu surmonter toutes les transformations sociales arrivées en France dans les années 1950 et 1960, et cette association perdait de la force. Le « développement de l'urbanisation et des moyens de communication, la percée de l'électronique et de l'informatique, la démocratisation de l'école et de l'université, du livre et de la presse, du cinéma et de la télévision, la réduction de travail aux réelles quarante heures, etc., vont permettre un plus grand brassage des informations, des idées et des cultures nouvelles » (Girard, 1981). On ne peut pas négliger les changements touchant les femmes, comme le droit de vote acquis en 1944, la publication du célèbre *Le Deuxième Sexe*²⁴ en 1949, l'accès des femmes au marché du travail, etc.

La possibilité de délier la reproduction et le sexe fut aussi un grand tournant des pratiques sociales. La contraception en tant que pratique courante signalait en effet une mutation des plus profondes dans la vie personnelle. Pour la majorité des femmes, dans la

²⁴ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* vol. I, Gallimard, 1949

plupart des cultures et tout au long de l'histoire, presque sans exception, le plaisir sexuel, du moins lorsqu'il était possible, s'était toujours trouvé lié à la peur – peur de grossesses et du même coup de la mort (Giddens, 2004). La rupture de ce lien par l'utilisation de méthodes contraceptives fiables a ainsi constitué un phénomène aux conséquences on ne peut plus radicales. On peut ajouter aux grands changements dans la sexualité les progrès dans le secteur de la santé, notamment dans la lutte contre les maladies sexuellement transmissibles. À la suite de toutes ces mutations sociales, la France connaît la plus grande manifestation du pays, celle de *Mai 1968*. Au lendemain de cet événement, on assiste à une série de changements sociaux contre une idéologie répressive et à un mouvement vers une société moins coercitive et plus libérale. La libération des mœurs marque le début de la période connue comme étant la Révolution sexuelle.

Le Marais

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le Marais était un quartier de l'aristocratie française, à l'architecture très riche. Dans les deux siècles suivants s'amorce le déclin de ce quartier. Aux XIX^e et XX^e siècles, on s'efforce de transformer le Marais en un secteur peuplé et économiquement actif. Ainsi, au début du XX^e siècle, les petits bourgeois ont élu le Marais en tant que quartier pour y habiter à cause de la tranquillité de l'endroit et du prix abordable des loyers. La plupart de ses habitants étaient des petits artisans et fabricants parisiens devenus propriétaires de leur commerce et qui voulaient opérer leur atelier près de leur domicile ou qui pouvaient même l'installer dans le grand jardin de leur maison, héritage de l'aristocratie. Avec une population constituée d'horlogers, d'orfèvres, de sertisseurs et de tailleurs de diamants en chambre, de lunetiers, de maroquiniers, de gainiers et de lustriers, le Marais a acquis une réputation pour les articles de Paris. À cause du grand nombre de familles qui habitaient dans le quartier, il y avait beaucoup de choix d'écoles et de marchés sur place (Babelon, 1987).

Le commerce a attiré beaucoup d'immigrants de la province et aussi de l'étranger. Ceux-ci choisissaient le Marais dans l'espoir de trouver un emploi dans les petites entreprises et en raison des nombreuses opportunités de logement. Comme héritage de son

passé aristocrate, le Marais comptait d'anciens immeubles et hôtels meublés, et le loyer n'y était pas cher. La présence des Juifs dans le quartier était importante, beaucoup parmi eux ayant fui leur persécution subie en Europe centrale, à la fin du XIX^e siècle. Le nombre de Juifs diminuera avec la Deuxième Guerre, mais plusieurs demeureront dans le quartier après la libération. La crise de 1930 et la Seconde Guerre mondiale ont entraîné des changements dans le quartier. Plusieurs entreprises ont fermé leurs portes ou ont été abandonnées.

Au lendemain de la dernière guerre, le cadre bâti du Marais « consistait en une étonnante imbrication d'entrepôts, d'ateliers et de logements minuscules et sans confort. Au début des années 1960, le Marais est encore l'un des secteurs les plus vétustes et les plus insalubres de la capitale. » (Babelon, 1987). Ainsi, le gouvernement et quelques entreprises privées se sont engagés à transformer le quartier en espace résidentiel. Ils ont commencé par renouveler les bâtiments, car plusieurs immeubles restaient sans structure adéquate pour être une résidence. Il y a eu un effort pour créer une vie culturelle active dans le quartier, ce qui était un des principaux facteurs de la gentrification du Marais au cours des années suivantes (Babelon, 1987; Giraud, 2014).

L'administration publique et le marché privé ont su exploiter la structure existant dans le Marais. Ils ont profité de plusieurs anciens hôtels pour accueillir des musées, des centres culturels et des lieux d'animation. La construction du Centre Georges Pompidou en 1977 a attiré le développement de lieux de spectacles, de galeries d'art, de boutiques d'antiquités ou d'objets de luxe, de restaurants, de bars et de cafés. Dans l'année de la construction du Centre, la gare ferroviaire RER du Châtelet est inaugurée, redonnant une centralité à Paris en matière de transports (Djirikian, 2004). La construction de l'Opéra de la Bastille, douze ans après celle du Centre, a entraîné le renforcement de ce mouvement culturel dans le quartier.

Le début du Marais « ghetto »

La Seconde Guerre a mis fin au climat bohémien qui a prédominé pendant les *années folles* parisiennes. Après la libération, on constate non seulement le déclin structurel de Montparnasse et de Montmartre, mais aussi le changement de l'opinion publique par rapport aux enjeux sociaux. Si auparavant le « laisser faire » était en vogue, désormais l'État et l'Église mènent une campagne publique pour que la morale et les bonnes mœurs prévalent en France. Ainsi, durant les années 1950 et 1960, la concentration d'établissements pour les *gays* reste premièrement à Saint-Germain-des-Prés pour ensuite se concentrer surtout sur la rue Sainte-Anne. Pendant ces années-là, les établissements étaient peu visibles pendant la journée, l'anonymat étant toujours la norme, et ils étaient réservés à la clientèle bourgeoise masculine car normalement, il fallait payer un droit d'entrée très élevé avant de pouvoir consommer (Leroy, 2004; Eribon, 2003). Ce genre de pratique a été condamné par la communauté *gay*, et ces établissements ont fermé leurs portes au début des années 1980. C'est vers 1978 que les premiers bars *gays* apparaissent au Marais. Le fait que le surgissement du Marais *gay* « coïncide » avec l'ouverture des attraits culturels dans le quartier peut être interprété comme plus qu'une coïncidence pour les auteurs ayant étudié l'origine du Marais *gay* et le processus de gentrification de celui-ci (Giraud, 2014; Martel, 1996).

« Ce surgissement repose autant sur des transformations objectives des structures de la vie urbaine locale que sur la construction sociale d'une image du centre-ville mobilisant les *gays*, à la fois comme supports et comme producteurs de ces représentations » (Giraud, 2012, p. 5). Selon Giraud, deux facteurs complémentaires ont été mis en place dans la consolidation du Marais. Premièrement, les transformations objectives représentées par l'installation, l'augmentation, la diversification et les heures d'ouverture des commerces *gays* dans le quartier. Ensuite, il souligne la construction symbolique du Marais en tant que quartier *gay*. Cette construction est arrivée à travers plusieurs reportages dans les médias *gays*, aidant ainsi à construire une image du quartier en tant qu'espace libérateur, un lieu où il est possible d'être soi et dont l'appropriation est une conquête à la fois spatiale et sociale. Cette analyse de l'apparition du Marais délimite bien la triade d'éléments qui constituent un quartier (Grafmeyer, 1994). La triade est composée par l'organisation matérielle de

l'espace bâti, que représentent les commerces *gays*, par les pratiques sociales qui s'y déploient, soient les pratiques d'une communauté *gay* qui cherche à consolider son identité, et finalement, par les images qui sont associées au quartier. Des images basées sur des reportages concernant le quartier, mais aussi sur l'aspect de son espace bâti avec les symboles de la communauté.

Comme dans d'autres villes, c'est la grande concentration des commerces *gays* dans les arrondissements centraux qui suscite la formation du ghetto, et à Paris, ce n'est pas différent. Au moment où le Marais reçoit son premier bar *gay*, le quartier est en plein renouvellement, les prix fonciers sont très bas et il est possible de trouver de bonnes places pour y installer le commerce. Une des études réalisées sur le Marais attribue à l'entrepreneur David Girard la responsabilité du surgissement du quartier *gay* (Leroy, 2005). David Girard est un des entrepreneurs emblématiques de la scène commerciale *gay* des années 1970 et 1980. Il est le premier, à la fin des années 1970, à s'emparer de l'idée d'une homosexualité vécue au grand jour, sans honte ni peur. Il décide d'ouvrir des établissements pour les homosexuels, vraiment destinés à l'ensemble de ces derniers, en démocratisant les tarifs et surtout en ouvrant les commerces sur la rue. Il offre aux *gays* une centralité et une visibilité complètement nouvelle, renforcée par le développement de la presse homosexuelle (Girard lance notamment *5/5* en 1983, le premier journal *gay* gratuit).

Concomitamment à la naissance des magazines *Gai Pied* et *Masques* en 1979, l'émergence d'un quartier, à la fois espace économique et touristique et territoire d'affirmation identitaire, le détournement d'une partie de l'espace public, investi puis transformée par les communautés homosexuelles, marque véritablement le début d'une nouvelle époque : celle de la consommation de masse, du *coming out* et de l'ouverture sur la ville (Leroy, 2005).

Cette nouvelle particularité des commerces *gays* en plein jour est un chapitre très important et représentatif pour l'avenir *gay* dans les grands centres urbains. Auparavant, l'homosexualité était vécue clandestinement; il n'était pas question d'être reconnu dans ce *genre* d'ambiance. Il y a toujours eu des places pour des rencontres, mais leur divulgation se faisait de bouche à oreille et leurs heures d'ouverture étaient seulement en soirée. Désormais, les lieux où les *gays* se rencontrent sont connus par la population en général. La

norme hétérosexuelle s'imprime partout dans l'espace, notamment urbain : dans les bars et les restaurants, au cinéma et dans les transports en commun, dans les vitrines et sur tous les murs, dans la rue tout simplement, sans parler des espaces de l'éducation et du travail (Leroy, 2005). En étant un espace physique représentatif de leur mode de vie, un lieu sécuritaire pour le vécu de leur sexualité au grand jour, le ghetto *gay* conteste l'hétéronormativité en vigueur.

Dans Paris, la répartition spatiale des commerces *gays* et lesbiens est très déséquilibrée, mais même en se limitant à cette géographie, les spatialités de l'homosexualité sont simples à appréhender. Entre la visibilité et l'anonymat, la licence et la clandestinité, les territoires de l'homosexualité dessinent un agencement subtil de centralités multiples. D'ailleurs, une nouveauté présente au Marais dès le début des années 1980 est le commerce diversifié destiné à la population *gay*. Comme au Castro, on ne trouve pas seulement des bars et des restaurants, mais aussi des librairies, des boutiques de vêtements et des services spécialisés pour les *gays* comme le coiffeur, le médecin, les cliniques et les agences de voyage. Avec la libération sexuelle des années 1980, on retrouve au Marais plusieurs commerces destinés au sexe comme les saunas et les *backrooms*, reproduisant le modèle existant dans les grandes villes américaines telles New York et San Francisco.

On sait que les commerces *gays* sont arrivés au Marais dans un moment où le quartier subissait un processus de renouvellement urbain. Selon la recherche menée par Giraud²⁵, au-delà du fait de profiter de la basse valeur foncière, les entrepreneurs ont choisi le Marais parce qu'ils ont décelé un grand potentiel dans le quartier. Malgré la vétusté du cadre bâti, l'âge d'or aristocrate du quartier a laissé ses traces et le charme de l'architecture locale était fondamental dans leur choix. Les commerces *gays* ont alors joué le rôle de grands acteurs dans le processus de gentrification du quartier.

²⁵ Colin Giraud, *Quartiers gays*, PUF, 2014.

L'inertie d'une communauté : la réponse au SIDA en France

En France, tandis que le corps médical a répondu promptement au SIDA, la communauté *gay* a agi de façon léthargique (Martel, 1996). On peut même dire que certaines actions de cette collectivité ont rendu difficile l'entreprise d'actions médicales pour combattre la maladie et pour divulguer au milieu *gay* les vrais enjeux de l'épidémie. Néanmoins, pour comprendre la négation de la maladie face à la communauté, il faut contextualiser la situation sociale que les *gays* vivaient au moment de l'apparition du SIDA ainsi que la tradition individualiste de ce groupe.

L'identité des *gays* passe obligatoirement par le sexe. Au début des années 1980, le mot d'ordre de la communauté était la libération sexuelle, ce qui représentait leur devise partout au monde, pas juste en France. L'homosexualité était vécue jusque-là en cachette. Les rencontres sexuelles se déroulaient en catimini dans les parcs, dans les vespasiennes ou dans les bars, et même si aucune législation n'interdisait l'homosexualité en France, le préjugé social et familial a toujours plané, de même que la peur de la police, qui se prévalait d'autres arguments pour interpellier les *gays*. Ainsi, après les années répressives des décennies de 1950 et 1960, ou si l'on veut, dans la suite de toute l'histoire de l'homosexualité, pour la première fois, les *gays* profitaient d'une certaine liberté pour vivre à leur guise leur sexualité. À l'image des quartiers *gays* de grandes métropoles du monde, le Marais en France comptait plusieurs commerces destinés juste au sexe. Les saunas et les *backrooms* étaient le symbole de la libération sexuelle. À cette époque, aucune campagne n'était élaborée pour mousser l'utilisation de préservatifs. L'épidémie s'est produite justement au cours de cette période de jouissance collective.

Le premier cas de SIDA en France est apparu vers 1981. Dès 1982, le Groupe français de travail sur le SIDA (GFTS) est constitué par des médecins des plus diverses spécialités, dans la montée de publications étrangères sur la maladie après le diagnostic des premiers cas de SIDA en France. Le groupe s'est réuni de façon volontaire pour étudier la maladie, promouvoir son traitement et sa prévention. Le GFTS avait l'avantage de n'être affilié à aucune institution de santé, ce qui aurait pu causer un problème, car à cette époque les institutions ne voulaient pas être associées au traitement d'une maladie mal connue dont

le principal groupe à risque était les homosexuels. Les médecins impliqués ont essayé d'alerter la communauté mais ils ont été longtemps ignorés, y compris par les médecins *gays* engagés dans la communauté (Martel, 1996).

Une autre organisation importante de l'arène de définition du problème du SIDA était l'Association des médecins *gays* (AMG), reconnue comme le résultat d'une initiative originalement entreprise par le journal *Gai Pied*, en 1979. Voyant le grand nombre de maladies transmises sexuellement parmi les *gays*, le journal a proposé une section dans laquelle les lecteurs pouvaient poser des questions sur le sujet, questions auxquelles répondaient des médecins *gays*. Par la suite, ce même groupe de médecins a décidé de former l'AMG. Les membres de ce groupe ont été contactés par le GTFS, qui voulait collaborer avec eux pour alerter la communauté du danger de la maladie. Plusieurs colloques sur le sujet ont été réalisés et malgré toutes les évidences, l'AMG refusait d'associer le SIDA aux *gays* tel que cela se faisait aux États-Unis. Ils considéraient qu'il n'y avait pas d'information suffisante pour affirmer que les *gays* étaient le groupe le plus à risque et ils ne voulaient pas alarmer la communauté.

La réponse des journaux destinés au public *gay* était la même que celle de l'AMG : ils ont nié la menace que la maladie représentait. Dans le *Gai Pied*, les chroniqueurs critiquaient la façon américaine d'aborder le SIDA et ils ont même affirmé qu'en France, les *gays* pouvaient avoir des relations sexuelles sans peur. Les commerçants *gays*, notamment les propriétaires de saunas et de *backrooms*, redoutaient des conséquences financières s'ils admettaient le danger de la maladie. Ils refusaient donc de distribuer les dépliants explicatifs sur le SIDA offerts par le GTFS. Les journaux et l'AMG craignaient la fin de la libération sexuelle et le retour d'une « chasse aux *gays* ».

Le changement de posture par rapport à la maladie a débuté vers 1987. Les hebdomadaires *gays* informaient alors les lecteurs cibles sur la maladie et les méthodes de prévention. Dans le milieu politique, la façon d'aborder le SIDA variait selon le parti. La droite, notamment le Front National (FN), tenait un discours homophobe et xénophobe (contre l'autre groupe à risque, les haïtiennes) pour parler du SIDA. Le FN était contre la campagne d'utilisation des préservatifs, ainsi que l'Église catholique, et voulait constituer une base de données identifiant toutes les personnes atteintes du SIDA. La gauche avait une

façon opposée d'aborder le problème de la maladie. En faveur des préservatifs, elle voulait créer un centre de dépistage anonyme et distribuer des seringues gratuitement (Martel, 1996). Le discours homophobe a repris de la force en France, sans imposer sa vision dans les lieux de décision. En 1989, l'État s'occupait de lancer une campagne pour combattre la maladie.

La mutation touristique du quartier et les parades de fierté *gay*

On a vu que les racines individualistes de la communauté *gay* en France, existant depuis la décennie de 1920, ont perduré. D'ailleurs, certains critiques (Sibalis, 1999 ; Djirikian, 2004) attribuent ce manque d'engagement à la tradition républicaine française. Celle-ci renforce l'idée d'une société dans laquelle les citoyens sont autonomes et vivent en harmonie dans une nation centralisée et homogène. Le modèle français s'efforce d'assimiler la population en imposant un système culturel monolithique entièrement composé par des valeurs globales pour la totalité de la nation (Sibalis, 1999). Dans ce qui touche la population *gay* lors du surgissement du SIDA, le modèle républicain français se traduit par une communauté qui a mis longtemps à s'engager pour mobiliser les autorités responsables. Le Marais n'a alors joué aucun rôle dans le combat contre le SIDA et les commerçants refusaient de distribuer des dépliants sur la maladie, de peur que ce geste n'entraîne une diminution du nombre de clients. Au début de l'épidémie, pendant que les *gays* du Castro affichaient dans les établissements plusieurs informations sur la maladie, au Marais, aucun militantisme contre le SIDA ne s'observait.

En effet, les études consultées pour l'écriture de ce chapitre (Giraud, 2008; Sibalis, 1999; Djirikian, 2004; Martel, 1996) montrent qu'il y a un débat en France, tant dans le réseau scientifique que dans le milieu *gay*, par rapport à l'existence d'une « communauté » *gay* dans ce pays. La plupart des impliqués semblent être d'accord avec l'idée d'inexistence d'une communauté *gay* en France, car ils refusent le modèle communautaire américain où chaque minorité s'organise pour se battre pour ses droits. Or, cela n'a rien à voir avec le modèle républicain français et les associations qui s'y organisent.

Le processus de gentrification du Marais a ainsi suivi la population qui l'a entamé, sans caractère militant. Le Marais est devenu un quartier reconnu comme « branché » dont le point fort était le commerce. Dans ses analyses²⁶ du phénomène, Giraud dépeint plusieurs aspects du processus de gentrification subi par le Marais dont on peut souligner quelques caractéristiques principales. Dans le Marais, la principale raison du processus de gentrification déclenché par les *gays* est sans doute l'offre commerciale. L'installation des commerces *gays* dans le quartier, qui commence dans les années 1980 et atteint son apogée dans les années 1990, fut le moteur responsable de la revitalisation du tissu économique et urbain de l'endroit. Le commerce a attiré un public majoritairement *gay* qui a décidé d'habiter dans le quartier, ce qui a mené aux changements symboliques de la gentrification.

Bien que le nombre de *gays* habitant le Marais n'ait jamais été très élevé, ils ont fini par jouer avec la représentation que le voisinage se faisait du quartier, qui est devenu symbole d'un mode de vie alternatif. Giraud signale ce processus comme l'aspect indirect de la gentrification (Giraud, 2008), engendré évidemment par le style de vie des *gays* et par la représentation que la population en général a de celui-ci. L'autre point de cette gentrification symbolique est la transformation même de l'image du quartier pour la population en général, qui percevait le quartier comme obsolète et insalubre, avec un cadre bâti surtout vétuste. Avec des investissements dans le quartier, son image insipide change considérablement et il devient un des attraits touristiques de la ville, grâce aux options culturelles, mais aussi aux *gays*. Comme le quartier « Chinatown », qui se veut le point de passages touristiques obligatoires dans plusieurs grands centres urbains au monde, le quartier *gay* le devient aussi, ainsi qu'à San Francisco, mais bien après.

La presse généraliste a joué un rôle important dans la gentrification du Marais (Girard, 2014; Martel, 1996). Au début des années 1990, le Marais était en vogue dans les médias. Plusieurs articles dans la presse généraliste exaltaient les transformations du Marais au fil des ans. Les médias ont fini par mettre les *gays* en scène comme les références de la mode, comme *plus-value* : « S'ils fréquentent pareil endroit, on doit l'essayer ». La non-militance de la population *gay*, la diminution de l'hostilité sociale envers cette dernière et le

²⁶ Colin Giraud a publié plusieurs articles analysant ce qu'il dénomme le processus de « gaytrification » dans le Marais et le Village. Voir bibliographie pour plus de détails.

nombre de commerces *gays* dans le Marais représentent les facteurs clés ayant contribué à la diffusion médiatique d'un Marais dont la principale caractéristique relevait d'un modèle de consommation et de mode de vie branchés. Indéniablement, cela passe par une commercialisation que certains jugent excessive, aliénante et uniformisatrice, susceptible de générer des clivages socio-économiques à l'intérieur des communautés *gays* et lesbiennes, mais aussi créatrices de liberté, de sociabilité et de culture, voire d'identité collective. Cette recherche de visibilité et d'affirmation s'est nettement amplifiée au cours des dernières décennies, gagnant en taille et en ostentation (Leroy, 2005).

C'est justement au milieu des années 1990 que le défilé de fierté *gay* prend de l'ampleur en France. On peut dire que la première marche exclusivement homosexuelle dans la rue remonte à 1977, mais elle ne peut pas être considérée comme un *gay pride* parce que les 350 personnes qui y ont participé protestaient contre la chanteuse homophobe américaine Anita Bryant (Thiébot, 2009). Au fil des années, d'autres marches timides ont eu lieu à Paris, mais c'est en 1995 que la parade de fierté baptisée *Lesbian and Gay Pride* commence, avec environ 60 000 personnes. L'appellation anglaise de l'événement marque bien l'esprit d'un concept d'événement importé des États-Unis. Par la suite, le nombre de participants a augmenté annuellement, jusqu'à atteindre une ampleur à la mesure de l'attrait touristique de Paris : ils étaient 120 000 en 1996, 250 000 en 1997, et en 2001, le défilé rassemblait déjà 500 000 personnes.

Au-delà d'être une affirmation identitaire forte pour la communauté *gay*, qui au cours d'une journée s'approprie l'espace public et conteste l'hétéronormativité (Leroy, 2010), les défilés de fierté *gay* sont aussi un moteur de contestation politique. Chaque année, la parade a un thème, une revendication distincte liée aux enjeux que la communauté *gay* est en train de vivre. Par exemple, en 1999, la France débattait le pacs²⁷ et la parade a été une réponse aux manifestations anti-pacs qui ont réussi à réunir 100 000 personnes. Si l'on prend des exemples plus récents, en 2014, des manifestations pour les valeurs de la

²⁷ Le pacte civil de solidarité est, avec le mariage civil, une des deux formes d'union civile du droit français. La loi instaurant le Pacs a été votée en 1999 et a permis l'union civile aux couples de même sexe. En mai 2013, le mariage gay a été approuvé en France.

« famille hétérosexuelle française » ont eu lieu, contre la PMA²⁸ aux couples de femmes, contre la législation de la mère porteuse et contre l'ABCD²⁹ de l'égalité. Alors, comme réponse à ces manifestations, la parade de fierté de 2014 avait, parmi ses slogans, les suivants : « Une famille pour tous, c'est possible » et « Nos vies, nos familles : plus de droits pour tou-te-s ».

Avec un nombre de participants qui croît chaque année, la parade de fierté *gay* a pris une allure commerciale. Elle a fini par promouvoir involontairement le tourisme dans la ville organisatrice qui, aux yeux du grand public, semble une ville ouverte et tolérante aux différences. En Europe, ce côté commercial de la parade devient évident, car malgré le fait que la plupart des villes européennes revendiquent leur propre défilé, il y a aussi le *EuroPride*, un événement qui se tient chaque année dans une ville différente. Certains membres de la communauté *gay* remettent en cause l'aspect touristique et commercial que la parade a pris avec les années, mais ses caractères subversif et contestataire ne peuvent être niés. Certes, dans le Marais, les *gays* et les lesbiennes se sentent à l'aise d'avoir des contacts appuyés et prolongés dans la rue (Cattan et Leroy, 2010), mais la parade, même juste pour un jour, amplifie l'appropriation de l'espace public et conteste son hétéronormativité. On ne peut pas nier son importance.

Conclusion

Deux facteurs étroitement liés sont essentiels pour comprendre le type de communauté et de quartier qui s'est formé à Paris : le caractère non criminel de l'homosexualité en France, et l'idéal républicain français, qui ne reconnaît pas les différences particulières à l'intérieur de la société. Cette législation, qui ne criminalisait pas l'homosexualité, a insufflé à la population *gay* un faux sentiment de sécurité au sein d'une

²⁸ La procréation médical assisté en France est permis juste pour de couple hétérosexuelle.

²⁹ Les ministères de l'éducation nationale et des droits des femmes on pris l'initiative d'instaurer dans quelques écoles l'ABCD de l'égalité ayant pour but de lutter contre les stéréotypes filles/garçon. Les manifestants disaient que l'État prétendait enseigner la « théorie de genre » dans les écoles parisiennes.

communauté dont le sens du militantisme pour les enjeux de leur reconnaissance, qui s'imposa à la population homosexuelle dans une société hétéronormative, apparaîtra beaucoup plus tard dans son histoire. C'est dans cette ambiance de tolérance législative que les lieux de socialisation homosexuelle ont vu le jour depuis « la belle époque ».

Le militantisme parisien jaillit après l'éclosion de *Mai 68*, époque où, d'ailleurs, plusieurs groupes militants surgirent en France. Le front homosexuel d'action révolutionnaire – FHAR – clairement influencé par le mouvement féministe, importe la façon d'être du *gay liberation* américain, mais sans son caractère communautariste. L'homologue français était contre le ghetto, voulait la libération sexuelle et demandait aussi à ses membres la sortie du placard, mais en ayant des objectifs différents. Guy Hocquenghem, l'un des leaders du mouvement, ne visait pas à conquérir les droits d'une minorité ni à affirmer la fierté d'un groupe opprimé. Il voulait plutôt bouleverser la structure sociale conservatrice en déconstruisant le patriarcat et le phallocratisme (Eribon, 2012).

La tradition républicaine française renforce l'idée d'une nation centralisée et homogène ayant des valeurs globales pour ses citoyens où la société intègre les individus, mais ne reconnaît pas le groupe (Silabis, 1999; Martel, 1996). L'élan communautaire des *gays* en France s'amorce alors à travers leur propriété intrinsèque : leurs pratiques sexuelles. La communauté est donc basée dans une culture *gay*, née à travers les commerces sexués du Marais. Le lien communautaire est renforcé avec le surgissement du SIDA et l'ajout de la compréhension et de l'empathie par rapport à la maladie dans la constitution de cette communauté. Le refus exprimé par les *gays* à l'endroit des enjeux du SIDA se voulait une façon de préserver non seulement les conquêtes de leur libération sexuelle, mais aussi le fondement même de leur communauté : leurs pratiques sexuelles et les commerces du Marais.

Le quartier *gay* parisien est représentatif de la communauté qui l'a constitué. Le quartier a connu sa consolidation avec l'aide de magazines spécialisés qui diffusaient les modes de vie branchés du Marais dans ses publications. L'analyse du type de communauté *gay* française nous aide à saisir pourquoi le Marais est d'abord un quartier de commerces *gays*. Le modèle communautariste américain ne s'applique pas à la République française.

Par conséquent, le Marais n'est pas le réflexe d'une lutte politique et d'une affirmation minoritaire identitaire comme à San Francisco. Le Marais a l'identité d'un quartier commercial qu'une communauté s'est approprié pour loger les modes de vie des *gays* parisiens.

Les éléments plus importants pour la formation du quartier *gay* à Paris

La Clandestinité	L'émergence du ghetto	Le SIDA	La Gentrification et le tourisme
<ul style="list-style-type: none"> • La fin de la 1^{re} guerre amène un climat de tolérance • L'homosexualité n'était pas un crime; • Les années folles de l'après-guerre; • Les quartiers de Montmartre, Montparnasse et Pigalle; • Quartiers fréquentés par la classe artistique et les homosexuels; • Plusieurs tavernes, bistrots et cabarets; • Coercition sociale pour les classes populaires et liberté pour la bourgeoisie; • Retour des valeurs conservatrices après la 2^e guerre <p><i>Tolérance législative à l'égard de l'homosexualité</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Les changements sociaux demandés par Mai 68; • Le Marais était premièrement un quartier de l'aristocratie; il devient un quartier des artisans, des fabricants et des immigrants, principalement juifs; • Quartier perdre sa fonction urbaine après la 2^e guerre; • Le gouvernement et les entreprises savent profiter de l'architecture aristocrate du Marais pour développer un quartier avec beaucoup d'attractions culturelles; • Les entrepreneurs <i>gays</i> voient le potentiel du quartier et s'y installent <p><i>Les attraits culturels du quartier attirent les commerces gays</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Le corps médical a répondu promptement au SIDA, ils ont formé de centres de recherche sur l'épidémie; • Les <i>gays</i> refusaient de faire face aux enjeux de la maladie pour ne pas perdre les libertés sexuelles conquises; • Ils ont nié la menace que la maladie représentait pendant plusieurs années; • Les propriétaires des commerces refusaient de diffuser les dépliants informatifs sur le SIDA par peur de nuire financièrement à leurs activités; • Le Marais n'a joué aucun rôle dans le combat contre la maladie <p><i>Refus aux enjeux du SIDA dans le but de préserver leurs pratiques sexuelles et les commerces du Marais</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Les médias <i>gays</i> construisent une image du quartier avec plusieurs reportages qui l'exaltaient; • Grâce aux reportages, le quartier devient un lieu dont la principale caractéristique devient un modèle de la consommation des modes de vie « branchée »; • Symbole d'un mode de vie alternatif; • D'autres commerces destinés au public <i>gay</i> vont apparaître, mais pas de militance reliée au quartier; • Les parades de fierté <i>gay</i> débutent dans les années 1990 <p><i>Dans l'imaginaire collectif, le quartier représente des tendances de mode de vie</i></p>

Tableau 2 – Periodisation à Paris

Chapitre 5 : Le Village gai à Montréal

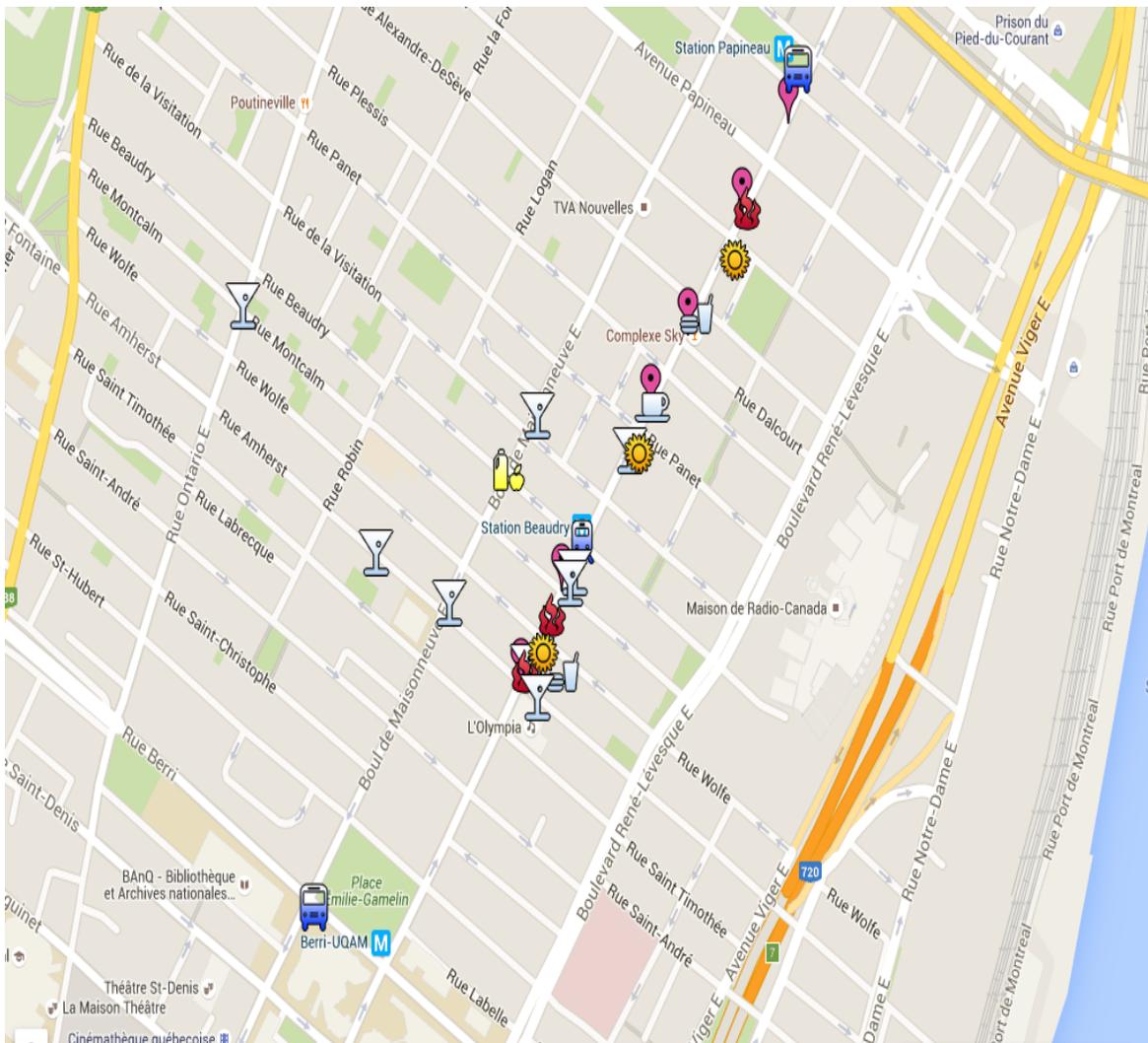


Figure 3 – Source : <http://www.tourisme-montreal.org/blog/a-map-of-montreals-gay-village/>. La carte provient du site officiel de tourisme de la ville de Montréal. Elle met en évidence les commerces gays existants au Village. Sur le site on voit à côté de la carte une légende avec le nom des établissements commerciaux qui sont affichés sur la carte. Cela atteste l'institution commerciale et touristique que le Village est devenue au fil des années.

Contrairement à San Francisco et à Paris, où l'on peut retracer une vie *gay* depuis le début du XX^e siècle, à Montréal, la documentation analysée suggère que le réseau *gay* surgit de manière plus affirmée seulement au cours des années 1950. Une thèse de doctorat (Leznoff, 1954) indique l'existence d'une forte vie associative entre les *gays* de la ville pendant cette décennie. D'ailleurs, une autre différence fondamentale entre Montréal et les autres villes analysées, c'est son caractère bilingue et biculturel. La province de Québec a été colonisée par les Français et les Anglais. Jusqu'aux années 1960, la domination anglaise était exercée dans plusieurs aspects de la vie montréalaise, notamment dans la politique et l'économie. Cette division ethnique se reflétait dans l'occupation des espaces urbains. Il y a une représentation commune à Montréal voulant que l'ouest de la ville soit anglophone, et la partie est, francophone. La domination anglaise et la ségrégation ethnique de cette ville seront remises en question avec le déclenchement de la Révolution Tranquille, qui bouleversera la place de l'identité française dans la vie de la population.

La division ethnique était également ressentie par les individus homosexuels. Au départ, les lieux de rencontre *gays* étaient sis à l'ouest de la ville et leur déplacement vers l'est peut s'expliquer par deux facteurs principaux. Le premier est une opération politique du maire Jean Drapeau, dont le but était de « nettoyer » la population marginale du centre-ville en vue des Jeux olympiques de 1976. Les importants mouvements sociaux des années 1960 et 1970, comme l'ascendance du mouvement féministe et les transformations sociales et économiques résultant de la Révolution Tranquille, ont aussi fortement contribué à la réinvention de l'espace urbain montréalais.

Le quartier à l'est de la métropole, plus précisément au Centre-sud de l'île de Montréal, qui aujourd'hui est connu comme le Village gai, n'a pas toujours occupé cette même fonction dans la ville. Dans les années 1960, cet endroit était encore un quartier ouvrier. L'installation du Village gai sur la partie sud de la rue Ste-Catherine s'est déroulée dans les années 1980. La consolidation du quartier *gay* coïncide avec l'affirmation du fait français. Au-delà des transformations symboliques entamées par les *gays*, le Centre-sud est aussi le terrain d'investissement de la municipalité, qui fait de l'endroit le centre intellectuel de la classe moyenne d'origine française, en particulier par l'installation de l'UQAM, de la société Radio-Québec et de plusieurs emplois dans le secteur tertiaire. Cela a attiré dans le

quartier des individus qui ne sont pas nécessairement homosexuels et qui participent, eux aussi, à un processus de gentrification socioculturel au Village.

Dans mon analyse sur l'occupation des espaces publics par les homosexuels depuis 1940, je démontre que les lieux de rassemblement de cette partie de la population ont évolué considérablement au fil des années. Les facteurs qui ont conduit à ce déplacement seront analysés dans ce chapitre. Comme il est souligné par divers auteurs (Grafmeyer, 2007; Castells, 1972; etc), les facteurs culturels et historiques doivent être pris en considération dans une analyse sociologique de la ville et, dans le cas de Montréal, le facteur linguistique est déterminant.

Le début du XX^e siècle à Montréal

Les ouvrages qui relatent la situation des *gays* à Montréal avant les années 1940 demeurent peu nombreux et ambigus. Les recherches réalisées antérieurement (Higgins, 1998; Demczuk, 1998; Allen, 1998) indiquent qu'il n'y a pas beaucoup de documentation sur la vie *gay* durant cette période. Les homosexuels qui ont vécu cette époque n'auraient pas préservé leurs archives personnelles. Les auteurs ayant analysé cette époque présument que cela s'est produit car le stigma social attribué au genre de vie des homosexuels les faisait vivre dans la peur d'être découverts. Malgré la faiblesse des sources documentaires et des biographies sur cette période, le travail de Higgins lui a permis de conclure que dans les années 1930, il existait déjà un réseau *gay* avec quelques lieux publics de rencontre, comme des tavernes, des bars et des restaurants.

Comme dans la plupart des métropoles en Occident, les parcs ont toujours été un lieu de rencontre pour les homosexuels (Allen, 1998). Il faut se resituer dans le contexte de l'époque pour comprendre l'importance des parcs pour la socialisation des homosexuels. Dans un moment où l'homosexualité devait être vécue clandestinement, à cause non seulement du stigma social, mais aussi des contraintes légales, les soirées aux parcs, comme le Mont-Royal à Montréal et les Plaines d'Abraham à Québec, étaient l'opportunité parfaite pour rencontrer du monde tout en gardant privée son identité. Dans cette ambiance, les

homosexuels n'allaient pas rencontrer des personnes qui pouvaient révéler à leur cercle social leurs préférences sexuelles et mettre en péril leur identité, mais plutôt des gens qui partageaient les mêmes intérêts qu'eux.

Dans les années 1930, moment où le comportement homosexuel était illégal, la police a découvert l'activité qui se déroulait au Mont-Royal et elle a intensifié la fiscalisation en plaçant dans « La Jungle » (la partie du parc destinée aux rencontres *gays*) des policiers en tant que civils pour surprendre ceux qui avaient un comportement « déviant ». Un autre épisode qui a fait augmenter la persécution des homosexuels sur le Mont-Royal fut l'assassinat et le viol, en 1945, d'un garçon de neuf ans, Johnny Benson, dont le corps fut trouvé dans La Jungle. L'opinion publique a tout de suite associé le crime aux homosexuels qui fréquentaient le lieu, et même si le lien était sans fondement, cela a entraîné une campagne pour la moralité. La Ville de Montréal a procédé à un aménagement dans La Jungle, en coupant les arbres qui créaient des espaces d'intimité à l'abri des regards. Ces endroits étaient considérés parfaits pour des rencontres entre homosexuels.

Des lieux de rencontre à l'ouest de la ville

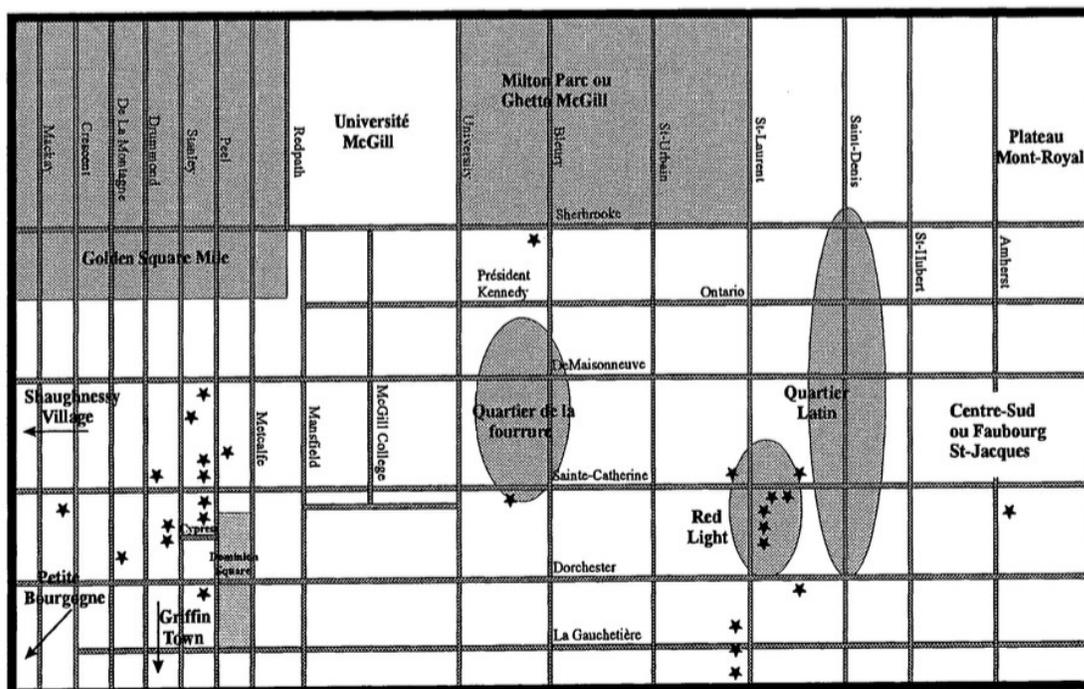


Figure 4 – Source : Jocelyn M. Guindon, 2011, p.56, figure 2.3. Les étoiles présentes sur la carte signalent les établissements fréquentés par les *gays* dans les années 1950. La plupart sont situés dans la partie anglaise de la ville.

Dans la période allant de 1945 à 1960, Montréal ne possédait pas d'établissement destinés exclusivement au public homosexuel (Guindon, 2001; Higgins, 1998). Des endroits étaient fréquentés par les hétéros et les *gays*, mais avec des restrictions. Quelques lieux accueillait des hétéros le matin, mais seulement des *gays* en soirée. Toutefois, certains lieux étaient simultanément fréquentés par les deux publics, mais à l'intérieur de l'établissement, il y avait une partie destinée aux hétéros et une autre réservée aux *gays*, ce qui suscitait beaucoup d'inconfort chez ces derniers, qui se sentaient « observés en tant qu'animaux de cirque³⁰ » par le public hétéro. Le choix de la place à fréquenter pouvait être associé à la classe sociale ou à la langue maternelle.

Dans sa thèse de doctorat, Guindon (2001) analyse la contestation d'espaces *gays* au centre-ville de Montréal depuis 1950. L'analyse des entrevues réalisées avec quelques membres de la communauté *gay* montréalaise a fait ressortir que la classe sociale et la langue maternelle étaient des facteurs décisifs pour l'occupation des espaces *gays* de la ville. Les répondants qui ont participé à sa thèse semblaient d'accord avec le fait que les limites linguistiques étaient prises en compte quand venait le moment de savoir où sortir, jusqu'à 1975 environ. Les habitants de Montréal disent que l'ouest de la ville est anglophone et l'est, francophone. Avant les années 1960, les bars *gays* étaient situés plutôt dans la partie anglophone, dans l'ouest du centre-ville, entre les rues Peel et Stanley. Le *Red Light District* était situé dans la partie francophone du centre-ville, et c'était un endroit considéré dangereux pour les anglophones, où les activités illégales comme la prostitution et les activités de la mafia se déroulaient. Dans les années 1960, les contraintes législatives, les interventions policières et les réprobations morales et sociales à l'égard de l'homosexualité constituaient le quotidien de ces lieux, de leurs habitants et de leurs visiteurs (Giraud, 2013).

En ce qui concerne l'occupation de la ville par les lesbiennes, on peut souligner quelques caractéristiques particulières, issues des recherches réalisées (Chamberland, 1998; Podmore, 2006; Fernie et Weissman, 1992). Les femmes avaient un accès limité à la ville durant une première partie de la période étudiée. Par exemple, les tavernes leur étaient

³⁰ Lynne Fernie et Aerlyn Weissman, *Forbidden Love: The unashamed stories of lesbian lives*, [film documentaire], Canada, 1992.

interdites jusqu'en 1971. En outre, les femmes ne pouvaient pas circuler toutes seules dans certains espaces urbains, parce que cela était mal vu socialement. Elles devaient être accompagnées d'un homme. La classe sociale et professionnelle exerçait de vraies contraintes dans le choix des lieux à fréquenter. Les femmes revendiquant une scolarisation universitaire et travaillant comme infirmières ou professeures ne pouvaient fréquenter ni les bars ni les restaurants réputés *gays*, car lorsque quelqu'un de leur cercle professionnel les remarquait là-bas, leur carrière était nécessairement en danger. Cependant, les femmes occupant un emploi ouvrier, qui avaient déjà une attitude masculine dans leur travail, pouvaient être vues dans des endroits réputés *gays* sans risque pour leur emploi (Chamberland, 1998).

Un autre aspect qui doit être mis en évidence par rapport aux lesbiennes de Montréal, c'est l'attitude adoptée dans leur rapport de couple et dans leur occupation de l'espace public, qui était le fruit des circonstances sociales et culturelles de l'époque analysée. Dans les années en question, les couples lesbiens reproduisaient les rapports hétéros. D'une façon générale, la *butch*³¹ jouait le rôle masculin dans le couple. Elle était responsable du soutien financier du ménage, en plus d'assurer la protection contre le harcèlement quand le couple était dans des endroits publics. Dans une époque où les femmes avaient moins de visibilité, moins de droits et moins de possibilités d'émancipation sociale – car leur rôle dans la société catholique québécoise était étroitement liée au mariage et à la famille –, les *butchs* ont été d'une extrême importance pour attirer l'attention sur l'existence des lesbiennes. Elles circulaient main dans la main dans des endroits publics avec leurs blondes en portant un smoking, ce qui se voulait une grande contestation des normes sociales existantes dans les années 1950 (Chamberland, 1998).

Pour terminer avec cette distinction entre l'occupation *gay* et l'occupation lesbienne de la ville de Montréal, il faut souligner qu'au Québec, une scission s'est créée entre les *gays* et les lesbiennes (Demczuk et Remiggi, 1998). Au début des années 1970, sous l'influence du *gay liberation* américain, la communauté *gay* canadienne a d'abord essayé de mener une lutte commune avec les lesbiennes (Warner, 2002). Les activistes *gays*

³¹ Expression qui vient de l'anglais et fait allusion aux lesbiennes dont l'allure et les manières sont masculines (Chamberland, 1996).

canadiens se sont rendu compte que toutes les provinces avaient une législation relative aux droits de l'homme. Ainsi, au départ, leur but principal était de faire adopter une loi qui condamnerait la discrimination basée sur l'orientation sexuelle. Pour les activistes impliqués, pareille loi serait avantageuse pour les *gays* et les lesbiennes, et donc, cela était un objectif intéressant à envisager. Mais, cette ligne d'action ne pouvait faire en sorte que les lesbiennes québécoises se joignent au mouvement. Elles ont été fortement influencées par le féminisme français, leur lutte était contre le patriarcat et l'hétérosexisme, bref, contre toutes les formes d'oppression sociale que les femmes subissent. Comme les luttes des homosexuels étaient plus axées sur l'obtention des droits et des services publics pour la communauté, la scission est survenue.

Le Centre-sud de Montréal

Le Faubourg Québec, ou le quartier situé dans le Centre-sud de Montréal au cours du XIX^e siècle, fut pendant plusieurs années un lieu d'intense concentration industrielle. Situé à côté du fleuve Saint-Laurent et du port de l'île de Montréal, il occupait l'emplacement idéal pour l'établissement et le développement d'un fort secteur industriel. La première industrie à s'établir là-bas fut la brasserie Molson, qui a par la suite étendu son activité commerciale à d'autres domaines comme le bois, la construction navale et le service naval de courrier et de passagers (Morin, 1988). Les industries Molson ont attiré l'attention d'autres entreprises comme McDonald Tobacco, Dominion Rubber, la fabrique de savon Barsalou. Avec les années, diverses compagnies se sont installées dans le Faubourg, le transformant en un important centre industriel avec de nombreux emplois dans les usines et une multitude de lieux d'habitation pour la classe ouvrière.

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que le déclin du quartier s'amorce. Plusieurs opérations de réaménagement urbain comme la construction du pont Jacques-Cartier, l'élargissement de l'axe Dorchester, la construction de quatre stations de métro au Centre-sud et la construction de l'autoroute est-ouest (ou Ville Marie) forcent la ville à démolir de nombreux logements dans le Faubourg, ce qui provoque le départ des ménages ouvriers (Morin, 1988). Comme conséquence de cette rénovation urbaine, on voit

aussi un ralentissement des activités industrielles. Avec le surgissement d'une forte spéculation foncière et le manque d'espace, les industries finissent par fermer leurs portes ou se relocalisent en périphérie.

En 1954, Jean Drapeau est élu maire de Montréal. Il administrera la ville pendant trois décennies sans véritable opposition. Un de ses objectifs politiques et économiques était de transformer Montréal en un pôle d'attraction national et international. D'ailleurs, un de ses fameux slogans était : « Mettons Montréal sur la carte du monde ! » (Greenberg et Ahtik, 1988). Drapeau a appuyé les revendications du milieu francophone des affaires et en 1963 ont débuté, dans le quartier du Centre-sud, les travaux préliminaires pour la construction de la Maison Radio-Canada. D'autres constructions importantes ont également eu lieu au Centre-sud. À la fin des années 1960 et au cours des années 1970, on y assiste à la construction de l'édifice du ministère de la Justice et de la Sûreté du Québec, l'immeuble de Radio-Québec, du campus de l'Université du Québec à Montréal et des bureaux régionaux du ministère de l'Éducation (Morin, 1988). Le secteur tertiaire francophone s'approprie cet espace en rénovation.

Pour amorcer cette rénovation urbaine, il a fallu détruire des milliers de logements résidentiels. Cependant, d'autres projets de rénovation urbaine ont été mis en place pour restaurer la vocation résidentielle du quartier. Parallèlement, la municipalité et des entreprises privées ont accepté, dans les années 1970, plusieurs projets pour revitaliser les bâtiments de logements au Centre-sud. Avec la croissance du secteur tertiaire, la proximité de l'UQAM et du centre-ville, c'est la classe moyenne scolarisée qui s'y installe. C'est le début du processus de gentrification qui durera plusieurs années.

Le Village Gai

Quand l'affirmation de deux identités coïncident : l'affirmation du fait français

Dans le cas des trois villes analysées dans ce mémoire, les quartiers *gays* ont surgi dans les années 1970. Cette décennie représente la consolidation de divers changements sociaux qui se voyaient lentement revendiqués un peu partout en Occident dans les années

1960. La tradition communautariste américaine a vu éclore divers mouvements de différentes minorités sociales; en France, l'explosion de Mai 68 bouleverse la société et au Québec, le virage arrive avec la Révolution Tranquille.

« ... the Quiet Revolution, (was) a broad movement of national self-affirmation during the 1960s and 1970s that was based on creating a strong provincial state to spearhead a pervasive modernization of Québec society. » (Germain et Rose, 2000, p.34)

Pour comprendre l'impact de la Révolution Tranquille sur Montréal, il faut faire une mise en contexte de la place du bilinguisme dans l'histoire de cette ville. Depuis la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1760, la population d'origine britannique est devenue une minorité dominante à Montréal (Germain et Rose, 2000; Radice, 1999; Linteau, 1992). Après la conquête, l'Angleterre a encouragé la venue de Britanniques dans la métropole. Bien que cette initiative n'ait pas attiré beaucoup d'Anglais, ceux qui y sont venus ont dominé l'économie, la politique et le pouvoir militaire de la ville (Radice, 1999). On voit alors la formation d'une élite d'origine anglaise à Montréal. Cette élite dominait le marché du travail et valorisait les employés ayant l'anglais comme langue maternelle. Cela entraîna la formation d'un cercle vicieux dans lequel la bourgeoisie d'origine britannique occupe les emplois plus spécialisés et s'efforce d'engager une main-d'œuvre qui est aussi britannique.

Ce fut seulement pendant une partie du XIX^e siècle que la population d'origine anglaise a dépassé, en nombre, celle d'origine française à Montréal. On parle notamment de la hausse de l'immigration irlandaise, qui est arrivée entre 1815 et 1850 (Germain et Rose, 2000). Par la suite, on assiste à un grand exode rural de la population d'origine française. Une fois à la ville, celle-ci occupait des emplois en industrie. Après la Seconde Guerre mondiale, l'immigration vers Montréal se diversifie. Les immigrants proviennent de partout dans le monde et choisissent surtout l'anglais comme langue principale, car les meilleures opportunités de travail s'offraient aux usagers de cette langue (Radice, 1999).

La situation à Montréal change dans les années 1960, avec la Révolution Tranquille. Le nationalisme a pris de l'ampleur au Québec et des décisions politiques et économiques qui ont été prises à l'époque ont bouleversé la place de la langue anglaise dans la hiérarchie

de la ville. Comme exemple de ces décisions, je cite la création d'Hydro-Québec. Le service d'électricité de la province de Québec glisse des mains des entreprises anglophones pour se voir contrôlé par l'État provincial. Le changement le plus marquant de l'époque a été l'adoption de la Loi 101, qui faisait du français la langue officielle du Québec. Cette loi indique le désir des Québécois de valoriser et de préserver leur culture d'origine française. Ces changements ont réduit la domination des Anglais sur l'île de Montréal. La communauté *gay* locale, qui n'échappait pas à la division linguistique de la ville, a aussi été transformée par ces changements.

Quand l'affirmation de deux identités coïncident : l'affirmation de la communauté *gay*

La Révolution Tranquille provoque la laïcisation de l'État québécois dans les années 1960. Ainsi, les barrières pour l'adoption des lois moins contraignantes sont affaiblies. La loi Bill Omnibus entre en vigueur au cours de l'année 1968. Elle décriminalise l'homosexualité entre adultes âgés de 21 ans et plus dans un lieu privé. La loi est claire : en restreignant l'homosexualité à la sphère du privé, elle vise à maintenir l'hétéronormativité dans les endroits publics. Comme la loi décriminalisait l'homosexualité seulement dans un lieu privé, la police avait encore carte blanche pour aller dans les bars et arrêter les gens adoptant des comportements jugés de « grossières indécences ». Les descentes policières dans les bars *gays* ont toujours existé, mais elles se sont intensifiées avec le « nettoyage des Jeux olympiques ».

Montréal devait accueillir les Jeux olympiques en 1976 et, en 1975, on assiste au début d'un « nettoyage » spatial du centre-ville, qui visait non seulement les homosexuels, mais la population considérée marginale (prostitués, itinérants, etc.) dans son ensemble. À cette époque-là, la concentration de bars *gays* était plus forte au centre-ville et ces lieux faisaient l'objet de descentes policières fréquentes. Le but des descentes était non seulement de vider le centre-ville de la population marginale, mais aussi d'éviter des manifestations pendant les jeux (Podmore et Chamberland, 2015). Durant cette période, l'activisme *gay* au Canada se renforçait sous l'influence du *gay liberation* américain (Weston, 2002). Il y avait des manifestations un peu partout dans le pays et le maire de Montréal voulait éviter ces événements pendant les jeux.

C'est à cette époque que les commerces destinés à la clientèle homosexuelle se déplacent vers l'est de la ville, plus précisément au Centre-sud de Montréal. Remiggi (1998) a interviewé quelques commerçants qui se sont établis dans le Village pour mettre en lumière les facteurs qui les ont incités à choisir le Centre-sud de Montréal. Les réponses nous donnent des points clés dans leur prise de décision. Au-delà des faibles valeurs foncières du quartier, l'infrastructure des locaux compta significativement dans leur choix. Auparavant, plusieurs théâtres, cinémas, cabarets et bistros étaient sis sur la rue Sainte-Catherine, entre le boulevard Saint-Laurent et l'avenue Papineau. Ces commerces n'ont pas résisté au déclin que le quartier a subi dans l'après-guerre et aux changements sociaux comme la popularité accrue de la télévision, phénomène qui réduisait la popularité des cabarets offrant des spectacles et des prestations d'orchestres. Les circonstances des années 1960 ont ainsi amené l'abandon de ces locaux idéaux pour l'installation de nouveaux commerces de divertissement.

Bien qu'il soit impossible de déterminer de façon précise et incontestable les raisons exactes qui ont mené à cette délocalisation, vu l'existence de plusieurs facteurs qui peuvent influencer ce genre de phénomène, l'article de Frank W. Remiggi (1998) apporte un point de vue cohérent sur ce sujet de controverse. Dans son analyse du phénomène, Remiggi associe l'émergence du Village gai à l'affirmation du fait français au Québec et à des facteurs d'économie spatiale. L'auteur porte attention au moment où les bars *gays* sont sortis du centre-ville, soit sept ou huit ans après la tenue des Jeux olympiques. L'étude de Remiggi attribue plutôt ce déplacement aux valeurs foncières du centre-ville, qui ont augmenté avec l'avènement de la modernisation urbaine et l'affirmation du fait français. La concentration commerciale sort de la partie anglophone de la ville pour s'installer dans la partie francophone, où l'on voit aussi l'établissement de Radio-Canada et de l'UQAM, les deux occurrences étant des conséquences de la Révolution Tranquille.

L'analyse du même phénomène mené par Giraud (2013) concorde avec celle de Remiggi. L'auteur souligne qu'il y avait une particularité culturelle et politique à Montréal dans les années 1960 qui, selon lui, a facilité la prise de conscience du mouvement homosexuel. Le climat culturel et politique de Montréal permet en effet, depuis la fin des années 1960, certaines convergences entre le militantisme spécifiquement homosexuel et

l'affirmation d'un nationalisme québécois et d'une identité francophone. Cette convergence entre l'identité populaire francophone et l'homosexualité se manifeste à travers une série d'évènements et de festivités dans le quartier, dont certains évènements typiques de la culture populaire québécoise réinvestis par les bars et les associations *gays* du Village. Pour Giraud, l'émergence du Village gai de Montréal se nourrit d'un contexte culturel particulier où des identités minoritaires et contestataires convergent, au moins ponctuellement, favorisant la territorialisation nouvelle des homosexualités montréalaises.

Les années 1980 sont marquées par la consolidation du quartier Centre-sud en tant que quartier *gay* de la ville de Montréal. L'investissement d'un nouvel espace s'accompagne d'une visibilité croissante inaugurant une remise en cause de la marginalité sociale et spatiale des modes de vie *gays*. L'espace apparaît à travers la recherche d'une ville, d'une région ou d'un lieu « autre », où l'homosexualité serait quantitativement présente et surtout plus facile à vivre (Giraud, 2013). Comme déjà mentionné, à Montréal, pendant une période, il y avait une nette distinction entre la partie anglophone et la partie francophone de la ville. Certains participants anglophones aux entrevues conduites dans le cadre de la thèse de Guindon (2001) ont dit qu'ils ne verraient jamais le village comme leur place à Montréal, car ils ont toujours associé les lieux de rencontre *gays* à la partie anglaise de la ville.

Ledrut (1973) analyse l'image que les gens ont de la ville par l'entremise du discours, c'est-à-dire de la manière dont les gens parlent de celle-ci. Dans la thèse de Guindon, d'après les réponses distinctes des participants, il devient clair que les répondants anglophones ont une image de la ville complètement différente de celle partagée par les répondants francophones. Chacun de ces groupes voyait et vivait Montréal selon sa culture et son identité ethnique. C'est pour cette raison que les participants anglophones ont dit qu'ils ne verraient jamais le village comme leur place à Montréal. L'image qu'ils ont de cette ville est directement liée aux lieux où l'anglais se parle. Quand le Village gai se structure dans la partie francophone de la ville, les *gays* montréalais d'origine anglaise ne réussissent pas à s'y identifier. Cette situation évoque à quel point le surgissement du Village est étroitement lié à l'affirmation identitaire et linguistique que le Québec vivait dans les années 1970. Les établissements *gays* s'installent à l'est de la ville et on voit que

l'identité *gay* est renforcée par l'identité nationale qui se consolidait. D'après les recherches consultées (Giraud, 2013; Guindon, 2001), les *gays* montréalais qui ont fait du Village un bastion de leur culture sexuelle sont ceux de l'ethnie française. Par conséquent, le Village est également un bastion de leur culture linguistique, l'affirmation du fait français.

L'histoire de la librairie *Androgyny* est emblématique pour illustrer ce tournant entre les espaces *gays* francophones et anglophones de Montréal. Cette librairie a été inaugurée en 1973, dans un moment où les homosexuels canadiens investissaient dans des institutions communautaires avec le but d'amplifier le matériel de discussion sur la libération *gay*. C'est dans ce contexte que surgissent les premières librairies de propriétaires *gays*, qui vendent des livres traitant de l'homosexualité de façon positive et critique, et non simplement comme une maladie, un crime ou un péché (Warner, 2002). Ainsi, en 1970, *Glad Day Bookshop* ouvre ses portes à Toronto, et en 1973, *Androgyny Bookshop* apparaît à Montréal sur la rue Crescent, dans la partie anglophone, en offrant des livres seulement en anglais. En 1977, son nom est changé pour L'Androgyne et on commence à y vendre des livres en français et à y tenir des réunions dans la même langue pour débattre des enjeux de la communauté. Par la suite, on voit la librairie déménager vers la partie francophone de la ville : en 1982, le commerce s'installe sur le boulevard Saint-Laurent près du Centre-sud, et en 2001, sur la rue Amherst, au cœur du Village.

Le sociologue français Colin Giraud s'intéresse aux dimensions spatiales de la socialisation et à la sociologie des homosexualités. Dans son article intitulé « Le "Village Gai" de Montréal. Une aventure urbaine minoritaire », l'auteur utilise les histoires de vie des habitants pour retracer la trajectoire du Village gai montréalais depuis les années 1970. Dans l'article, il démontre que le Village était auparavant perçu comme un refuge, et au fur et à mesure que les *gays* ont obtenu leurs droits civiques, il s'est transformé en un choix. Lors de l'éclosion du Village, il y avait des lois contraignantes par rapport à l'homosexualité, ce qui transformait l'environnement social hostile à leur mode de vie. Ainsi, les *gays* ayant choisi d'y habiter l'ont fait parce qu'ils voyaient le quartier comme un refuge contre ces contraintes. À ce moment, s'imposait un isolement social, produit du préjugé et de la distance sociale entre les différentes pratiques culturelles du groupe *gay* par rapport à l'ensemble de la communauté hétérosexuelle (Levine, 1984). Le changement de

perception du village, de refuge à choix, arrive lorsque la visibilité et l'acceptation sociale de l'homosexualité commencent à changer. Giraud souligne qu'une première manière d'investir le quartier *gay* correspond à un espace investi, voire recherché, parce qu'il offre un environnement sécurisant, épanouissant et en conformité avec une homosexualité visiblement structurante dans les trajectoires. Pour l'auteur, le cas du Village gai de Montréal met au jour le caractère de ressource sociale que l'espace peut constituer pour des minorités urbaines, tout en interrogeant les capacités de mobilisation de certaines de ces minorités. Les entrevues réalisées par Giraud démontrent qu'au fil des années, le Village est devenu un espace organisé et institutionnalisé. À la quête d'un refuge succède une affirmation spatiale et sociale plus visible, dans laquelle l'espace urbain est une ressource à la fois concrète et symbolique.

Le SIDA

Tel que discuté dans les chapitres précédents, le SIDA est apparu à un moment où la communauté *gay* arrivait à l'apogée de sa libération sexuelle, et le véhicule matériel de cet apogée était le quartier *gay*, avec ses établissements *de sexe* et *pour le sexe*, comme les *backrooms* et les saunas. Dans ce travail, le but d'analyser la réponse de la communauté à l'endroit de l'épidémie consistait à investiguer si le quartier a eu un rôle dans le combat contre la maladie ou non. On sait que la réponse de l'État par rapport à la maladie dépendait de l'implication et de l'organisation de la communauté pour combattre le SIDA (Pollack, 1994). Les communautés se sont organisées pour exiger une action de l'État dans la recherche sur la maladie et aussi pour un système de santé prêt à soutenir les infectés de la meilleure façon possible, considérant le manque d'information existant au début. La communauté a-t-elle su utiliser le Village gai en tant qu'outil de combat contre la maladie, comme ce fut le cas à San Francisco ?

Malheureusement, les études sur l'impact du SIDA sur la population *gay* à Montréal sont pratiquement inexistantes. La plupart des études sociologiques sur le sujet reflètent la réalité française et étatsunienne. La seule étude trouvée sur le sujet, qui se concentre sur les organismes en lien avec le SIDA et sur la communauté *gay*, est celle de Lavoie (1998) qui

fait une analyse superficielle de la situation. Je suppose que cette absence d'études dépend de différences fondamentales entre les sociétés canadienne, française et américaine. Tel que souligné par l'auteur Michel Pollack, la société américaine a une culture puritaine qui favorise la panique et la ségrégation sociale, et elle a utilisé les mœurs pour aborder la maladie dans les médias (Pollack, 1998). Le discours tenu par les dirigeants américains stipulait que les homosexuels avaient été responsables de contracter la maladie car ils prônaient un « mode de vie peccamineux ». Comme nous avons vu dans le chapitre sur San Francisco, le mouvement *gay* américain a dû se battre pour inciter son gouvernement à réagir à l'épidémie. En France, la classe médicale s'est appropriée la maladie avant la communauté *gay*, qui a nié les méfaits du SIDA très longtemps. Au Canada, je n'ai pas trouvé de documentation montrant l'existence d'un conflit entre la communauté et le gouvernement pour le combat contre le SIDA. Certes, plusieurs associations communautaires se sont formées partout dans les provinces pour traiter des enjeux de l'épidémie et le gouvernement n'a pas tardé à agir.

L'impact social de la maladie dépend considérablement de la façon dont elle a été abordée par le système médical, les médias et le gouvernement, mais on ne peut nier que l'épidémie du SIDA a mis l'homosexualité en évidence partout dans le monde. Auparavant, malgré les descentes policières et quelques manifestations dans les rues, on peut dire que l'homosexualité était vécue de façon clandestine. En devenant le premier « groupe à risque » touché par la maladie, les homosexuels ont vu leur vie dévoilée à la société (Pollack, 1998).

En plus de mettre en évidence la position de minorité sociale des homosexuels, le SIDA a aussi révélé une société québécoise homophobe et hétérosexiste. Comme celle des États-Unis, elle a mené des campagnes publicitaires moralisatrices. Bien que les *gays* aient été, au début de l'épidémie, le seul « groupe à risque », au Québec, les campagnes pour combattre la maladie se sont toujours efforcées de la déshomosexualiser (Lavoie, 1998). La relation entre l'épidémie et les homosexuels a été, pendant longtemps, traitée comme un tabou. À Montréal, avant 1996, les groupes de prévention et d'intervention contre le SIDA n'avaient pas de publicité destinée juste à ce groupe.

En analysant la situation, Lavoie s'aperçoit qu'on a créé certaines procédures pour

ne pas parler directement aux *gays*. Par exemple, l'acronyme HARSAH³², « hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes », permet aux intervenants de ne pas utiliser des mots comme « homosexuel » pour atteindre un public plus large que celui qui s'identifie comme tel. L'acronyme voulait rejoindre ceux qui avaient des relations sexuelles entre hommes sans la barrière d'identification « homosexuels ». Bien que paradoxale, au Québec, l'épidémie a attiré l'attention des homosexuels sans les faire sortir de l'ombre. Les médias faisaient le lien entre le SIDA et les homosexuels. Quand la maladie est apparue, elle était connue mondialement comme la « peste *gay* ». Cependant, le réseau de santé québécois, responsable de la prévention de la maladie, a relégué les *gays* dans l'ombre quand ils ont opté pour l'utilisation d'un acronyme qui ne reconnaît pas les spécificités de ce groupe à risque.

Un autre point important que Lavoie a souligné, c'est une recherche ayant analysé le management de l'épidémie dans quelques pays en Europe (Pollack, 1994). Cette recherche démontre que l'implication de la militance *gay* pour gérer l'épidémie a été essentielle pour mobiliser le gouvernement et pour avoir un réseau d'intervention et de prévention destiné spécifiquement au public *gay*. Les pays profitant d'une militance *gay* mieux structurée ont reçu un support plus adéquat de l'État quant à la situation et à la population cible. L'« appropriation » de la maladie par la militance *gay* a donc eu un rôle capital dans le lendemain difficile que l'épidémie a apporté à cette communauté. Au Québec, cette appropriation s'est faite discrètement au fil des années dans le Village, avec l'installation d'organismes de combat contre le SIDA. En 1996, un mémorial en souvenir des victimes de la maladie a été inauguré dans le quartier (Giraud, 2013).

³² Les sites de santé publique du Québec ont un point de vue divergent par rapport à l'utilisation de l'acronyme. Le site du bureau régional d'information en santé sexuelle, situé à Sept-Îles, explique ce que signifie l'acronyme : « L'acronyme HARSAH est utilisé en santé publique et dans la recherche. Personne ne s'identifie comme HARSAH. Il visait initialement à réduire la stigmatisation entourant l'infection par le VIH, que l'on associait aux homosexuels, en recentrant la notion de risque de transmission sur le comportement plutôt que sur l'orientation sexuelle. » (Bureau régional d'information en santé sexuelle. <http://www.lebriss.ca/main.php?sid=m&mid=60&lng=2>)

Le site de l'Institut National de santé publique du Québec (<http://www.espaceitss.ca/23-fiches-thematiques/les-hommes-ayant-des-relations-sexuelles-avec-d-autres-hommes-harsah-.html?pageEnCours=2>) dit que le terme est utilisé pour définir une population par le biais du comportement sexuel. Il ne s'agit pas d'un terme identitaire comme homosexuel. L'acronyme est sujet de controverse. Certains trouvent que d'une perspective épidémiologique, le terme est valide, car il évite la complexité des connotations sexuelles et culturelles et les identités sexuelles n'ont pas de connexion avec le dépistage et la prévention des maladies. Pour d'autres scientifiques qui analysent l'application du terme (Lavoie, 1998; Young et Meyer, 2005), l'acronyme efface les minorités sexuelles du discours de la santé publique.

Au début des années 1990, les mots d'ordre militants s'actualisent de manière spectaculaire dans l'affirmation d'une identité homosexuelle désormais visible sur la scène sociale et urbaine. Dans plusieurs pays occidentaux, les années 1990 signalent la visibilité croissante des mouvements *gays* et lesbiens à travers les mobilisations contre l'épidémie de SIDA, l'audience croissante des manifestations de la *Gay Pride* et la lutte pour l'égalité des droits sociaux (Chamberland, 1997). Sur le terrain montréalais, le Village gai se développe considérablement et la rue Sainte-Catherine devient l'artère centrale du quartier et concentre la majorité des commerces et des établissements *gays* du secteur. La croissance du nombre d'établissements s'accompagne d'un affichage identitaire nettement plus fort dans l'espace de la rue et du développement de lieux de plus en plus grands et de plus en plus fréquentés (Giraud, 2013).

Gentrification et tourisme

D'après le matériel de recherche trouvé sur le Centre-sud de Montréal, on voit que la gentrification vécue a été une conjonction de l'intervention de l'État et des acteurs sociaux. Le Centre-sud de Montréal était occupé par le secteur industriel et les ménages ouvriers, et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le déclin du quartier s'est amorcé. L'État a mis en œuvre plusieurs projets pour améliorer les voies de transport (autoroute, métros, etc.), ce qui a détruit maints logements et a généré la nécessité de projets pour la revitalisation urbaine. Dans les années 1980, la municipalité a notamment créé le Programme d'intervention dans les quartiers anciens (PIQA), le Programme de revitalisation des artères commerciales (RAC) et le Programme de rénovation d'aires industrielles de Montréal (PRAIMONT) (Morin, 1988).

Parallèlement à l'action gouvernementale, on voit l'action des acteurs sociaux avec l'emménagement de la classe moyenne intellectuelle, attirée au Centre-sud par la proximité de l'UQAM, les emplois tertiaires qui s'y installent et l'investissement de la communauté *gay* dans le local avec l'ouverture de premiers établissements commerciaux destinés au public LGBTQ. Ces phénomènes-là ne représentaient que le début du processus de gentrification du quartier, qui a acquis une force majeure dans les années 1990.

Giraud attire l'attention aux changements relatifs à l'occupation du Village dans cette période :

Les formes de la présence homosexuelle dans le Village gai ont changé. Plus nombreuses, plus visibles et plus institutionnalisées, elles illustrent le rôle central des *gays* dans la requalification d'un quartier de Montréal dont ils ont été les principaux acteurs depuis vingt ans. Au refuge minoritaire succède un espace urbain attractif, objet d'investissements économiques et symboliques, mais aussi culturels et touristiques. De nouvelles générations homosexuelles mobilisent intensivement le quartier à la faveur d'un travail social de conversion : du stigmaté minoritaire, on passe à la ressource individuelle et collective (Giraud, 2013, p.41)

Il est primordial de souligner le rôle unique des ménages *gays* dans la gentrification du quartier. Certains auteurs utilisent le terme « gaytrification » pour traiter spécifiquement des changements qui découlent de l'occupation *gay* du quartier. Dans les années 1990, l'homoparentalité n'était pas un phénomène commun comme de nos jours. Ainsi, d'une façon générale, la plupart des ménages du Village étaient composés de couples scolarisés en ascension sociale, financièrement aisés pour investir dans le logement et avec suffisamment de temps libre pour s'impliquer socialement dans les activités du quartier. Une recherche a démontré que l'atmosphère de « nouveaux styles de vie » que la communauté *gay* a apportée au quartier fut un facteur déterminant dans le choix de voisinage pour certains habitants du Village (Giraud, 2008).

Les recherches sur la gentrification des quartiers *gays* au Canada sont rares. Colin Giraud est un des seuls chercheurs à se pencher sur le contexte de langue française, ayant travaillé sur Montréal et Paris. L'auteur a identifié trois rôles principaux de la communauté *gay* dans la gentrification du Village : résidentiel, symbolique et commercial/économique. Le processus de gentrification résidentielle subi au Village ne peut pas être bien délimité à cause du manque de données par rapport aux ménages de couples du même sexe. Ce n'est que récemment que le Canada a ajouté cette question au recensement. La gentrification résidentielle au Centre-sud à Montréal a eu un caractère beaucoup plus socioculturel que socioéconomique, différent de celui observé à San Francisco et au Marais (Giraud, 2008). Sauf quelques rues du Village, qui ont connu un véritable changement architectural et par

conséquent de la valeur foncière, la transformation résidentielle que le quartier a vécue était par rapport à l'élévation du statut culturel des résidents.

La dimension symbolique de la transformation touche la représentation du quartier dans la ville. La mémoire collective des citoyens montréalais associait le quartier aux industries et aux ménages ouvriers qui empochaient un bas revenu. Bien que la gentrification subie dans le Village soit une « gentrification marginale », car les nouveaux habitants avaient un statut culturel plus riche, mais pas vraiment un meilleur statut économique, Giraud a identifié cet aspect symbolique dans le phénomène en question. Au-delà du côté symbolique imaginaire, il y a aussi le symbole matériel, celui que les habitants voient affiché partout au Village. La seule aire de la ville où l'identité *gay* est vécue dans les vitrines, avec les pubs destinées au public *gay*, et où les drapeaux aux couleurs de l'arc-en-ciel flottent. Un autre aspect qui change le rôle symbolique du quartier abordé par Giraud, c'est l'ensemble des événements pour le public *gay*.

Cependant, peut-on traiter séparément les aspects de la gentrification ou sont-ils inexorablement liés ? Le changement symbolique est étroitement lié au changement économique, qui est étroitement lié au changement résidentiel et vice-versa. C'est indiscutable, il y a des nuances par rapport aux rôles mentionnés, mais on ne peut pas discerner où l'un finit et où commence l'autre. Le commerce pour le public LGBTQ a amené la population et la culture *gay* au Centre-sud et c'est à partir de cette appropriation territoriale que les membres de la communauté ont pu s'organiser pour changer le paradigme social en relation à leur vie. Outre le commerce, la communauté a pu créer dans le Village des associations pour la cause *gay*.

Les années 1990 inaugurent un retournement des logiques socio-spatiales et dès lors, le refuge des années 1980 cède la place à l'espace de la reconnaissance et de la conversion du stigmaté³³ en ressource multiforme (Giraud, 2013). Le commerce, en collaboration avec les associations, a créé le défilé de la fierté *gay*, dont la première édition avec un nombre considérable de participants remonte à 1993. Entre 1987 et 1992, il y avait

³³ Selon l'auteur Erving Goffman, le stigmaté est un type de relation entre attribut et stéréotype. Le stigmaté est diminué aux yeux de la société et il cesse d'être une personne accomplie et ordinaire, et tombe au rang d'individu vicié, amputé. Il s'agit donc plus d'une étiquette apposée par les « normaux » que d'un attribut objectif.

des défilés pour célébrer la fierté *gay* au cœur du Village, mais le nombre de participants était faible. Actuellement, le défilé pour la fierté *gay* a lieu une fois par an et il peut compter sur la participation de personnalités politiques importantes de la province et d'ailleurs. Par exemple, en 2013, lorsque Pauline Marois a participé à la célébration, c'était la première fois qu'un premier ministre du Québec prenait part au défilé. En 2014, l'événement a bénéficié de la présence de politiciens représentant divers partis comme Justin Trudeau, Thomas Mulcair, Marc Garneau, Pierre Arcand, Marguerite Blais, etc. Le maire de Montréal Denis Coderre y a participé en 2014 et 2015³⁴.

Il y a aussi d'autres célébrations et événements qui s'ajoutent au défilé, qui durent plusieurs jours et attirent des millions de touristes à Montréal chaque année. Par exemple, les sept jours de célébration du Diver/Cité, qui existe depuis 1993, et les trois jours de fête du Black and Blue, depuis les années 1990. Juste pour illustrer l'ampleur acquise par ces événements avec les années : en 1994, le Diver/Cité bénéficiait d'un financement de 42 000 dollars tandis qu'en 2011, ce chiffre a augmenté à 1.9 millions de dollars³⁵. Pendant l'été, la rue Sainte-Catherine est fermée pour encourager le commerce local. Il est clair qu'en quelques décennies, la municipalité montréalaise est passée de bourreau à partisan de la cause *gay*. Le renouvellement de la station de métro Beaudry est un exemple physique de ce soutien, car en 1999, cette station localisée au cœur du Village était rénovée et dès lors, des mâts aux couleurs de l'arc-en-ciel surplombaient sa porte d'entrée.

Conclusion

La trajectoire de la présence *gay* dans l'espace de Montréal suit les divisions linguistiques qui ont longtemps structuré les dynamiques d'occupation urbaine et de socialisation de ses habitants. Comme ailleurs en Occident, les lieux de rassemblement *gay*

³⁴ Les sources consultés : <http://www.tvanouvelles.ca/2015/08/16/defile-de-la-fierté-gaie-soleil-chaieur-et-foule>; <http://www.journaldemontreal.com/2013/08/18/la-classe-politique-presente-au-defile-populaire> et <http://www.journaldemontreal.com/2013/08/18/la-classe-politique-presente-au-defile-populaire>

³⁵ Ces chiffres ont été tirés d'une entrevue de Suzanne Girard, directrice et co-fondatrice du Divers/Cité. <http://montrealgazette.com/entertainment/the-activist-roots-of-montreals-famed-diverscite-festivaland-the-future-of-gay-pride>

se sont déplacés au fil des années. Ce qui distingue le cas montréalais des autres, c'est que le déplacement de ces lieux de rencontres se modelait à l'identité bilingue de la ville. Le Village gai prend son essor avec les changements occasionnés par la Révolution Tranquille. En s'installant dans la partie est de Montréal, le quartier devient un espace d'affirmation relative aux aspects identitaires de l'orientation sexuelle et aussi de la langue maternelle. La communauté *gay* est aussi une communauté linguistique.

Québec a été la première province canadienne à ajouter dans sa charte des droits et libertés le respect de l'orientation sexuelle, dès 1977. Cella a pu se produire grâce aux manifestations qui ont eu lieu suite à la descente au bar Truux. Inspirés par des émeutes à Stonewall, environ 2000 personnes sont allées dans les rues pour démontrer leur insatisfaction à l'endroit de la répression policière. L'évènement a entraîné une grande couverture médiatique et pour la première fois au Québec, les médias se sont montrés en faveur des *gays* (Higgins, 2011). À partir de cette modification de la charte, les *gays* ont développé un activisme judiciaire visant le discours hétéronormatif, et parfois homophobe, de diverses institutions (Guidon, 2001), comme par exemple en portant plainte contre des journaux tels « *Le Quotidien* de Chicoutimi et *Le Soleil* de Québec, qui titraient un article « Rien pour les fifis » dans l'affaire d'un stage annulé de l'Office Franco-Québécois pour la Jeunesse, projet qui intéressait la communauté gaie » (Guidon, 2001, p.176)

Le changement de la charte n'a pas inauguré une ère où les LGBTQ ont du coup cessé d'être victimes de préjugés au Québec. Les descentes policières effectuées dans les bars d'habités *gays* ont continué même après le changement de la charte et pareilles manœuvres montrent que la réalité quotidienne n'a pas changé. Pour ne donner qu'un exemple, encore de nos jours, une chaire de recherche de combat à l'homophobie est financée par le gouvernement. Pourtant, la documentation sur Montréal ne dénote pas, après les années 1980, maints conflits entre la communauté et le gouvernement. La communauté *gay* a utilisé le quartier pour structurer une culture homosexuelle et québécoise francophone, plutôt que pour la revendication des droits. Il semble qu'ici, le combat est contre l'hétéronormativité de la société, à la présomption compulsoire de l'hétérosexualité dans les interactions quotidiennes soit avec les individus, soit avec les institutions de l'État, au lieu d'être contre une législation contraignante.

Les éléments plus importants pour la formation du quartier *gay* à Montréal

La Clandestinité	L'émergence du ghetto	Le SIDA	La Gentrification et le tourisme
<ul style="list-style-type: none"> • Peu de documentation sur des lieux de rencontre <i>gay</i> au début du XX^e siècle; • Parc Mont-Royal était lieu de rencontre pour des rapports sexuels; • La ville était divisée par ethnie : l'ouest occupé par les Canadiens d'origine anglaise et l'est par les Canadiens d'origine française; • Les bars de fréquentation <i>gay</i> se concentrent dans la partie anglophone; <p><i>Dans le début du siècle, les lieux de rencontre étaient fréquentés selon l'ethnie : française ou anglaise</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Le « nettoyage » des Jeux Olympiques retire les bars du centre-ville; • L'orientation sexuelle est ajoutée à la charte de droits et libertés québécoise; • Centre-sud de Montréal était un quartier industriel qui perd sa fonction urbaine et est abandonné par la classe ouvrière; • Les anciens commerces de divertissement une fois situé au Centre-sud ont laissé l'infrastructure nécessaire pour l'établissement de nouveaux commerces; • L'affirmation du français et la consolidation de l'identité <i>gay</i> conjointement; <p><i>Deux identités se consolident simultanément</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Pas de documentation qui montre l'existence d'un conflit entre la communauté et le gouvernement canadien pour le combat du SIDA ; • Peu de documentation sur les enjeux du SIDA à Montréal ; • Installation de plusieurs organismes de combat au SIDA dans le Village au fil des années <p><i>Législation protectrice des droits et libertés se reflète dans le combat contre la maladie</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Résultat de l'intervention de l'État et des acteurs sociaux ; • Quartier devient lieu de concentration d'emplois dans le secteur tertiaire; • L'UQAM s'installe dans le quartier; • Transformation socioculturelle du Village avec l'occupation de la classe moyenne intellectuelle; • Le commerce en collaboration avec les associations a créé le défilé de la fierté <i>gay</i>; • Station de métro Beaudry renouvelé avec les couleurs de l'arc en ciel <p><i>Le ghetto devient quartier touristique investi par l'État</i></p>

Tableau 3 – Periodisation à Montréal

Conclusion

La démarche présentée dans ce mémoire a tracé le problème sociologique de l'apparition d'une nouvelle forme de communauté par l'entremise d'un quartier. Les métropoles ont offert des espaces de relâchement du contrôle social, favorisant ainsi le développement d'un réseau homosexuel. Dès le début du XX^e siècle apparaissent dans certaines métropoles des lieux de rencontres dont l'accès est permis à un public *gay*. Les agglomérations urbaines sont un territoire idéal pour la formation de liens sociaux plus individualisés et socialement moins coercitifs que ceux du contexte rural. Bien que cette particularité des métropoles avantage les homosexuels, leur sexualité s'inscrit tout de même contre l'hétéronormativité des sociétés occidentales. Dans la première moitié du XX^e siècle, les homosexuels ont cherché différentes manières de contourner cette norme. Notamment à travers l'isolement du reste de la société, situation dans laquelle les *gays* s'efforçaient de restreindre leurs contacts avec les hétéros, ou bien le contraire, les mouvements d'homophiles qui au lieu de s'isoler, cherchaient à s'intégrer à la société en respectant les normes de genre existantes.

Pour bien préciser le groupe étudié, j'ai démontré que l'hétéronormativité ne s'exerce pas de la même façon pour tous les membres de la communauté LGBTQ, ce qui s'avère l'une des raisons pour lesquelles le phénomène analysé devient une réalité uniquement pour les hommes homosexuels. Il n'existe pas, à ce jour, d'équivalent chez les lesbiennes. Elles se confrontent à d'autres enjeux sociaux, comme ceux soulevés par le mouvement féministe. Ainsi, les ghettos *gays* ont surgi dans les années 1970, propulsés par le *gay liberation* américain dont le but était de transformer la honte d'être *gay* en fierté par l'entremise d'un appel à « sortir du placard ». Autrement dit, en mobilisant les gens à exposer leur sexualité, le *gay liberation* voulait retirer l'homosexualité de la sphère du privé. Le mouvement a interpellé ceux qui avaient une identité *gay* et désiraient la vivre dans la commune. Les membres de la communauté *gay* entament un processus de gentrification dans les centres-villes des métropoles, vides après le départ des industries et de la classe ouvrière. Ils transforment le quartier en un espace identitaire dans la ville, ce qui constitue le foyer d'une lutte pour la reconnaissance.

Au départ, j'ai annoncé que la question de recherche consistait à examiner l'existence d'une trajectoire de formation et de transformation des quartiers *gays* dans les villes de San Francisco, Paris et Montréal. Répondre à cette question signifie éclaircir un phénomène qui a eu lieu dans la plupart des métropoles en Occident. L'analyse de ce phénomène a pris jusqu'ici deux orientations différentes : celle de la sociologie urbaine, qui étudie la fonction du quartier dans la structure de la ville et dans la vie des habitants, et celle des études gaies et lesbiennes, qui examinent la situation et les enjeux de la communauté *gay*. Les recherches menées sur le sujet ne s'intéressent pour la plupart qu'à une partie du phénomène et ont négligé de se pencher sur la façon dont la trajectoire de la communauté homosexuelle locale s'articule à l'évolution historique, politique et urbaine de la ville où le quartier est situé.

Ce mémoire a cherché à combler la lacune existante entre les études strictement urbaines et les études gaies et lesbiennes dans la compréhension de l'établissement des quartiers *gays* en Occident et du cheminement de la population *gay* dans l'appropriation d'un espace urbain reconnu comme son quartier. Le présent mémoire montre que les quartiers *gays* ayant surgi dans les années 1970 sont le résultat de la trajectoire d'une vie *gay* en ville, laquelle est décelable dès le début du XX^e siècle, et qui va de pair avec les transformations politiques, urbaines et économiques de la ville.

Après l'exposition des portraits de chaque ville, nous voyons l'existence de trois figures types de quartiers *gays*. Trois conditions principales influencent la trajectoire analysée : la politique, l'économie et le cadre urbain de la ville en question. La politique parce que c'est elle qui donne le ton à la formation de la communauté *gay*. Autrement dit, la politique est responsable des enjeux institutionnels auxquels les *gays* qui sont membre de la communauté doivent faire face. L'économie influence directement les aspects urbains, les transformations économiques dans les années 1960 furent responsables du changement de la fonction urbaine des quartiers des trois villes étudiées. Finalement, le cadre urbain de la ville apparaît absolument déterminante, au-delà de ce qui peut être attribué aux contextes économiques et politiques nationaux. Ces figures types sont le résultat de l'articulation entre l'histoire urbaine de la ville en question et la communauté *gay* locale.

Le caractère portuaire de San Francisco a joué un rôle majeur dans le devenir de la communauté. L'accès facile à la ville, offert par le port, a attiré plusieurs étrangers, la plupart des hommes en quête de fortune lors de la période de la ruée vers l'or. Le grand nombre d'hommes dans la ville a fourni la circonstance idéale pour le surgissement de plusieurs commerces destinés au sexe et à la vente de boissons alcoolisées. Le port abrite les premiers commerces ayant une clientèle *gay*. Quelques années plus tard, pendant la Deuxième Guerre mondiale, le port de San Francisco a été la porte d'entrée aux États-Unis pour plusieurs bases militaires américaines. Maints soldats ayant été dispensés de l'armée à cause de leur sexualité finissaient par rester dans la ville, faisant ainsi augmenter la population *gay* de cette métropole. La politique américaine était très répressive par rapport à l'homosexualité. Dès le début du siècle, et ce jusqu'au milieu des années 1970, les descentes policières dans les bars *gays* se faisaient quotidiennement. En plus, l'État américain a ajouté l'homosexualité à la liste des « menaces » lors de la Guerre froide. De telles mesures ont influencé la formation d'une communauté imbue de conscience politique.

À Paris, les quartiers ayant premièrement abrité la concentration d'une vie *gay* l'ont fait à cause de leur localisation dans la ville. Le cimetière instauré à Montmartre a transformé le quartier, qui est devenu l'adresse des artistes locaux soit les marbriers, les sculpteurs et les peintres. Ainsi, le commerce bohème, fréquenté aussi par des *gays*, s'y développe. De plus, l'arrondissement ne faisait pas partie de Paris et les vins y arrivaient moins chers qu'en capitale. Montparnasse, autre quartier bohème ayant abrité les *gays* dans le début du XX^e siècle à Paris, revendiquait une puissante vie nocturne. L'installation du théâtre Montparnasse a entraîné l'ouverture d'autres commerces de divertissements dans le quartier. En ce qui concerne la politique, la particularité remarquable de Paris est la législation, qui ne punissait pas l'homosexualité, ce qui a créé un sentiment de sécurité au sein de la collectivité *gay*.

À Montréal, l'influence politique sur le quartier *gay* se fait présente à travers deux facteurs principaux. Jusqu'à environ les années 1970, les bars *gays* étaient situés plutôt dans la partie anglophone, dans l'ouest du centre-ville, entre les rues Peel et Stanley. Avec les jeux Olympiques de 1976, le maire veut dégager la « population marginale » du centre-

ville et ordonne des descentes policières fréquentes dans les bars *gays* du secteur. Au-delà d'une législation répressive qui a toujours permis des descentes policières dans les bars, la ville hérite d'un maire résolu à intensifier le contrôle exercé dans ce genre d'établissement. En parallèle, la province subit les conséquences de la Révolution tranquille. Le Québec vit un moment d'affirmation du fait français. L'adoption de la Loi 101, qui fait du français la langue officielle du Québec, n'est qu'un exemple des transformations de l'époque. Le cadre urbain est lié au bilinguisme de la ville. Les transformations se reflètent dans la communauté *gay*, qui sort du côté ouest de l'île, considéré comme anglophone pour ses habitants, et s'y installe dans le côté est, plutôt francophone.

Le seul facteur entraînant des conséquences semblables pour les trois quartiers a été la transformation économique des années 1960. Le processus d'industrialisation est arrivé de manière relativement similaire en Occident, avec la classe ouvrière et les industries occupant les centres-villes. Avec le changement vers l'économie postindustrielle et le boom d'emplois dans le secteur tertiaire, le centre-ville se montrait prêt à se voir réapproprié par la communauté *gay*.

Existe-t-il une seule trajectoire des formations et des transformations des quartiers *gays* ?

D'après les tableaux de périodisation esquissés, le constat est que les villes suivent une trajectoire de formation et de transformation des quartiers *gays* dont voici les grandes phases : l'époque où l'homosexualité est vécue de façon clandestine; l'émergence du ghetto; le surgissement du SIDA; la gentrification et le tourisme. La trajectoire de formation et de transformation de ces quartiers compte dans son parcours des étapes communes. Toutefois, ces étapes sont composées d'éléments étroitement liés à la politique, l'économie et au cadre urbain des villes analysées. Le terme « trajectoire » peut être défini comme le chemin pour aller d'un point à l'autre. Or, si je parle d'éléments hétéroclites dans une trajectoire donnée, je ne peux pas affirmer qu'elle est unique pour l'ensemble analysé. Certes, le phénomène s'amorce du même point de départ, la clandestinité, et atteint le

même point d'arrivée, le quartier *gay* touristique et gentrifié, mais il existe trois parcours différents pour compléter ce chemin. Et chacune des communautés conserve un caractère propre formé dans ce parcours, point sur lequel cette conclusion revient plus loin.

À travers le prisme de la sociologie urbaine, la transformation majeure observée est celle du ghetto en quartier, car le phénomène change de catégorie d'analyse sociologique. Selon Wirth (1984), l'un des aspects les plus importants du ghetto est l'isolement social imposé par la société. Les trois cas étudiés sont, au départ, nés pour des raisons de défense, de solidarité et d'identification à une culture et à un style de vie contraires à l'hétéronormativité. Quand ces espaces d'occupation *gay* se forment au cours des années 1970, ils sont automatiquement classifiés par la société en tant que ghettos, justement à cause de la ségrégation sociale que leur mode de vie impose. L'évolution culturelle de la compréhension des sexualités dans les sociétés occidentales change le sens de ces enclaves, qui deviendront des « quartiers » *gays*. Le ghetto sert à consolider l'identité homosexuelle, à créer une culture à laquelle les membres de cette diversité sexuelle peuvent s'identifier et à contester la norme. Une fois que la communauté est assez bien parvenue à convertir le stigma d'être *gay* en fierté, le ghetto perd sa fonction sociale initiale et donne lieu à une autre forme d'occupation urbaine, celle du quartier.

Dans les trois villes, le point d'arrivée est semblable, notamment parce qu'il s'inscrit dans une mouvance mondiale de la mobilité et du développement du tourisme *gay*. Les *gays* enclenchent un processus de gentrification dans les quartiers occupés, qui deviennent des attraits touristiques désormais investis par des organisateurs d'évènements et l'administration publique. Les évènements de célébration de la fierté *gay*, qui ont lieu chaque année, procurent un profit considérable aux villes hôtes.

D'ailleurs, le point d'arrivée suscite d'autres questions. Le ghetto avait pour ses habitants une fonction d'intégration communautaire dans une vie coupée des autres communautés leur étant moins ouvertes. Il représentait une réponse territoriale aux répressions sociales et institutionnelles subies au fil des années. Une fois que la conversion de ghetto en quartier se produit, on pourrait se demander si cela donne lieu à des répercussions sur la mobilité et les choix résidentiels des *gays*. Ainsi, la population LGBTQ aura-t-elle d'autres enclaves dans la ville, caractérisées par d'autres types de manifestations

urbaines, cette fois-ci *queer* et non strictement *gay*, enclaves auxquelles tous les membres de l'acronyme pourront s'identifier ? En plus, la gentrification subie par ces quartiers a transformé ceux-ci en des espaces urbains aux logements coûteux. Qu'en est-il des nouveaux membres de cette communauté qui n'ont pas les moyens d'y habiter, ou encore des anciens membres désormais retraités qui ne peuvent plus supporter les coûts exorbitants en vigueur dans le quartier ?

Les figures types de quartier

Le quartier *gay* portuaire et militant

En retraçant la trajectoire d'une vie *gay* à San Francisco depuis le début du XX^e siècle, j'ai démontré comment le caractère portuaire de la ville s'est avéré crucial pour l'histoire du Castro. L'afflux massif de la population et le déséquilibre démographique à San Francisco donnent naissance à une société aux structures moins traditionnelles et donc moins coercitives. Dans l'imaginaire collectif étasunien, la ville se construit une réputation de tolérance. San Francisco devient plus tard la porte d'entrée au pays pendant la seconde guerre et est contrôlée par le gouvernement fédéral. Pendant la période où l'homosexualité devait être vécue clandestinement, les *gays* créent un réseau d'établissements de divertissement et font tout pour les maintenir ouverts. Ils découvrent le pouvoir de la collectivité en se rendant dans les tribunaux pour conquérir le droit de garder les bars ouverts et celui de se rassembler en public. On voit très tôt se dessiner le croquis d'une communauté militante.

L'engagement politique précoce est une réponse à la politique conservatrice et répressive américaine. La comparaison entre San Francisco et Paris démontre clairement pourquoi chaque ville a vécu une trajectoire différente. Sans avoir à subir et ressentir le besoin de s'opposer à une législation répressive, les homosexuels à Paris n'avaient pas les motivations des *gays* san-franciscains pour créer une conscience politique si tôt dans leurs parcours. En 1961 à San Francisco, José Sarnia un candidat ouvertement *gay*, s'est présenté au poste de *board of supervisor*, et en 1977, Milk est élu au même poste. Les homosexuels

de cette ville ont rapidement compris l'importance d'avoir une représentation politique dans les institutions publiques.

Les espaces de concentration d'une vie homosexuelle à San Francisco se déplacent au fil des années. Au début, on ne comptait plus que quelques bars, revendiquant une clientèle mixte, qui avaient du mal à tenir leurs portes ouvertes compte tenu de la fiscalisation de l'État. Au moment où la communauté *gay* américaine s'unit pour demander une position politique de ses membres, c'est-à-dire afin de pouvoir sortir du placard, le ghetto et l'identité *gay* se consolident simultanément. Parmi les trois cas analysés, ce quartier est le seul à avoir d'abord une concentration de résidences, et par la suite une concentration commerciale. Cela montre que le mouvement social s'est rapidement transformé en une force politique à travers l'organisation spatiale à l'échelle du quartier (Castells, 1983). Le Castro devient un espace d'affirmation politique et identitaire avant de s'imposer comme un marché immobilier, commercial et événementiel fleurissant.

Le quartier *gay* symbole d'une culture

Les membres de la population homosexuelle française n'ont jamais dû se confronter à une loi criminalisant leur conduite sexuelle et à des descentes policières ciblant leurs bars. Par contre, ils devront subir la terreur de la déportation dans des camps de concentration sous l'occupation, et la domination politique d'un conservatisme moral dans les années qui suivent la libération de la France, jusqu'à Mai 1968. Là est le facteur déterminant de la trajectoire urbaine de cette communauté. On ne voit pas la formation d'une conscience politique active par rapport aux enjeux auxquels les *gays* doivent se confronter dans une société hétéronormative avant les années 1960. Ainsi, les mécanismes pour penser les spécificités du vécu homosexuel viennent principalement de la culture, soit de la littérature. On pense notamment à Marcel Proust et à André Gide, dans les années 1920, qui ont ouvert un débat sur le sujet en publiant des livres à thématique homosexuelle. Par la suite, au cours de l'après-guerre, d'autres publications, comme l'*Arcadie*, débattront aussi du vécu homosexuel.

L'idéal républicain français ne reconnaît pas les différences à l'intérieur de la société. Ainsi, quand l'idéologie du *gay liberation* arrive à Paris, elle est modulée à cet idéal. La revendication du militantisme *gay* parisien qui se forme dans les années 1970 a le même but que son mentor américain : bouleverser les valeurs de la société. Le désaccord porte sur le modèle communautariste américain qui revendique des droits spécifiques pour chaque minorité, tandis que la démarche parisienne ignore ces spécificités. Bien que les *gays* parisiens refusent le ghetto, au moment où les commerces surgissent au Marais, le quartier est déjà vu comme un ghetto car il rend visible un mode de vie qui va à l'encontre de la norme. La constitution d'un quartier commercial destiné à une population marginalisée est ce qui peut le plus symboliser l'idée et représenter l'image du ghetto (Leroy, 2005). Comme la société hétéronormative favorise l'hétérosexualité comme modèle normatif de référence sexuelle (Mellini, 2009), le fait d'occuper un espace public destiné à une clientèle autre que celle qui cadre dans les normes devient un acte politique.

C'est la population occupant le quartier qui l'investit d'une signification. Ce quartier est donc symbole d'une culture, car bien qu'il soit un outil politique, la population qui le fréquente ne l'a jamais vu comme tel. Dès le départ, depuis la « belle époque », les homosexuels parisiens cherchent le loisir. Or, Montparnasse était un quartier qui possédait plusieurs attraits culturels, comme le théâtre Montparnasse. Donc, quand le quartier *gay* prend forme dans la ville, il est présenté par les médias comme étant un quartier branché, modèle de consommation, et il est vécu comme tel.

Le quartier *gay* bastion ethnique

Quand nous mettons en parallèle les éléments de l'évolution de la communauté *gay* à Montréal avec ceux vécus dans les deux autres villes analysées, il devient clair que l'histoire de cette communauté a un début tardif qui ne peut dater, comme ailleurs, des années 1900. Malgré ce décalage dans la formation d'un réseau *gay*, celui-ci a pris sa place à Montréal et ses membres ont su se mobiliser rapidement pour atteindre leurs buts. Au cours des années 1980, quand le Village gai se structure à Montréal, la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle est déjà interdite par la Charte des droits et libertés de la

personne. Le cas québécois est particulier, car l'inclusion hâtive du droit sur la charte a dirigé la communauté vers d'autres enjeux institutionnels, comme le combat à un discours hétéronormatif, parfois homophobe dans les médias.

À Montréal, le Village se consolide à l'est de la ville, avec la communauté *gay* canadienne d'origine française. Les premiers défilés de la fierté *gay*, vers 1979, ont été célébrés conjointement avec la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Ces célébrations étaient subventionnées par le gouvernement du Québec (Guindon, 2001). Cela montre à quel point l'association entre l'identité *gay* et l'identité québécoise est présente. Le changement de la charte des droits, le financement du gouvernement destiné aux activités de la communauté et la participation d'importantes personnalités politiques lors des défilés de célébration de la fierté *gay* au cours des dernières années sont des exemples démontrant qu'au Québec, la sexualité n'est pas un enjeu politique, comme c'est le cas ailleurs. Cette figure type de quartier est déterminée par l'affirmation de l'identité française. C'est la seule ville analysée qui est bilingue et ethniquement scindée. Ainsi, la structuration du Village se fait en tant que bastion *gay* et ethnique.

La période de structuration du quartier *gay* dans les trois villes analysées coïncide avec le surgissement du SIDA et la différence des réactions à la crise qu'entraîne cette maladie témoigne du caractère distinct des trois communautés étudiées. À San Francisco, où la législation était indifférente à la discrimination basée sur l'orientation sexuelle, le quartier politique reste en quête d'une réponse de l'État pour combattre la maladie. À Paris, le SIDA met en scène un sentiment partagé de la compréhension et de l'empathie par rapport à la maladie, ce que devient l'un des éléments fondateurs d'une conscience communautaire *gay*. À Montréal, ces deux étapes étant déjà franchies, ce qui prend place au Village est l'établissement d'une forte vie associative et de services communautaires.

L'appellation « village » n'est pas banale. Elle fait référence à l'agglomération rurale qui est caractérisée par un habitat plus ou moins concentré, qui offre une forme de vie communautaire. Ainsi, au fil des années, le quartier bastion devient le « village » de la fierté *gay* des Québécois francophones. Avec l'étape politique et législative affranchie, la communauté *gay* a pu se dévouer à la création d'un réseau communautaire dirigé à d'autres

aspects relatives à leur réalité. Selon un bottin diffusé en 2014³⁶, Montréal comptait à ce moment-là 35 organismes communautaires destinés au public LGBTQ. La plupart de ces organismes se situaient au Village.

Pour bien illustrer la figure type de chaque quartier, je cite l'enjeu relatif au mariage *gay*. L'année dernière, la Cour suprême des États-Unis a statué que l'interdiction du mariage entre personnes du même sexe était illégale. Après cette décision, tous les états américains ont dû reconnaître le mariage homosexuel. À San Francisco, les unions de ce genre sont légales depuis 2010 et le droit a été acquis après des années de batailles devant les tribunaux. Le débat sur le mariage *gay* aux États-Unis était suivi de près par le public, qui descendait dans les rues pour se montrer *contre* ou *pour* l'acquisition de ce droit. Voici donc une communauté politique qui est encore allée devant les tribunaux pour voir ses droits reconnus.

En France, l'année 2012 a vu plusieurs manifestations contre le projet de loi visant le mariage pour tous. Selon le journal *Le Monde*³⁷, 70 000 manifestants qui s'opposaient à ce projet de loi ont été recensés dans les rues de Paris. Voici une collectivité plutôt culturelle, formée sans un constant souci de justice sociale, comme ce fut le cas pour la communauté américaine, et qui s'est heurtée à ces contraintes bien plus tard dans son parcours.

En 2004, au Québec, un couple *gay* a recouru au tribunal pour avoir le droit de se marier. Le tribunal a tranché en faveur du couple, ce qui a fait du Québec la première province canadienne à autoriser le mariage *gay*. Je n'ai trouvé aucune documentation démontrant l'existence des manifestations sociales au Québec contre le mariage *gay* à l'époque de l'adoption de cette loi. Ceci démontre à quel point les enjeux législatifs référents à la communauté LGBTQ au Québec se développent de façon bien différente de ceux des deux autres villes.

³⁶ Bottin de ressources d'organismes communautaires fait par le Comité pour la diversité sexuelle et l'identité de genre http://www.diversitesexuelle.lacsq.org/wp-content/uploads/2014/05/CSQDOC-335769-v2-Bottin_des_organismes.pdf

³⁷ Source: http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/11/17/forte-mobilisation-a-travers-le-pays-des-opposants-au-mariage-gay_1792315_3224.html

L'avenir des quartiers *gays*

L'histoire des trois quartiers retracée en parallèle montre l'existence de deux axes principaux dans la trajectoire de l'occupation d'un quartier par la communauté *gay* : la période où les homosexuels avaient un vécu clandestin de la ville et la période où les *gays* cherchaient à vivre leur sexualité dans la sphère publique. Les quartiers *gays* se consolident lorsque cette communauté cherche sa place dans la société à travers un ghetto qui lui permet de vivre au grand jour. J'ai démontré que la trajectoire de ces communautés était directement liée au cadre politique du pays auquel elles appartiennent, ainsi qu'au cadre spatial de leur métropole. Or, les villes changent avec le temps et présentement, le cadre politique est différent. La question qui s'impose concerne la pertinence et la survie de ces quartiers dans un contexte totalement différent de celui du départ.

Le sociologue Amin Ghaziani (2014) s'est penché sur cette question. Il qualifie la période actuelle de « post-gay » et souligne que ses principales caractéristiques sont les avancements législatifs conquis par la communauté *gay* et l'intégration dans la société en générale. Selon certains participants de sa recherche, mené dans la ville de Chicago, avec le changement culturel effectué par rapport à la compréhension de la sexualité, l'orientation sexuelle n'est plus une composante identitaire majeure, comme elle l'était autrefois. Certains répondants de sa recherche disent se sentir complètement intégrés au monde hétérosexuel : ils se trouvent « ethniquement hétéros ». Ces affirmations incitent l'auteur à se demander s'il existe vraiment une culture *gay* ou si la répression a fait naître cette culture, qui désormais n'a plus sa raison d'être. Ces affirmations me rappellent le mouvement d'homophiles. N'était-ce pas exactement ce qu'ils voulaient ? En fin de compte, étaient-ils avant-gardistes ou sommes-nous devant un retour de l'homophilie à travers une nouvelle idéologie s'opposant à la division sociale et à l'affirmation collective d'une différence propre à un groupe ?

En ce qui concerne le cadre spatial, son étude a fait ressortir qu'en vertu des divers changements subis par les villes, les enclaves *gays* sont en train de s'étendre. Désormais, certaines villes revendiquent des quartiers de concentration résidentielle *gay* pour différents budgets familiaux. Ghaziani défend que certains *gays* aiment habiter à proximité de leurs

semblables. Ainsi, lorsqu'ils quittent un quartier, ils finissent par créer d'autres enclaves *gays* ailleurs dans la ville. Par contre, tous les répondants de son étude ne sont pas d'accord avec l'idée d'une « ethnique hétéro » et ce haut degré d'intégration. Il y a ceux qui défendent, encore de nos jours, la pertinence des enclaves *gays*.

L'étude de Ghaziani et les questionnements soulevés servent d'exemple quant à ce que peuvent devenir des quartiers *gays* en contexte américain et en ce qui a trait aux nouveaux enjeux qui désormais entourent ces enclaves. De façon générale, le cadre spatial et celui de la politique changent, mais le quartier suit son cours en demeurant un lieu qui permet certaines pratiques sociales tout en respectant le principe d'un ensemble spécifique de possibilités et de représentations (Grafmeyer, 2007). Ainsi, les quartiers *gays* permettent toujours les pratiques d'une vie homosexuelle, demeurant du même coup contre l'hétéronormativité des sociétés occidentales. Une recherche menée à Paris (Cattan et Leroy, 2010) démontre que l'endroit en ville où les homosexuels se sentent le plus à l'aise pour avoir des contacts appuyés, c'est au Marais. Certes, avec le temps, ces quartiers acquièrent d'autres fonctions pour les groupes qui les habitent et pour la ville qui les abrite. Ils deviennent des liens d'une vie *gay* qui se mondialise à travers le tourisme, les médias, la mobilité. Si la caractéristique primordiale du quartier se maintient, c'est-à-dire s'il demeure un espace urbain qui s'oppose à l'hétéronormativité, son devenir mérite de faire l'objet d'enquêtes et de débats.

Bibliographie

ALBERT, Nicole G. *Saphisme et décadence dans Paris fin-de-siècle*. Paris, Éditions de la Martinière, 2005.

ALBERT, Nicole G. « De la topographie invisible à l'espace public et littéraire : les lieux de plaisir lesbien dans le Paris de la Belle Époque ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n°4 (2006), p.87-105. URL: <http://www.jstor.org/stable/20531422>

ALDRICH, Robert. « Homosexuality and the City: an Historical Overview », *Urban Studies*, vol. 41, n° 9 (2004), p. 1719-1737.

ANGERS, Maurice. *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Québec, Les éditions CEC inc., 1996.

ARMSTRONG, Elizabeth A. *Forging Gay Identities. Organizing Sexuality in San Francisco, 1950-1994*. Chicago & London, The University of Chicago Press, 2002.

ARMSTRONG, Elizabeth A. ; Suzanna M. Crage. « Movements and Memory: The Making of the Stonewall Myth », *American Sociological Review*, vol. 71 (2006), p.724 - 751.

AUTHIER, Jean-Yves; Marie-Hélène Bacqué; France Guérin-Pace (dir). *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. Paris, La Découverte, 2006.

BABELON, Jean Pierre. *Le marais : mythe et réalité*. Paris, Picard, 1987.

BARBEDETTE, Gilles; Michel Carassou. *Paris Gay 1925*. Paris, Presses de la Renaissance, 1981.

BECKER, Howard S. (dir). *Culture and Civility in San Francisco*. United States of America, Transaction Books, 1971.

BÉLANGER, Hélène. « Pour qui et à qui ce parc ? Gentrification et appropriation de l'espace public dans l'arrondissement du Sud-Ouest de Montréal (Canada) ». *Lien social et Politiques*, n° 63 (2010), p. 143-154. DOI: 10.7202/044156ar

BERUBE, Alain. *Coming Out Under Fire. The History of Gay Men and Women in World War Two*. New York, Free Press, 2000.

BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine (dir). *Retours en ville*. Paris, Descartes & Cie, 2003.

BORRILLO, Daniel. *L'homophobie*. Paris, Presses universitaires de France, 2001.

BOYD, Nan Alamilla. « San Francisco's Castro District : From Gay Liberation to Tourist Destination ». *Journal of Tourism and Cultural Change*, vol. 9, n° 3 (2011), p. 237-248.

BOYD, Nan Alamilla. *Wide Open Town – A History of Queer San Francisco to 1965*. Los Angeles, University of California Press, 2003.

BOURDIN, Alain. *La métropole des individus*. Paris, Éditions de l'aube, 2005.

BURGESS, Ernest W. « La croissance de la ville – Introduction à un projet de recherche ». trad. Isaac Joseph et Yves Grafmeyer. In *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2009, p.131-148.

BUOT, François. *Gay Paris - Une histoire du Paris interlope entre 1900 et 1940*. Paris, Fayard, 2013.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge, 1999.

CARTER, David. *Stonewall, the Riots that Sparked the Gay Revolution*. New York, St. Martin's Press, 2005.

CASTELLS, Manuel. *La question urbaine*. Paris, François Maspero, 1972.

CASTELLS, Manuel. *The City and the Grassroots: A Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements*. London, Edward Arnold, 1983.

CATTAN, Nadine; Anne Clerval. « Un droit à la ville? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris ». *Justice spatiale*, n°03 (2011), p.1-19, <http://www.jssj.org>

CATTAN, Nadine; Stéphane Leroy. « La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol.54, n°151 (2010), p.9-24.

CHAMBERLAND, Line. « Du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 1 (1997), p. 5-20.

CHAUVIN, Sébastien et Arnaud Lerch. *Sociologie de l'homosexualité*. Paris, La Découverte, 2013.

COCHRANE, Michelle. *When AIDS Began : San Francisco and the Making of an Epidemic*. New York, Routledge, 2004.

CRESSWELL, T. « In Place/Out of Place: Geography, Ideology and Transgression », Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.

D'EMILIO, John et Estelle B. Freedman. *Intimate Matters. A History of Sexuality in America*. New York, Harper & Row Publishers, 1988.

D'EMILIO, John. *Making Trouble – Essays on Gay History, Politics, and the University*. New York, Routledge, 1992.

D'EMILIO, John. *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States*. Chicago, The University of Chicago Press, 1983.

D'EMILIO, John. *The World Turned. Essays on Gay History, Politics and Culture*. Durham and London, Duke University, 2002.

DELPHY, Christine. *L'ennemi principal. Tome 2, Penser le genre*. Paris, Éditions Syllepse, 2001.

DEMCZUK, Irène et Frank W. Remiggi (dir). *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbiennes et gais de Montréal*. Montréal, VLB, 1998.

DJIRIKIAN, Alexandre. « La gentrification du Marais : quarante ans d'évolutions de la population et des logements ». *Maîtrise de Géographie, Université Paris I*, 2004, 265p.

DONG, Arthur [réalisateur]. (1994). *Coming Out Under Fire*, [Film documentaire]. États-Unis : Deep Focus Production Inc.

DREUILHE, A.E. *La société inverti ou les gais à San Francisco*. Ottawa, Les Éditions Flammarion Ltée, 1979.

ERIBON, Didier. *Réflexions sur la question gay*. Paris, Flammarion, 2012.

EPSTEIN, Rob [réalisateur]. (1984). *The Times Of Harvey Milk*, [Film documentaire]. États-Unis : Black Sand Productions; Pacific Arts; UCLA film and television archive.

FERNIE, L. et A. Weissman [réalisatrices]. (1992). *Forbidden Love : The unashamed stories of lesbian lives*, [Film documentaire]. Canada : National Film Board Of Canada.

FITZGERALD, Francis. *Cities on a Hill. A Journey Through Contemporary American Cultures*. New York, Simon & Schuster Inc., 1987.

FRANCE, David. [réalisateur]. (2012). *How to Survive a Plague*, [Film documentaire]. États-Unis : Public Square Films; Ninety Thousand Words; Ted Snowdon Foundation.

GAUTHIER, Benoît (dir). *Recherche Sociale : de la problématique à la collecte de données*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009.

GERMAIN, Annick et Damaris Rose. *Montréal: The Quest for a Metropolis*. Angleterre, John Wiley & Sons, 2000.

GHAZIANI, Amin. *There Goes the Gayborhood?* New Jersey, Princeton University Press, 2014.

GIDDENS, Anthony. *La transformation de l'intimité*. trad. Jean Mouchard. Paris, La Rouergue / Chambon, 2004.

GIRARD, Jacques. *Le mouvement homosexuel en France 1945-1980*. Paris, Éditions Syros, 1981.

GIRAUD, Colin. « La vi(II)e en rose? Quartiers gays et trajectoires homosexuelles à Paris et à Montréal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5, n°195 (2012), p. 38-57. DOI : 10.3917/arss.195.0038

GIRAUD, Colin. « Les commerces gays et le processus de gentrification », *Métropoles*, n°5 (2009), p. 79-115. <http://metropoles.revues.org/3858>

GIRAUD, Colin. « Les gays et la « renaissance urbaine » du Marais au Village - Sociologie comparée des processus de gaytrification », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n°64 (2008), p. 63-78

GIRAUD, Colin. « Le « Village Gai » de Montréal. Une aventure urbaine minoritaire », *Espaces et sociétés*, 3, n°154 (2013), p. 33-48. DOI : 10.3917/esp.154.0033

GIRAUD, Colin. *Quartiers gays*. Paris, PUF, 2014.

GIRAUD, Colin. « Structurer la comparaison par l'expérience de l'écriture », *Revue internationale de politique comparée*, Vol. 19, 2012/1, p. 95-113.

GOFFMAN, Erving. *Stigmate*. trad. Alain Kihm. Paris, Éditions de Minuit, 1975.

GRAFMEYER, Yves. *Sociologie urbaine*. Paris, Nathan, 1994.

GREENBERG, Kenneth et Vitomir Ahtik. « Transformations urbaines de deux centre-ville : Toronto, Montréal », *Cahiers de recherche sociologique*, Vol. 6, n°2, (11), 1988, p. 65-94.

GUAY, Louis et Pierre Hamel. *Cities & Urban Sociology*. Ontario, Oxford University Press, 2014.

GUILLAUMIN, Collette. « Pratique du pouvoir et idée de Nature. 1. L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n° 2, 1978, p. 5-30

GUILLAUMIN, Collette. « Pratique du pouvoir et idée de Nature. 2. Le discours de la nature », *Questions féministes*, n°. 3, 1978, p. 5-20.

GUINDON, Jocelyn. « La contestation des espaces gays au centre-ville de Montréal depuis 1950 ». Thèse de Géographie, Université McGill, 2001, 251p.

HALBWACHS, Maurice. *La Mémoire Collective*. Paris, Presses universitaires de France, 1968.

HIGGS, David (dir). *Queer Sites : Gay Urban Histories Since 1600*. London, Routledge, 1999.

HIGGINS, Ross. *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*. Québec, Comeau & Nadeau et Ross Higgins, 1999.

HIGGINS, Ross. « Des lieux d'appartenance: les bars gais des années 1950 ». Irene Demczuk et Frank W. dir. In *Sortir de l'ombre Histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*. Montréal, VLB Éditeur, 1998, p. 103-128.

HIGGINS, Ross. « La régulation sociale de l'homosexualité ». P. Corriveau et V. Daoust. In *La régulation sociale des minorités sexuelles : L'inquiétude de la différence*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, p.67-102.

HIGGINS, Ross. « A Sense of Belongin : Pre-liberation Space, Symbolics, and Leadership in Gay Montreal ». Thèse de Anthropologie, Université McGill, 1997, 448p.

HOTELLING, H. « Stability in Competition », *The Economic Journal*, n° 39, 1929, p.41-57.

JACKSON, Julian. *ARCADIE – La vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*. trad. Arlette Sancery. Paris, Éditions Autrement, 2009.

JOSEPH, Isaac et Yves Grafmeyer (dir). *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Flammarion, 2009.

LAVOIR, René. « Deux solitudes : les organismes sida et la communauté gaie ». Irene Demczuk et Frank W. dir. In *Sortir de l'ombre Histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*. Montréal, VLB Éditeur, 1998, p. 337-362.

Le Nouveau Montparnasse: de la porte Océane à la Seine. Paris, A. Michel, 1990, 193 p. Auguste-Thouard dans la ville

LE TALEC, Jean-Yves. *Folles de France – repenser l'homosexualité masculine*. Paris, Éditions La Découverte. 2008.

LEDRUT, Raymond. *L'espace en question: ou, Le nouveau monde urbain*. Paris, Anthropos, 1976.

LEDRUT, Raymon. *Les images de la ville*. Paris, Anthropos, 1973.

LEDRUT, Raymond. *Sociologie Urbaine*. Paris, Presses universitaires de France, 1979.

LEFEBVRE, Henri. *La production de l'espace*. Paris, Anthropos, 1986.

LEROY, Stéphane. « « Bats-toi ma sœur » ». Appropriation de l'espace public urbain et

contestation de la norme par les homosexuels ». *Métropoles*, 8 (2010), p.1-25.
<http://metropoles.revues.org/4367>

LEROY, Stéphane. « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité ». *Annales de géographie*, 6, n° 646 (2005), p. 579-601. DOI : 10.3917/ag.646.0579

LESOURD, Paul. *Montmartre*. Paris, Éditions France-Empire, 1973.

LEVINE, Martin P. *Gay Men : the Sociology of Male Homosexuality*. New York, Harper & Row Publishers, 1984.

LEZNOFF, Maurice et William A. Westley. « La communauté homosexuelle [1956] ». *Genre, sexualité & société* [En ligne]. Hors-série n°1/2011.

LINTEAU, Paul-André. *Brève histoire de Montréal*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1992.

MARCHE, Guillaume. « Le mouvement gai et lesbien américain face au SIDA ». *L'Homme et la société*, 2002/1 n° 143-144, p. 185-201.

MARTEL, Frédéric. *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*. Paris, SEUIL, 1996.

MARTUCCELLI, Danilo. *Sociologies de la modernité*. Paris, Édition Gallimard, 1999.

MCDOWELL, L. *Gender, Place and Identity: Understanding Feminist Geographies*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999.

MONGEAU, Pierre. *Réaliser son mémoire ou sa thèse : côté jeans & côté tenue de soirée*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008.

MORIN, Richard. « Déclin, réaménagement et reanimation d'un quartier ancien de Montréal ». *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, vol. 17, n° 1 (1988), p. 29-39.

NASH, Jean Catherine. « Toronto's Gay Village (1969–1982): Plotting the Politics of Gay Identity ». *The Canadian Geographer*, Vol. 1, n°50 (2006), p. 1–16. DOI: 10.1111/j.0008-3658.2006.00123.x

PARK, Robert E. « La ville comme laboratoire social ». trad. Isaac Joseph et Yves Grafmeyer. In *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Flammarion, 2009, p.167-184.

PARK, Robert E. « La communauté urbaine. Un modèle spatial et un ordre moral ». trad. Isaac Joseph et Yves Grafmeyer. In *L'École de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Flammarion, 2009, p. 197-212.

PEISS, Kathy et Christina Simmons. *Passion and Power : Sexuality in History*. Philadelphia, Temple University Press, 1989.

PHELAN, Shane. *Getting Specific : Postmodern Lesbian Politics*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994.

PODMORE, Julie A. « Gone 'Underground'? Lesbian Visibility and the Consolidation of Queer Space in Montréal ». *Social & Cultural Geography*, Vol. 7, n° 4 (08/2006), p. 595-625.

PODMORE, Julie A. « Lesbians as Village 'Queers' : The Transformation of Montréal's Lesbian Nightlife in the 1990s. » *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, Vol. 12, n° 2 (2013), p. 220-249.

PODMORE, Julie A. et Line Chamberland. « Entering the Urban Frame : Early Lesbian Activism and Public Space in Montréal ». *Journal of Lesbian Studies*, 19:2 (2015), p. 192-211.

POLLAK, Michael. *Les homosexuels et le SIDA – Sociologie d'une épidémie*. Paris, Éditions A. M. Métailié, 1988.

RADICE, Martha Kate. « Feeling Comfortable? The Urban Experience of Anglo-Montrealers ». Mémoire d'Anthropologie, Université Laval, 1999, 185p.

REMIGGI, Frank W. « Le Village gai de Montréal : entre le ghetto et l'espace identitaire ». Irene Demczuk et Frank W. dir. In *Sortir de l'ombre Histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*. Montréal, VLB Éditeur, 1998, p. 267-289.

ROBINSON, Tony. « Gentrification and Grassroots Resistance in San Francisco's Tenderloin ». *Urban Affairs Review*, Vol. 30, n° 4 (1995), p. 483-513.

SCHWARZ, Jeffrey. [réalisateur]. (2011). Vito. [Film documentaire]. États-Unis : HBO.

SIBALIS, Michael D. « Paris ». dir. David Higgs. In *Queer Sites : Gay Urban Histories Since 1600*. London, Routledge, 1999, p. 10-37.

SIBALIS, Michael. « Urban Space and Homosexuality : The Example of the Marais, Paris' 'Gay Ghetto' ». *Urban Studies*, Vol.41, n° 9 (2004), p. 1739-1758.

SIDES, Josh. *Erotic City. Sexual Revolutions and the Making of Modern San Francisco*. New York, Oxford University Press, 2009.

STÉBÉ, Jean-Marc; Hervé Marchal. *Sociologie Urbaine*. Paris, Armand Colin, 2010.

STEIN, Peter L. [réalisateur]. (1997). Neighborhoods: The Hidden Cities of San Francisco - The Castro, [Film documentaire]. États-Unis : KQED

SULLIVAN, Nikki. *A Critical Introduction to Queer Theory*. New York, New York University Press, 2003.

TAMAGNE, Florence. *Histoire de l'homosexualité en Europe -Berlin, Londres, Paris 1919-1939*. Paris, Éditions du Seuil, 2000.

THIÉBOT, Emmanuel. *La gay pride, mascarade ou juste cause?* Paris, Larousse, 2009.

TÖNNIES, Ferdinand. *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*. trad. J. Leif, Paris, Retz-C.E.P.L., 1977.

WARNER, Tom. *Never going back: A history of queer activism in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2002.

WEBER, Max. *Essais sur la théorie de la science*. trad. Julien Freund, Paris, Librairie Plon, 1965.

WEBER, Max. *La ville*. trad. Philippe Fritsch, Paris, Editions Aubier Montaigne, 1982.

WEISSMAN, David et Bill Weber. [réalisateur]. (2011). *How to survive a plague*. États-Unis : Weissman Projects.

WESTON, Kath. *Families We Choose : Lesbians, Gays, Kinship*. New York, Columbia University Press, 1997.

WESTON, Kath. *Long Slow Burn: Sexuality and Social Science*. London, Routledge, 1998.

WIRTH, Louis. *Le ghetto*. trad. Pierre-Jacques Rojzman, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980.

WIRTH, Louis. « Urbanism as a Way of Life ». *American Journal of Sociology*, Vol.44, n°1 (07/1938), p. 1-24.

WRIGHT, Les. « San Francisco ». dir. David Higgs. In *Queer Sites : Gay Urban Histories Since 1600*. London, Routledge, 1999, p. 164-189.

YOUNG, Rebecca M. et H. Meyer. « The trouble With “MSM” and “WSW”: Erasure of the Sexual-Minority Person in Public Health Discourse ». *American Journal of Public Health*, Vol. 95 (2005), n° 7, p. 1144-1149.

ZAJDERMANN, Paule [réalisateur]. (2006). *Judith Butler: philosophe en tout genre*. Paris: Arte France & Associés. [Vidéo en ligne]. Répare à <https://goo.gl/5sbUXG>